

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

PER
B-139

V. No. 28.

AVRIL 1896.

PRIX 10 CENTIMS

LA BONNE
LITTÉRATURE
 PARAISSANT
 LE PREMIER
 DE CHAQUE MOIS **FRANÇAISE**

MAGAZINE LITTÉRAIRE

Sommaire

LE ROI DE PARIS

AU COMPLET

Par **JULES MARY**

UNE ROSE DANS TES CHEVEUX — Musique
 PROVERBES.

NAPOLEON POÈTE

LA FEMME

de l'avoir en entier et les éditeurs se sont em-

Abonnement, par

25 cents franco

LEPROHON & LEPROHON

25, rue St-Gabriel,

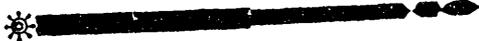
MONTREAL


 ✻ 1889 ✻





 ✻ 1896 ✻

En présentant mes remerciements annuels
 pour la septième fois, je le fais avec le
 plus grand plaisir à tous ceux qui ont
 bien voulu m'accorder leur bienveillant
 patronage, non seulement pendant l'an



née qui vient de finir, mais pour leur
 généreux encouragement des années pré-
 cédentes. Je fais des vœux pour que
 1896 soit une année heureuse et pros-
 père pour tous mes clients.



Respectueusement, etc.,

ALEX. MILLER, 1795
 RUE STE-CATHERINE
 ST-GABRIEL
 MONTREAL

es, etc., etc.

B-139

AVANTAGES AUX ABONNES DE

LA

MAGAZINE LITTERAIRE MENSUEL

- 1o. Les numéros sont expédiés directement aux abonnés régulièrement, une fois par mois, durant la durée de l'abonnement.
- 2o. Les livres reviennent à meilleur marché, c'est-à-dire \$1.00 pour 12 numéros contre \$1.20 achetés en détails à 10c le volume.
- 3o. Chaque abonné reçoit un volume prime au choix parmi 6 superbes à ouvrages (va leur moyenne 50c.) ce qui réduit actuellement son abonnement à 50c. par an.

 Voir le coupon d'abonnement a la fin de ce volume.

VIENT DE PARAITRE

L'AMOUR VAINQUEUR

Par JULES DE GASTYNE

Ce magnifique roman commencé par *La Presse* de Montréal et discontinué faute de copie, vient de paraître en brochure, au complet. Tous ceux qui ont commencé ce superbe roman sur *La Presse* sont anxieux de l'avoir en entier et les éditeurs se sont empressés de satisfaire à ce désir.

Prix: 25 cents franco

Adressez :

LEPROHON & LEPROHON

25, rue St-Gabriel,

MONTREAL

Une publication populaire

QUI MÉRITE D'ÊTRE LUE PAR
TOUT LE MONDE

LA

Bonne littérature Française

MAGAZINE LITTÉRAIRE MENSUEL

La publication la plus complète et la meilleur marché qu'il y ait au monde, elle donne au-delà de 185,000 lignes de matière à lire, format ordinaire, pour UNE PIASTRE PAR AN AVEC PRIME.

Quiconque commencera la lecture trouvera tout ce qui peut plaire, ces romans étant choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. Le prix très modique de ces volumes assure un énorme succès aux éditeurs, le choix judicieux de ces ouvrages leur ouvrant toutes les portes.

Chaque volume grand format fait partie d'une série intitulée: "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" et contient la matière ordinaire d'un volume de 350 à 400 pages formant une histoire complète qu'on ne pourrait se procurer à moins de \$1.00 une piastre).

VOLUMES PUBLIÉS :

1e—Follement aimée (épuisé).....	par Pierre Maël
2e—Les Mystères de Montréal (épuisé).....	par Aug. Fortier
3e—Le Martyr de l'Amour.....	par Pierre Zacone
4e—La Roche qui pleure.....	par Chs. Valois
5e—Le Remords d'un Faussaire.....	par H. Du Campfranc
6e—Rêves Dorés.....	par M. Maryan
7e—Le Drame de l'Hôtel Woronzoff.....	par Marie Maréchal
8e—Les Fiançailles de Lorette.....	par Ph. Saint-Hilaire
9e—Le Sacrifice d'un fils.....	par Ernest Daudet
10e—Le Coureur de Dot.....	par H. Du Campfranc
11e—Souffrance et Bonheur.....	par Pierre Maël
12e—Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre.....	par Eliza Gay
13e—Le Roman d'un Crime.....	par Etienne Marcel
14e—Trahison vaincue par l'Amour.....	par Jules Mary
15e—La vengeance du Fiancé.....	“ “
16e—L'Enlèvement Mystérieux.....	par Xavier de Montépin
17e—Les Deux Jeanne, ou le Solitaire du Grand Bouf.....	par Pierre Maël
18e—Un Misérable Faussaire.....	par Paul Saunière
19e—Martyre d'une Mère.....	par Georges Pradel
20e—La Charmeuse.....	par Jean Raynal
21e—Le Vengeur.....	par Georges Grison
22e—La Mèche d'Or.....	par Pierre Sales
23e—Le secret des orphelins.....	Chas Deslys
24e—Le Mystère du puits.....	par Pierre Sales
25e—Un Drame à Trouville.....	par Alfred de Bréhat
26e—La Belle Hôtesse.....	par Louis Letang
27e—La Fille du Révolutionnaire.....	par Georges Pradel

Un numéro-spécimen est expédié franco, à toute personne qui envoie 10 cents en argent ou en timbres-poste aux éditeurs,

LEPROHON & LEPROHON

25, St-Gabriel,

MONTREAL

LE ROI DE PARIS

PAR JULES MARY

PREMIÈRE PARTIE

UN MARIAGE AU REVOLVER

I

Une scène de désordre inexprimable se passait dans la cour d'honneur du château de Bois-Tordu, situé à deux pas de la Forêt de Montreuilon et à quelques kilomètres du bourg de Corvigny, en Morvan. Il s'agissait d'une vente aux enchères et les derniers articles étaient annoncés à voix de stentor par le commissaire-prieur chargé de la vente.

Le Bois-Tordu méritait-il encore le nom de château. Oui, à ne consulter que son histoire. Non, si l'on ne regardait que ses ruines tristes, que cet abandon qui l'environnait et laissait à tous les visiteurs la mélancolie des grandes choses écroulées dans un désastre. Cependant le château était habité, ce jour-là, du moins. Celui auquel il appartenait, auquel avait appartenu tout l'immense domaine décheté d'année en année, pièce à pièce, le marquis Norbert d'Argental, s'y trouvait.

Cet homme debout, sombre, à l'attitude tragique, dont les traits sont crispés, et dont le front semble alourdi par un désespoir sans remède, cet homme qui, d'une pièce du rez-de-chaussée, dont les fenêtres donnent sur la cour, regarde les acheteurs et entend les cris de la vente publique, cet homme, jeune encore, c'est le marquis d'Argental. Grand, robuste, le front vaste, le visage osseux, et éclairé par deux yeux très vifs, quoi qu'ils soient cerclés de cette teinte bleuâtre qui indique la fatigue, la moustache fine, les cheveux roux, coupés en brosse, Norbert d'Argental plie ses larges épaules sous le lourd fardeau de la misère, de la misère noire. Il a dépensé en fantaisie l'héritage légué par son père. Il a vécu à Paris de jeu, d'expédients et d'aventures, ne trouvant pas à exercer, dans un cadre digne d'elle, une volonté énergique, une intelligence supérieure. Il est là, sombre, désolé, regardant derrière les fenêtres du salon, les restes de sa splendeur partir pièce à pièce.

Il n'y avait plus rien à prendre ! La place était nette. Alors le marquis d'Argental se pressa la tête entre les doigts, la paume des mains sur les yeux. On eût dit qu'il pleurait, s'il en avait été capable. Et tout à coup, les doigts brusquement convulsés :

—A qui m'apporterait la fortune, je donnerais mon âme, je donnerais mon honneur, je donnerais ma vie même, plus tard, s'il le fallait !

Il avait parlé haut.

—Topez là, j'accepte ! fit une voix derrière lui.

Le marquis d'Argental n'était pas superstitieux. Cependant il eut peur. Un peu de sueur mouilla son front. Cela répondait si bien à ses préoccupations de l'heure présente, à sa pensée intime, qu'il y avait, dans cette intervention, quelque chose de surnaturel.

—J'accepte, répéta la même voix, plus près de lui, et vous pouvez me regarder sans crainte. Je ne suis pas le diable. Je n'ai ni queue, ni griffes, ni pied fourchu, et je n'ai pas des braises rouges à la place des yeux.

Mais Norbert était déjà maître de lui. Il fronça le sourcil et laissa tomber un regard dédaigneux sur l'homme qui venait de surgir ainsi dans sa vie. Il était plus âgé que le marquis de sept ou huit ans. Très grand, maigre, sévèrement mis, portant favoris, l'air sérieux et froid, il avait assez l'allure d'un magistrat. Les lèvres étaient pâles et si fines qu'elles étaient à peu près invisibles. Le nez droit, pointu, aux narines mobiles et pinçées indiquait un tempérament violent. L'œil, brun, brillait très vif.

— Non, monsieur, je ne suis point le diable, répéta ce singulier personnage ; permettez-moi, d'abord, avant de faire autrement connaissance, de me présenter moi-même. Je m'appelle Rouquin, tout bonnement, et je suis agent d'affaires à la *Securitas*, recherches officieuses sur absents, débiteurs disparus, informations confidentielles, etc., etc., en un mot toutes les affaires dont se charge la compagnie.

— Et à quoi dois je l'honneur de votre visite, monsieur Rouquin ? fit le marquis, ironique et hautain.

— De l'honneur, monsieur, il y en a pas plus pour moi que pour vous. Je vous connais. Quant à la visite, comme j'ai acheté ce château et l'ai payé comptant, c'est vous qui êtes chez moi. Alors comme j'ai entendu, sans le faire exprès, votre cri désespéré, me voici.

Le marquis était pâle et fut une seconde silencieux.

— Vous êtes chez vous, monsieur. Il n'y a plus rien ici qui m'appartienne. Je me retire donc. Quant à ce que vous avez entendu, qu'il soit convenu que vous n'en ouvrirez pas la bouche, ou sinon !

Norbert fit un geste de menace et s'éloigna. Déjà il était sur le seuil et allait disparaître dans le vestibule. La voix mordante de Rouquin l'arrêta.

— Je vous l'ai dit, monsieur le marquis, j'accepte ! Voulez-vous ? Je ne vous demande ni votre âme, j'ai bien assez de la mienne, ni votre vie, je n'en ai que fairly. Pour votre honneur, ah ! dame, il n'en sera pas question, bien qu'il restera sauf aux eux du monde, et c'est le principal. Oui, j'accepte ! Et ne croyez pas que j'agis à la légère. Vous n'êtes pas un étranger pour moi. Depuis longtemps, je m'intéresse à vous !

Le marquis fit un mouvement. Du seuil, il écoutait Rouquin, toujours prêt à sortir. Rouquin continuait :

— Vous êtes ruiné jusqu'au dernier sou. Tout le monde sait cela. Mais ce que je sais mieux que tout le monde, c'est que vous êtes doué d'une intelligence supérieure. Vous êtes dévoré d'ambition. Votre vie s'en va à vau l'eau, faute d'argent. Vous avez essayé de vous marier. Vous ne l'avez pu. Vous avez bien trouvé quelques fortunes bourgeoises, mais elles étaient insuffisantes. Vous n'auriez fait qu'une bouchée de quatre ou cinq cent mille francs. Est-ce vrai ?

— Peut-être. Qui vous a si exactement renseigné ?

— Parbleu, moi-même. Ne vous ai-je pas débité, tout à l'heure, mon prospectus ? Vous êtes indécis et fort perplexe. Je vois à votre trouble, que vous hésitez. Êtes-vous encore sous le coup de mon apparition fantastique ? Je n'ai de commun avec le démon que de ne pas être un mauvais diable. Réfléchissez, mais faites vite.

— Que m'offrez-vous donc ?

— Je vous offre mieux que ce que vous auriez jamais rêvé, car je suis sûr que jamais vos rêves les plus fous n'ont atteint le chiffre de la fortune dont vous disposerez.

— Qu'aurai je à faire, si j'acceptais ?

— Vous vous marierez, tout simplement. Vous voyez, il n'y a rien là dedans d'impossible.

— Et j'épouserai une vieille femme ou une jeune fille ? Et ma fiancée sera bossue, aveugle ou ivrognesse ?

— Vous serez le plus heureux des hommes, car vous aurez un amour de petite femme charmante et honnête, et pure, et jolie au possible, et pauvre, pauvre avec cela !

— Pauvre ? Voilà où le mystère commence !

— Oui, pauvre et vivant de son travail ; la fille d'un ouvrier ajusteur ; dix-sept ou dix-huit ans : une rose fraîche.

— Peste ! Vous me faites venir l'eau à la bouche, monsieur Rouquin. Jusqu'ici, tout cela n'a rien que de fort agréable ; une fortune énorme, une jolie fillette. Je ne sais pas comment l'une apportera l'autre, mais j'ai le temps de comprendre. En attendant, quelles sont vos conditions ? Car ce n'est point par amour de l'art que vous

— essayez sur moi ces tentations ? Vous devez avoir un but ? Et ce que vous allez me proposer, sans doute, en échange, va être quelque chose de si énorme ?

— Vous vous trompez, monsieur, dit froidement Rouquin. Ce que je vous demanderai sera très juste et très acceptable. Je suis sûr d'avance que vous ne refuserez pas.

— Qu'est ce donc ?

— La moitié de votre fortune future !

— Et à quel chiffre se montera cette fortune ?

— A une centaine de millions ! fit Rouquin, très calme. Soit, cinquante millions pour vous, autant pour moi ! De quoi ne pas mourir de faim !

Il y eut un silence entre ces deux hommes. Norbert, saisi par l'énoncé de ce chiffre, avait un éblouissement. Sa gorge était sèche et il avalait difficilement sa salive. Ses yeux agrandis contemplaient Rouquin avec une sorte d'effarement.

— Cinquante millions ! répétait-il. Quelle folie ! Cinquante millions, à moi qui ne sais plus comment je dînerai demain ? A moi qui ai à peine dans ma poche l'argent qui payera mon retour à Paris ? Cinquante millions ! quel rêve !

Il était tombé sur une chaise, la seule qu'il y eût là. Et il continuait de divaguer, comme pris d'ivresse. Rouquin, debout, le regardait du même air tranquille et froid. Tout à coup Norbert se releva, se jeta d'un bond sur le tentateur et lui entourait le cou de ses dix doigts.

— Ecoute, dit-il, avec un geste de folie, si tu as voulu rire de moi, tu ne sortiras pas vivant d'ici !

De la main gauche, sans effort apparent, Rouquin se délivra, puis saisissant le marquis par les reins, il le souleva et le tint au dessus de sa tête, le broyant dans une étreinte formidable. Après quoi il le reposa devant lui. Et doucement, sans colère :

— Monsieur le marquis, avec moi, si nous devons vivre ensemble, il ne faudra jamais jouer ce jeu-là !

Norbert eut un petit frisson dans les épaules. Cet homme était son maître, au moins par la force physique.

— Excusez-moi, j'ai eu tort, dit-il, mais tout cela est si étrange.

— Finissons. Vous savez ce que je vous offre. Acceptez-vous ?

— Ainsi, c'est bien vrai ? Je ne rêve pas ?

— Acceptez-vous ? répéta Rouquin

Norbert eut un regard désespéré autour de lui.

— Soit ! dit-il brusquement, le visage contracté.

Des nuages cachant le soleil, il y avait de l'obscurité dans la salle. On eût dit, là-bas, contre la muraille, que ses ancêtres se voilaient la face.

II

Après quelques instants de silence, Rouquin reprit :

— Vous allez me demander, n'est-ce pas, comment il se fait que je vous ai choisi de préférence à tout autre ? Le hasard est pour beaucoup dans mon choix. En outre, vous êtes libre, indépendant, ruiné, sans scrupules, prêt à tout pour marcher à la conquête du monde, cela me convenait.

— Mais vous-même, ne réunissez-vous pas ces conditions ?

— Non. J'ai peu de scrupules, c'est vrai ; mais je ne suis pas libre, je suis marié. Ah ! si le divorce était dans nos lois !

— Comment serai-je mis en possession de cette fortune ?

— Par héritage.

— Une fois maître de ces millions, qui vous prouve qu'au lieu de partager je ne les garderai pas pour moi ?

— Je vais bien vous étonner, j'ai confiance en vous. Je ne vous demande que votre parole, cela me suffira.

Le marquis regarda Rouquin avec surprise.

— Je vous la donne, dit-il avec une gaieté forcée, bien qu'à partir d'aujourd'hui elle ne vaille pas grand'chose.

— Oh ! si vous ne la tenez pas, je vous punirais, en vous tuant comme un chien.

Rouquin avait dit cela toujours calme, avec un sourire.

—Mais si vous vous trompiez ? Si vous me trompiez ?

—Voulez-vous rompre nos engagements ? Je ne vous retiens pas. Un autre que moi vous eût lié par n'importe quelle ruse, vous eût fait tomber dans un piège. Moi, ma force, au contraire, est de vous laisser libre.

—Vous avez raison. Je suis un sot.

—Non, mais vous vous déliez. Et je veux vous enlever tout motif de défiance. Je suis riche. Ma caisse est ouverte pour vous. Puisez comme si elle était la vôtre. Je ne veux pas de reçu. Êtes-vous fixé ? Et, pour gagner votre confiance, je ne partirai pas de ce pays sans vous avoir rendu votre château, si le cœur vous en dit et si cela vous fait plaisir.

—Quel homme étrange vous êtes !

Et Norbert lui tendit la main. Rouquin secoua la tête.

—Merci ! Pas d'effusion ! Inutile ! Mettez-vous bien ceci dans la cervelle : je suis un coquin ; vous êtes sur le point d'en devenir un autre. Si nous nous donnions la main, nous pourrions nous faire mal !

Norbert avait des soubresauts à chacune de ces brutalités. Il ne s'y faisait pas. Il reprit après un instant :

—Nous sommes complices. Rien ne vous empêche donc de me dire comment vous avez découvert cette fortune.

—Rien, en effet. Aucun journal n'a parlé de ces millions dont le possesseur reste introuvable. Si, pourtant, un seul, le *Levant Herald*, de Constantinople, a raconté une fois les faits suivants :

“A seize ans, Georges Bertara, un Français, était apprenti matelot à New York. A dix neuf ans, il était propriétaire d'une gabarre. A vingt ans, il avait ramassé dix mille dollars et devint capitaine d'un steamboat. Peu à peu, il acquit d'autres navires. En 1847, il se trouva mêlé à une foule d'entreprises que firent réussir son énergie, son activité son audace, son sang froid et son bon sens. En 1858, il établissait une ligne de steamers entre New York et le Havre ; quelques années plus tard, il devint propriétaire de lignes de chemin de fer ; il partit pour le Far West, acheta des actions sur chacun des railways, devint tout-puissant dans leurs conseils d'administration et fit à son gré la hausse et la baisse sur toutes les lignes qui relient l'Atlantique et le Mississippi à l'Océan Pacifique. Fatigué de sa vie aventureuse et se sentant un peu malade, Bertara réalisa sa fortune, vint habiter Constantinople et fit bâtir aux Eaux Douces un palais grandiose. C'est là qu'il vint de mourir, après dix ans passés parmi nous. On évalue sa fortune à une centaine de millions. Il ne laisse pas de testament. Bertara n'avait jamais parlé de sa famille et ses héritiers ne sont pas connus.”

Après quoi, soit qu'il eût reçu un ordre, une prière, soit qu'il eût appris que cette nouvelle à sensation n'était qu'un vulgaire canard, le *Levant Herald* avait évité de revenir sur cette affaire. Et même, quelques jours après, il publia une note ainsi conçue !

“Nous avons été abusés par des renseignements dont quelques-uns sont erronés. Bertara, dont nous avons annoncé la mort, ne laisse pas une fortune aussi considérable qu'on nous l'avait dit. En outre, ses héritiers sont connus. Ils nous ont rendu visite hier et nous nous empressons d'accueillir la rectification qu'ils nous apportent.”

—Je fus averti, continua Rouquin, par un de mes agents, que la nouvelle seule était vraie et que la rectification était fautive. En même temps on m'apprenait le départ pour Paris d'un riche Asiatique, Mourad, fils d'un pacha qui s'était lié d'amitié avec Bertara. La note de mon agent me disait que, malgré le secret gardé sur cette affaire, on soupçonnait fort le jeune Mourad d'avoir été chargé par Bertara, à son lit de mort, de rechercher ses héritiers. Je flairai la chose. Cela sentait une bonne odeur de millions. La rectification du *Levant Herald* n'avait été faite que pour calmer les désirs éveillés par une pareille fortune et pour empêcher surtout les entreprises de coquins habiles. Je guettaï l'arrivée de Mourad à Paris et, au moment où il commençait ses recherches, je lui jetaï dans les jambes un de mes hommes, La Guyane, qui est devenu son confident et que j'ai chargé de mettre à Mourad des bâtons dans les jambes. Ce que je veux, c'est découvrir avant Mourad, où se cachent les héritiers de Bertara. La moitié de cette tâche a réussi. Bertara a deux héritiers, un frère et une sœur. Je sais où est le frère. C'est l'ouvrier ajusteur dont vous épouserez la fille. Quant à la sœur, je m'en occuperai plus tard. Il y a temps pour tout. A l'heure qu'il est, grâce aux fausses

pistes imaginées par La Guyane, le Mourad n'est pas plus avancé que le premier jour. Nous avons de l'avance, mais un hasard peut nous la faire perdre. Il faut nous hâter. Votre mariage doit être enlevé lestement. Nous partirons ce soir pour Paris. Demain je vous montrerai la belle et vous commencerez votre cour. Je ne doute pas un instant que vous vous fassiez aimer. Vous êtes joli garçon.

—Cependant il est possible qu'elle ne m'aime pas.

—Je n'admets pas cette hypothèse.

—Les jeunes filles sont capricieuses. Il est possible aussi que celle-là ait un autre amour au cœur. Alors, mes chances diminuent.

Rouquin l'avait écouté attentivement.

—J'y ai pensé, dit-il, et il avait, en parlant, un sourire glacé. Si elle ne vous aime pas, nous y remédierons !

Le marquis d'Argental tressaillit. Il entrevoyait quelque sinistre aventure. Mais il se secoua tout-à-coup, comme s'il avait voulu dissiper les dernières hésitations de son honnêteté. Son parti était pris. Il ne reculerait plus.

—Il sera nécessaire, dit Rouquin, que vous oubliiez pendant quelque temps votre qualité, pour vous introduire chez l'ouvrier Bertara. Il me semble donc que vous ferez bien d'abandonner votre titre de marquis d'Argental pour vous appeler M. Norbert. Il faut craindre les défiances. Je ne vous empêche pas, cependant, d'être audacieux. Je vous le dis : si l'amour ne réussit pas, j'ai un autre moyen.

—Lequel ?

—C'est mon secret. Je vous le dévoilerai en temps opportun.

Le même sourire froid accompagnait ces paroles. Cet homme ne devait pas être accessible à la pitié. Souvent il le disait :

“ La nature a oublié de me mettre un cœur. C'est ce qui fait ma force.”

Le soir même, le marquis rentrait en possession du château de Bois-Tordu, ainsi que l'avait promis Rouquin. Les deux complices partaient ensuite pour Paris, où ils arrivaient à l'aube du jour. Rouq in emmena Norbert chez lui, rue Lafayette, où étaient les bureaux de son agence. Le jeune homme prit quelques heures de sommeil. Rouquin, lui, ne se coucha pas et réveilla le marquis vers sept heures.

—Habillez-vous, dit-il, et soignez votre toilette. Dans une demi-heure, je vous montrerai votre femme.

Quand ils furent dehors, Rouquin prit Norbert par le bras, et s'arrêtant tout à coup et le regardant en face, les lèvres pincées, le regard dur :

—Je vous ai dit qu'elle était adorablement jolie, monsieur d'Argental. Surtout n'allez pas en tomber amoureux. Je ne le veux pas, et ce serait la plus grande sottise que vous puissiez jamais commettre !

Le marquis haussa les épaules et ne dit rien.

Quelques instants après Norbert et Rouquin étaient perdus dans la foule qui tous les matins encombre la rue Lafayette.

—Elle passe tous les matins par ici, dit Rouquin. Elle va chercher de l'ouvrage ou en reporter.

—Où demeure-t-elle ?

—Rue d'Allemagne, près du passage d'Hautpoul. Elle vit avec son père, une espèce de monomane, que tout le monde protège parcequ'il est inoffensif et doux, mais qui ne me semble pas moins avoir le délire des persécutions. En flattant sa manie et en vous déclarant prêt à le protéger contre qui que ce soit, vous entrerez vite dans son intimité. C'est par lui que vous arriverez à la fille.

—Il est toujours à la maison ?

—Non pas, il n'y est jamais, au contraire. Il travaille. Il est un des meilleurs ouvriers ajusteurs d'une usine de Pantin.

Norbert, désireux d'être amplement renseigné, avant de se lancer dans cette aventure, allait continuer ses questions, quand tout à coup Rouquin lui serra le bras fortement :

—Je l'aperçois ! dit-il.

Portant un carton à la main, une jeune fille de seize à dix huit ans, à peu près venait vers eux. Elle n'était pas seule, un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, l'accompagnait ; ils marchaient, se donnant le bras, allant lentement et s'arrêtant à tous les pas, comme font les gens qui vont se quitter. Ils se parlaient à l'oreille en se souriant doucement, et sur leurs visages où respiraient la gaieté et l'insouciance de la jeunesse, il

était facile de lire qu'il y avait de l'amour, de l'amour frais et fort. Norbert et Rouquin s'étaient arrêtés pour les laisser passer. Les deux jeunes gens se quittèrent :

— Adieu, Gabrielle, à ce soir !

— A ce soir, Valentin, fit la jeune fille.

Et elle lui adressa un gentil sourire qui découvrit ses dents blanches. Gabrielle, elle s'appelait ainsi, resta seule.

— Son frère ? fit le marquis à son complice.

— Non, son amoureux. Un garçon sans père ni mère, recueilli par Bertara. Inutile de vous en occuper. Vous n'aurez qu'à apparaître. On vous aimera.

— Savez-vous qu'elle est admirablement belle, cette enfant ?

— Oui, je vous avais prévenu. Prenez garde !

Norbert la suivait des yeux, un peu impressionné. Gabrielle l'avait presque touché sans le voir. Et elle s'en allait d'un petit pas pressé, tout droit, sans tourner la tête. Elle était grande et svelte, élégante sous ses vêtements simples. Et Norbert, quand elle disparut au loin, dans la rue, rêveusement murmura :

— Quelle séduisante marquise elle fera.

Rouquin ne s'était pas aperçu de cette émotion. Ce ne fut qu'un éclair. Il dit seulement avec un regard en dessous :

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Ravissante ! fit négligemment M. d'Argental. On l'épousera sans dot, parole d'honneur.

Rouquin fit entendre un rire sinistre. Il n'y eut rien de plus entre eux ce jour là. Dès le lendemain, ils se mettaient tous les deux en campagne, et s'en allaient rôder aux alentours du passage d'Hautpoul, puis de là, à Panti ..

La connaissance du père Bertara fut bientôt faite. Le marquis se donna comme un petit rentier jouissant de quelques mille livres de rente, en bonnes valeurs provenant de l'héritage d'un oncle. En cinq ou six jours, il était devenu l'ami de Bertara sans défiance. Et Bertara l'introduisait chez lui. Norbert avait loué un petit hôtel près le cours la Reine, et un appartement rue Lafayette, à deux pas de celui qu'occupait Rouquin. Les deux complices ne se voyaient pas chaque jour. Rouquin avait dit au marquis :

— Prenez votre temps. Ne pressez pas les choses. Toutefois ne faites rien d'inutile et ne perdez pas une minute. J'ai su par La Guyane que Mourad, sans être sur la piste des Bertana, était loin de se décourager et avait mis toute sorte d'agents en campagne. Tant que La Guyane sera là nous n'aurons rien à craindre ; le hasard seul peut tout apprendre à Mourad ; mais ce hasard est possible, et alors adieu les millions, monsieur le marquis !

Après quoi, laissant Norbert libre d'agir comme bon lui semblerait, il était allé à ses affaires. Seulement, quinze jours après, M. d'Argental recevait un billet laconique, mais expressif, qui lui disait :

“ Venez vite. Une heure de retard et tout est perdu ! ”

C'était le matin. Norbert était encore au lit quand son valet de chambre lui apporta cette lettre remise par un agent du bureau de Rouquin. Il sauta du lit et s'habilla en toute hâte.

— Diable ! se dit-il, que s'est-il donc passé ?

L'agent, nommé Louffard, un des plus rusés de ceux qu'employait Rouquin, l'attendait en bas dans une voiture. Cinq minutes après Norbert et Rouquin étaient ensemble. Le second était dans une grande surexcitation : les lèvres pâles, les yeux presque invisibles sous les sourcils froncés ; toute la figure contractée, cet homme devait avoir la colère terrible. Quand Norbert entra, il lui fit signe de s'asseoir :

— Ah ! c'est vous ? Je vous attendais avec impatience. Vous avez commencé votre cour à Mlle Bertara ? Eh bien, où en êtes-vous avec cette péronnelle ?

— Aussi avancé qu'au premier jour.

— Vous ne vous êtes pas déclaré ?

— J'ai avoué mon amour. J'ai été repoussé. Cette fille ne veut pas de moi. J'ai supplié. J'ai essayé de persuader. J'ai dit que j'étais riche. Je me suis adressé à sa coquetterie, à son affection pour son père, au désir inné chez toutes les femmes, de paraître et de briller. J'ai trouvé son cœur fermé. Sans espoir ! Et il y a pour cela une excellente raison : c'est qu'elle aime autre part.

—Qui ? Ce petit Valentin, peut-être ? Voilà ce qu'elle préfère à vous ?

—Valentin ! justement ! Elle a de l'imagination, cette jeune fille ; elle a la tête prise, c'est beaucoup pour une femme, et quand le cœur est pris comme la tête, autant vaudrait attendre un rocher.

Les poings de Rouquin se serrèrent si fortement qu'on entendit craquer les doigts.

—Tonnerre ! dit-il. Voilà qui est jouer de malheur.

—Il me faudrait six mois, un an, peut-être pour vaincre sa résistance. Il faudrait d'abord écarter Valentin.

—Pas un jour de plus. Déjà peut-être il est trop tard.

—Pourquoi ?

—Je vous ai dit que j'avais placé chez Mourad un de mes hommes, nommé La Guyane, avec mission de tout surveiller et de tout me dire. Eh bien, cette nuit, je suis réveillé par des coups violents à ma porte, neuf coups en trois fois espacés par une seconde. C'est un signal. Je me lève et j'ouvre. C'était La Guyane. Il avait ses vêtements déchirés, la figure ensanglantée, les yeux hors de la tête. Tout en lui indiquant qu'il venait de se battre. Et, de plus, il avait la main droite entourée d'un foulard et passée dans son gilet, blessée sans doute. Cet homme, ancien forçat, avait remarqué que des richesses étaient souvent enfermées dans un coffre fort de forme bizarre, scellé au mur d'un petit salon voisin de la chambre où couchait Mourad. Hier soir, il s'est caché dans ce salon. Vers minuit, il a forcé le coffre-fort. Celui-ci n'était pas très solide, à ce qu'il paraît, et La Guyane me raconta qu'en faisant sauter la serrure, il avait eu comme une crainte vague d'un danger invisible. Il entr'ouvrit la porte et plongea dans le coffre une main avide. Soudain, ses cheveux se hérissèrent, il poussa un cri d'épouvante : un pistolet, chargé à poudre, venait de partir à l'intérieur. En même temps son poignet était pris dans un étau de fer mû par un ressort que la porte en s'ouvrant, avait fait agir, et le malheureux sentait sur sa main les pointes aiguës d'une griffe terrible qui s'enfonçaient dans sa chair et semblaient vouloir le marquer à tout jamais d'une empreinte ineffaçable et ignoble !

Le coup de pistolet était un signal. Le palais s'éveillait et des bruits de pas précipités ébranlaient le parquet des salons voisins. En une minute les gens de Mourad entouraient La Guyane, le mettaient, malgré sa vigueur, dans l'impossibilité de se défendre. Sa main était toujours prise dans l'étau invisible. Mourad, bientôt, arriva lui-même. Il commençait à se défier de La Guyane, sans doute, car, à ce que m'a dit celui-ci, il ne parut pas très étonné. Il s'avança jusqu'au coffre-fort, pressa un ressort ; La Guyane sentit que sa main était libre. Il la dégagea complètement et la retira ensanglantée. Il y ressentait une douleur cuisante, mais il ne doutait pas encore du vrai motif qui la produisait.

Mourad, après un moment de silence, lui dit :

—Je t'avais pris à mon service. Je te croyais honnête. Si tu m'avais été utile, je t'aurais rendu riche. Tu n'es qu'un bandit. Je pourrais me venger et te punir en te livrant à la justice de ton pays. Je ne le veux pas. J'aime mieux te rendre la liberté. Va donc ; retourne dire à ceux qui t'ont envoyé vers moi, et que je dédaigne, comment Mourad sait se garder, et, pour leur prouver comment il se garde, montre-leur ta main, quand tu en auras étanché le sang !

La Guyane, délivré, ne se le fit pas répéter deux fois. L'intendant de Mourad, un Arménien nommé Asep, le conduisit en silence jusqu'à la porte et le poussa dehors. La Guyane était un peu étourdi par tout ce qui venait de lui arriver ; cela s'était passé en moins d'un quart d'heure et l'on prétend que les orientaux sont lents et paresseux ! Il fut obligé de s'appuyer contre le mur ; puis, quand il eut repris son sang-froid, il accourut ici me réveiller et me raconta son histoire.

—Montre ta main ! lui dis-je.

Il la tendit, mais elle était rouge de sang. Sur mon conseil, il la plongea dans une cuvette pleine d'eau où je versai du vinaigre de toilette ; quand le sang ne coula plus, il l'essuya.

—Montre maintenant ! lui dis-je de nouveau.

J'avais approché une lampe ; il étala sa main, près du globe, en pleine lumière, et il la retira aussitôt, avec un cri de rage, pendant que moi-même, je l'avoue, je ressentais un petit frisson. Oh ! pas de peur ! de surprise. La griffe du coffre fort avait tatoné

sur la main de La Guyane, en énormes lignes noires, ce mot, qui était comme autrefois la marque de fer rouge sur le dos des forçats :

—VOLEUR !

Le marquis d'Argental, lui même, frissonna, et, par un geste instinctif et bizarre, il regarda sa main.

—J'ai fait comme vous, dit Rouquin avec un froid sourire, j'ai regardé la mienne. Heureusement que Mourad a dédaigné d'interroger La Guyane et de lui demander pour le compte de qui il était installé dans son hôtel ; La Guyane, pour éviter un voyage à la Nouvelle Calédonie, eût été obligé de me nommer. La partie n'est donc pas perdue, mais Mourad sera de plus en plus sur ses gardes. Donc, il faut nous hâter de brusquer les choses. Demain, à cette heure-ci, il faut que Gabrielle soit en notre pouvoir. Vous m'entendez, marquis ?

—J'entends. Demain elle sera à nous.

—Vous voulez dire à vous. Quelles sont vos relations avec le père Bertara ?

—Excellentes. Nous sommes devenus amis. Je n'ai pas tardé à parler franchement au bonhomme, et je lui ai dit que, si j'avais lié connaissance avec lui, c'est parce que j'aimais sa fille. Il a trouvé cela naturel.

—Vous me plaisez, m'a-t-il dit, et puisque vous avez une petite fortune et que vous aimez Gabrielle, puisque vous me promettez de me prendre auprès de vous et de ne point me séparer d'elle quand elle sera votre femme, eh bien, c'est accordé ! Seulement je ne suis pas seul maître.

—Et qui donc ?

—Mais, Gabrielle ? Elle a sa tête, voyez-vous. Vous avez beau être joli garçon, être instruit, avoir de l'argent, si ça ne lui dit pas, elle ne vous regardera pas plus que les pavés de la rue.

—Au moins, promettez vous de m'appuyer auprès d'elle ?

—Oui, je vous le promets.

Pendant les premiers jours, je crus que je ne rencontrerais pas trop de résistance chez Gabrielle. Elle me regardait avec un sourire que je trouvais très doux, et il me semblait y voir plus de complaisance qu'on n'en témoigne d'habitude à un nouveau venu. Son père et elle m'appellent M. Norbert, et personne ne se doute que je suis marquis.

Le père Bertara est un singulier homme ; il est envahi souvent par des idées noires, qui lui font prendre tous ceux qui le fréquentent comme des ennemis et lui voulant du mal. Je n'ai pas pu apprendre comment il a été pris par cette manie, mais elle m'a été utile, car si je suis entré aussi vite dans son intimité, c'est que je ne lui ai pas caché que, si je devenais son gendre, je consacrerai une partie de ma fortune à l'aider et à le défendre. Il en a été profondément touché, et il est près à me donner sa fille.

—Sait-elle, me dit-il, que vous la recherchez. Je vous crois un peu timide ! Lui avez-vous parlé ?

—Pas encore, monsieur Bertara.

—Voulez-vous que, ce soir, nous lui en disions un mot ?

—Ce soir, puisque vous m'y engagez !

Le soir, nous nous trouvions seuls, en famille, avec Gabrielle et Bertara. Ce fut Bertara qui prit la parole. Au premier mot, Gabrielle l'arrêta :

—N'allez pas plus loin ; mon père, dit-elle avec douceur. Je trouve que je suis beaucoup trop jeune pour songer au mariage. Je n'en remercie pas moins M. Norbert d'avoir songé à moi ! Elle me regardait en souriant ; j'ai l'habitude des femmes et il me semblait que ce sourire démentait un peu les paroles. Les lèvres disait : non. Le sourire paraissait dire : oui ! Toutes les femmes sont coquettes. Et c'est par la coquetterie que la plupart se perdent. Je ne perdis pas courage. . .

—Permettez-moi d'espérer, mademoiselle, que ce n'est pas là votre dernier mot et que vous reviendrez sur votre décision.

Le visage de Gabrielle changea et ce fut d'une voix sèche qu'elle répondit :

—Vous avez tort, monsieur, de ne pas prendre à la lettre ce que je viens de vous dire. Je ne veux pas me marier !

Le père Bertara se pencha à mon oreille :

—Ne la taquinez pas trop. Elle a ses nerfs. Vous n'en tirerez pas deux mots de plus. Demain nous réuserons mieux.

—A demain donc.

Mais le lendemain le père Bertara me dit, hochant la tête :

—Je ne sais pas ce qu'elle a, la petite. C'est comme si on lui avait monté la cervelle. Quand j'ai prononcé votre nom, elle s'est mise à pleurer, à sangloter, à crier : " Je ne me marierai pas ! je ne veux pas me marier !" Allez donc faire entendre raison à une petite fille qui, au premier mot, vous répond par une crise de nerfs. :

Et Bertara ajouta :

—Continuez votre cour. Il se fait un grand travail dans le cœur de ma fille. Pour sûr, je vois ça ! Ne la négligez pas. Soyez prévenant et attentif. Puisque j'ai envie que vous deveniez mon gendre, la partie est donc plus d'à moitié gagnée !

Norbert d'Argental garda un moment le silence. Il pinçait ses lèvres et ses sourcils étaient froncés. Son orgueil souffrait de s'être heurté à cette enfant et d'avoir été battu. Rouquin ne l'avait pas une seule fois interrompu.

—Et vous et Bertara, vous avez renouvelé cette tentative ?

—Hier, pour la dernière fois, sans plus de succès.

Rouquin eut un geste d'insouciance.

—Peu importe ! dit-il. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, demain cette fille sera à vous, de gré ou de force, et dans trois semaines elle sera votre femme.

Il sonna. Louffard, un petit homme à visage brun, aux cheveux noirs épais, à l'œil fuyant et sinistre, parut.

—Va chercher La Guyane et reviens avec ici !

Quelques minutes après, les quatre misérables étaient réunis. La Guyane était une sorte de colosse aux membres d'athlète, au cou énorme, aux épaules carrées. Il avait le poignet droit passé dans le revers de sa redingote. Son visage était blême et ses yeux, petits, ronds et gris d'acier, étincelaient.

—Et ta main ! demanda Rouquin, as-tu effacé ?

—Impossible ! dit l'homme dont les dents grincèrent.

Il étala sa large main sur laquelle se lisait l'ignoble mot.

—Oh je me vengerai, patience ! murmura-t-il.

—Tu te vengeras, c'est entendu, plus tard, dit Rouquin, avec un regard qui fit courber la tête au colosse. Mais, auparavant, nous avons autre chose à faire.

Il alla lui-même fermer les portes, et s'asseyant :

—Maintenant, mes amis, causons sérieusement !

III

C'est vers la fin de mars que débute notre roman. Un jeune homme de vingt-deux ans environ descend la rue Laflitte, en se promenant lentement, ayant une pile de livres sous son bras. Sa mise, très propre, est presque élégante. Son allure est fière et décidée, ses yeux gris sont spirituels, son regard franc et droit. Son teint est pâle et ses lèvres fines sont rouges et ombragées d'une coquette moustache noire, retroussée aux pointes. Sa taille, moyenne, est bien prise, mais frêle presque délicate.

Ce jeune homme, nous l'avons vu une fois déjà, c'est celui que Gabrielle a appelé Valentin. Vingt ans auparavant le père et la mère de Valentin étaient morts, à quinze jours d'intervalle, de la fièvre typhoïde et l'enfant allait être porté à l'hospice quand Bertara et sa femme l'avaient recueilli.

Il avait grandi dans cette famille qui était devenue la sienne, qu'il avait aimée comme si elle avait été sa véritable famille. La mort de Mme Bertara, qui succomba quelques jours après la naissance de Gabrielle, ne changea rien à la situation de l'enfant dans la maison. Seulement Bertara était pauvre, et Valentin fut mis de bonne heure en apprentissage ; sept ou huit ans après, Bertara réalisant ses économies, s'établissait à son compte ; il ne put qu'entrevoir l'indépendance et l'aisance, car, un an après, forcé de vendre, il redevint ouvrier comme avant, et retourna chez son ancien maître, Lehoussu. Mais il était bien changé. Craintif et taciturne, il voyait partout des ennemis. Son intelligence, autrefois très vive, s'était, pour ainsi dire, obscurcie.

Rentré chez M. Lehoussu, comme son père adoptif, Valentin, qui avait alors une quinzaine d'années, n'avait pas été longtemps sans attirer l'attention du maître. M. Lehoussu vit dans cet enfant une nature supérieure, une intelligence hors ligne, en même temps qu'une honnêteté, qu'une loyauté à toute épreuve. Et Valentin, continuant à étudier avec ardeur les sciences, ne tarda pas à occuper une position importante.

Maintenant que nos lecteurs savent ce qu'était Valentin, nous allons reprendre notre récit. Le jeune homme était arrivé aux boulevards extérieurs. Il avisa tout à coup la charrette d'une marchande ambulante qui criait sur un ton aigu :

—Fleurissez-vous, mesdames, fleurissez-vous !

Il y avait là tout un encombrement de bouquets de violettes, de bottes de giroflées, de lilas roses et blancs, encore humides d'une dernière averse, mais qu'égayait, en cet instant, un clair rayon du soleil déjà chaud.

—Un bouquet de fleurs, mon joli garçon, fit la marchande.

—Tout juste, dit Valentin, c'est ce que je cherchais.

Cinq minutes après, ayant une gerbe énorme sur les bras, embarrassé par ses fleurs, embarrassé par ses livres, s'arrêtant à chaque pas, quand il sentait ceux-ci et celles-là perdre l'équilibre, ainsi chargé, l'œil brillant, le sourire aux lèvres, il enfila la longue rue d'Allemagne et grimpa au deuxième étage d'une petite maison située entre l'espace d'Hautpoul et le pont du chemin de fer de ceinture. Il arrêta devant une porte, au fond d'un couloir très sombre et frappa doucement.

—Entre, Valentin, je t'ai reconnu, cria-t-on de l'intérieur.

Il ouvrit, difficilement, n'ayant pas la libre disposition de ses mains, et resta planté debout, très gêné, sous le regard tout à la fois rieur et caressant d'une jolie fille blonde, aux cheveux opulents, élégante sous ses vêtements pauvres ! Elle avait d'admirables yeux, de ce bleu changeant si bizarre, tantôt pâle, tantôt presque noir, selon qu'ils reflétaient une mélancolie de l'âme ou d'ardentes et tumultueuses pensées. Son front blanc trahissait la pureté de son cœur, et si le coin relevé de ses lèvres fraîches et humides indiquait un peu d'ironie, quelle fillette n'est pas moqueuse, l'ensemble de sa physionomie reflétait une bonté douce et tendre, une franchise primesautière et toute l'énergie d'une volonté tenace. C'était Gabrielle Bertara.

—Je savais bien que tu ferais des folies, dit elle, en recevant les fleurs, et tout cela parce c'est aujourd'hui que j'ai dix-sept ans.

Valentin, étonné, regardait autour de lui.

—Comment, dit-il, ton père n'est pas revenu de l'atelier ?

—Tu sais bien qu'il ne rentre jamais avant sept heures.

—C'est qu'hier il avait promis d'être ici à quatre heures quand tout le monde viendrait t'embrasser ! C'est étrange !

Gabrielle n'entendit pas. Elle rangeait le bouquet dans des vases bleus, sur la cheminée. Quand elle eut fini, elle revint à sa table, sur laquelle s'étaient en désordre des fleurs artificielles de toute espèce : Gabrielle était fleuriste. Valentin s'assit sur un tabouret auprès d'elle, regarda un moment ses petites mains habiles et légères, puis :

—Et ma récompense, Gabrielle, tu n'y penses pas ?

Elle se mit à rire et tendit la joue, gentiment :

—Tiens, dit-elle, prends-la puisque tu ne fais pas crédit.

Il appuya un baiser timide sur la figure rougissante de la jolie fille. Il avait pâli un peu.

—Oh ! comme je t'aime ! dit-il. Comme je voudrais que tu aies deux ou trois ans de plus pour que ton père nous marie !

—Patience, Valentin, je vieillirai, va !

—Pas assez vite. Je t'aime tant ! Je ne pense qu'à toi.

Elle l'écoutait, la tête baissée. Elle posa sur la table ses fils, la soie et le satin de toutes couleurs, et demeura pensive.

—Vois tu, disait Valentin, je suis heureux que tu sois seule aujourd'hui. Quand il y a du monde auprès de nous, nous n'osons rien dire, parce que nos amis me plaisent, sous prétexte que tu es trop jeune pour m'aimer vraiment. Alors, nous-mêmes nous rions, comme les autres. Et pourtant, je t'assure que j'ai envie de chercher querelle à tous ceux, dans la rue, qui te regardent trop en face. Tiens, il y en a un surtout, que je déteste. Ce Norbert, qui a demandé ta main. Ah ! si je savais seulement que tu l'aimes !

Sur tous ses traits, dans la flamme de ses yeux, il y avait une étrange colère.

—Sois tranquille, dit-elle avec calme, je ne l'aime pas ! Mon père m'a fait part de ses propositions. J'ai refusé.

—Et tu ne l'aimeras jamais ? Et tu refuseras toujours ?

—Je te le jure !

Il y eut un léger silence entre eux. Ils souriaient de nouveau, maintenant, en se regardant bien franchement dans les yeux. A ce moment, la pendule de marbre noir, sonna cinq heures et demie. Un pas lourd se fit entendre dans l'escalier, se rapprochant.

—C'est Bertara ? dit le jeune homme.

—Non. Je ne reconnais pas sa marche. Mais pourquoi sembles-tu inquiet ?

Il n'eut pas le temps de répondre. Un commissionnaire entra : il avait, lui aussi, entre les bras, une gerbe de fleurs.

—Mam'zelle Gabrielle Bertara ? demanda-t-il.

—C'est moi.

—Ces fleurs sont pour vous. Et voici une carte de visite.

Le commissionnaire sortit. Elle s'était emparée vivement de la carte ; elle y jeta un coup d'œil rapide et fit un geste instinctif pour la dérober à Valentin qui se penchait.

—J'ai lu, dit-il avec effort. C'est de Norbert. Oh ! ne le cache pas, c'est inutile !

—Comme tu vois, j'ai eu beau le repousser, il ne se décourage pas.

—Gabrielle, fit Valentin, les yeux troublés, comme s'il avait eu peur de ce qu'il allait dire, es-tu bien certaine de ne lui avoir donné, par quelque coquetterie, le droit de conserver une dernière espérance ?

Gabrielle resta interdite. Il y avait dans son regard à la fois une douloureuse expression de reproche, et de la fierté blessée.

—Ainsi, dit-elle à voix basse, tu n'as pas confiance en moi ?

—Oh ! si, si, je t'assure ! Mais cet homme est riche. Il est assez jeune pour être ton mari, et je suis jaloux, jaloux, jaloux !

Elle réfléchit une seconde, puis, ayant pris son parti :

—Tu as raison, dit-elle, il faut que nous causions. Mais d'abord, attends !

Elle déchira en morceaux la carte qui portait ce nom de Norbert, alla ouvrir une petite fenêtre qui donnait sur une étroite cour obscure, long boyau humide, et lança par la fenêtre les fleurs apportées par le commissionnaire. Après quoi, revenant à Valentin :

—Viens t'asseoir près de moi, dit-elle.

—Je te demande pardon si je te fais quelquefois des scènes de jalousie, Gabrielle. C'est plus fort que ma volonté. Tu es tout pour moi, vois-tu ? Est-ce que nous n'avons pas été élevés ensemble ? moi, sans parents, toi, pauvre, c'est vrai, mais qui as du moins connu ton père et ta mère ? Est-ce que, grâce au père Bertara, qui m'a recueilli auprès de ma mère expirante, je n'ai pas été habitué à te considérer comme ma sœur ? Jusqu'au jour où je me suis aperçu que je t'aimais autrement ? Et si tu te mettais, Gabrielle, à en aimer un autre, vois quel mal cela me ferait.

—Et toi, ne sais-tu pas, aussi bien que moi, tout ce que je pense ? Est-ce que je t'ai menti jamais ? Pourquoi te mets-tu dans la tête que je ne t'aime plus ? Peux-tu citer un fait qui le prouve ?

—Non, je ne pourrais pas, disait Valentin embarrassé.

—Avons-nous eu des querelles ensemble ? Des querelles sérieuses, même quand nous étions tout petits ?

—Jamais, Gabrielle, jamais !

—Ce Norbert qui t'ennuie, et qui m'ennuie davantage, m'as-tu jamais vue lui parler en secret, en me cachant !

—Jamais, Gabrielle, jamais !

—Est-ce que je parais seulement troublée quand il est là ?

—Non, non.

—En un mot, as-tu des reproches à me faire ?

—Aucun, Gabrielle, aucun !

—Sache donc, une fois pour toutes, que moi aussi je t'aime, autant que tu peux m'aimer !

Bien vrai ? Répète-le-moi encore. J'ai besoin de te l'entendre dire. J'ai eu si peur, tous ces temps-ci, depuis que cet homme vient à la maison. Je me suis figuré, je ne sais pourquoi, que tu n'étais pas insensible à ses hommages, et, comme j'ai vu qu'il plaît à ton père, j'ai cru que tout était fini. Dis-moi encore que tu ne l'aimes pas, que tu n'as jamais pensé qu'il pourrait être ton mari. Dis-le moi, Gabrielle !

—Écoute, ami, dit-elle très grave, et son front blanc était plissé d'une ride, si tu me

poses encore la même question, que je considère comme une injure ; si je m'aperçois que tu as conservé le moindre doute, que tu me soupçonnes, enfin, eh bien, je te le jure Valentin, malgré tout le mal que cela me fera, je ne te reverrai jamais plus !

Il détourna les yeux en baissant la tête. Il resta silencieux pendant quelques instants. Elle le regarda avec plus d'attention. Des soubresauts, des frissons, lui passaient dans les épaules. Comme elle ne voyait pas son visage, elle le fit tourner brusquement. Il était très rouge et des larmes brillaient dans ses yeux.

— Mon Dieu, Valentin, qu'est-ce que tu as ? dit-elle attendrie.

Et, sans attendre sa réponse, elle lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa à pleines lèvres. C'était la sœur, cette fois, qu'il embrassait.

— Vois-tu, dit Valentin, je ne sais pas s'il pourrait m'arriver un plus grand malheur que celui d'être oublié par toi. Ton père mourrait ; M. Lehoussu, mon bienfaiteur, à qui je dois d'être devenu ce que je suis, mourrait aussi, certes, j'en aurais bien du chagrin, mais ce ne serait pas comparable à ce que j'éprouverais si tu venais à m'être infidèle. Je t'aime depuis si longtemps ! Il me semble que je t'ai toujours aimée et que j'ai toujours été jaloux, même tout petit ! J'ai si bien mis ma vie en toi ! Est-ce que je pense à autre chose qu'à mon travail et à toi ? Je vis entre toi et mes livres. Et c'est tout. Voilà toute ma vie. Et je suis si heureux de t'aimer, si fier d'être aimé, que je suis bien pardonnable si je tremble rien qu'à la pensée que mon bonheur pourrait finir !

— Je t'aime, dit elle avec une tendresse infinie. Je ne veux pas que tu en doutes. Je te jure que je n'aimerai que toi. Et je veux que tu me jures aussi de me croire, quoi qu'il puisse arriver, quoi qu'on puisse te dire.

Il répondit vivement :

— Je te le jure ! Mais comme tu me dis cela ! Que crains tu donc ?

Elle hésita, puis très bas, redoutant d'être entendue :

— Ce Norbert jette souvent sur moi des regards singuliers. Veux-tu tout savoir ? Eh bien, il m'épouvante !

Une expression de mâle audace, dédaigneuse et résolue, se peignit sur le fin visage de Valentin.

— Moi, je ne le redoute pas, dit-il, je te protégerai, Gabrielle. Et qu'as-tu à craindre ? N'as-tu pas, avec moi, deux autres protecteurs, qui t'aiment et qui m'aiment, deux braves garçons, deux braves cœurs.

— Tu parles de Trompe-l'Œil et de M. Trutat ? dit-elle en souriant.

— De Trompe-l'Œil, l'escamoteur, et d'Auguste Trutat, le clown du cirque Franconi, honnêtes et braves autant qu'ils sont adroits et forts. Ton père m'a dit bien souvent qu'après son terrible accident, alors qu'il est resté près d'une année dans son lit, c'est grâce à Auguste et à Trompe-l'Œil, que tous trois nous ne sommes pas morts de faim.

— Oui, je crois comme toi que, si jamais j'avais besoin d'eux, il me suffirait de les appeler, ils viendraient tout de suite.

— Et ils te suivraient au bout du monde, Gabrielle.

A ce moment, ils se turent et penchèrent la tête pour écouter. On entendait un bruit de voix dans l'escalier. Les voix se rapprochèrent. On frappa à la porte.

— Justement, ce sont eux, dit Valentin. Ils n'avaient garde d'oublier que c'est aujourd'hui jour de fête.

Gabrielle s'empressa d'aller ouvrir. Deux hommes entrèrent, l'un mince, maigre, anguleux, la peau sur les os, mais l'œil vif et malicieux, l'allure souple et déliée, un sourire sur les lèvres. C'était Trompe-l'Œil. L'autre, large d'épaules, la face bonhomme et carrée, les yeux à fleur de tête, un air d'honnêteté et de bonté, de vigueur calme, sûre d'elle-même et sans fanfanterie. C'était M. Trutat, le clown Auguste du cirque.

Trompe-l'Œil s'avança vers Gabrielle et lui tendit sa main vide au bout de laquelle apparut soudainement un petit bouquet de violettes, qu'elle reçut en remerciant, puis un autre, sortant d'on ne sait où, puis un autre, puis un autre. Enfin une dizaine qu'elle prit en riant des mains de l'escamoteur, lequel demanda :

— Aurai-je la permission de vous embrasser ?

— Volontiers, puisque c'est jour de gaieté.

Ensuite, ce fut le tour d'Auguste. Gravement, sans quitter son air bonasse, il exécuta par-dessus les épaules de Trompe-l'Œil un saut vertigineux et retomba un genou en terre, devant Gabrielle. Il lui tendait un pot de jacinthe.

—Voilà, dit-il, et tout à votre service, mam'zelle Gabrielle, si jamais vous avez besoin d'un bon poignet pour vous défendre.

—Et tu as peur avec de pareils amis ? fit Valentin à l'oreille de la jolie fille ; regardeles donc un peu !

—Tu as raison, dit-elle.

—Crois-tu que si Norbert jamais te voulait du mal, à nous trois, nous ne pourrions pas l'en empêcher ?

Elle ne répondit pas. Cette pensée l'avait rendue triste tout à coup, comme si elle avait eu la prescience de l'avenir.

—Où donc est Bertara ? interrogea Auguste.

—Pas encore revenu de l'atelier.

—Et il est sept heures ! Et c'est à quatre heures qu'il avait promis d'être là !

—Je vais à sa rencontre, dit Valentin.

—C'est cela, fit Gabrielle. Pendant ce temps-là, j'irai acheter des gourmandises. Vous dînez ici, n'est-ce pas ? Et, puisque c'est ma fête, il est juste qu'on se réjouisse.

Valentin sortit pour aller chercher Bertara chez Lehoussu, près la porte de Pantin. Il y avait à peine cinq minutes qu'il était parti, lorsqu'un autre personnage fit son apparition chez Gabrielle, qui eut un mouvement de répulsion en le voyant. C'était Norbert d'Argental. Trompe-l'Œil et Auguste le saluèrent poliment. Il s'avança vers la jeune fille et lui tendit la main.

—Vous avez reçu mes fleurs ? Sachant que c'était aujourd'hui votre fête, je n'ai pas voulu laisser passer un pareil jour.

Et il regardait de tous les côtés, pour découvrir son bouquet.

—Ne cherchez pas, dit Gabrielle d'une voix brève, très émue, ne cherchez pas ! Vos assiduités, monsieur, tout en me flattant beaucoup, ne me conviennent guère. Je ne vous ai pas déguisé ma pensée du premier jour où vous vous êtes déclaré ! Vous ne déplaîsez pas à mon père, c'est vrai, mais j'aime Valentin !

—Un enfant ! dit-il avec mépris.

Trompe-l'Œil et Auguste, qui écoutaient, eurent un geste de colère.

—Soit ! dit-elle, un enfant, mais je l'aime. Quand votre cadeau est arrivé, Valentin m'a fait une scène de jalousie, et, pour lui prouver combien peu je tenais à vos fleurs, je les ai jetées là, par cette fenêtre, où vous les ramasserez si le cœur vous en dit.

Norbert pâlit, se mordit les lèvres, et il eut dans le regard un fugitif, mais sinistre éclair. Cependant il se contint et ce fut d'une voix presque calme, ce fut presque avec un sourire, qu'il répondit :

—Avouez, mademoiselle Gabrielle, que vous êtes injuste à mon égard. Qu'ai-je fait pour être accueilli de la sorte et pour m'attirer une pareille insulte ? Je vous aime et je ne m'en suis point caché à votre père. Est-ce donc un crime que de vous aimer ? Est-ce un crime surtout que de prétendre à votre main ? Je respecte beaucoup l'amitié qui vous lie à Valentin, mais je persiste à ne voir là qu'une affection toute fraternelle et à croire que vous vous trompez sur l'état de votre cœur.

La douceur apparente de ces paroles, que démentait si bien le regard, fit plus sur la colère de la jeune fille que des menaces ou des reproches violents. Elle comprit qu'en obéissant à ses pressentiments, à l'instinct mystérieux qui l'éloignait de cet homme et le lui faisait considérer comme un ennemi duquel elle devait tout craindre, elle avait eu tort, puisque rien ne motivait ses appréhensions. La tranquillité de Norbert lui donnait sur elle une supériorité ; elle le sentit. S'il avait de mauvais desseins, ce n'était pas en le bravant qu'elle y échapperait ; c'était bien plutôt en dissimulant.

—Du reste, disait le marquis en continuant de sourire, puisque je vous fais horreur à ce point, il ne sera plus question de rien entre nous, mademoiselle Gabrielle. Je vous promets de ne plus faire aucune allusion au sentiment que vous m'avez inspiré. Je renonce à me faire aimer de vous, etcn'est pas sans un serment de cœur, croyez-le. Permettez moi seulement d'attendre le retour de M. Bertara, qui m'avait accueilli mieux que vous, et auquel je dois annoncer ma résolution.

—Vrai, vous ferez cela ? dit-elle avec élan, soulagée tout à coup.

—Bien plus, comme votre vue raviverait ma blessure, et comme je tiens à votre estime, je partirai, Gabrielle, afin que vous ne me revoyiez plus. J'ai des affaires importantes qui m'appellent en Algérie et qui m'y retiendront longtemps, deux ans, trois ans

peut-être. Dans deux jours, je serai à Marseille, le temps de préparer mes malles ; dans cinq jours, chère et cruelle enfant, j'aurai mis la mer entre vous et moi.

Gabrielle l'écoutait interdite. Ainsi, elle s'était lourdement trompée ? C'était un brave garçon que ce Norbert ? Honnête et incapable de mal faire ? Et, parce qu'il l'aimait, elle l'avait blessé mortellement ? Tous ses soupçons s'évanouissaient. Le marquis se laissa tomber sur une chaise, et les deux coudes sur la table, le visage dans les mains, parut si accablé que la pauvre enfant eut compassion de lui.

— Monsieur Norbert, je n'ai pas été bonne, j'ai eu tort, et je vous demande pardon, dit-elle.

Il secoua la tête à plusieurs reprises, et d'une voix étouffée :

— Je vous pardonne, Gabrielle, je vous pardonne !

Ses yeux étaient rouges. On eût dit que l'orgueil seul l'empêchait de pleurer, retenait sa douleur. Pendant cet incident bizarre, Trompe l'Œil et Auguste s'étaient tenus silencieux dans un coin, assez embarrassés de leur personne. Trompe l'Œil jugea qu'il était temps de faire une diversion.

— Pardon, excuse, dit-il, puisque vous voilà réconciliés, m'est avis qu'il ne faut pas oublier le superflu. J'ai entendu dire tout à l'heure à Mlle Gabrielle, qu'elle voulait faire emplette de gourmandises, à cause de sa fête ? Comme nous sommes du dîner, Auguste et moi, nous avons intérêt à ce qu'on n'escamote pas ce festin de Balthazar.

— Je n'y pensais plus, dit Gabrielle. Monsieur Norbert, s'il est bien vrai que vous ne me gardez pas rancune, donnez moi une bonne poignée de main et consentez à partager notre repas. Si vous tenez à mon amitié, comme vous le dites, c'est à ce prix que vous la gagnerez.

— Soit ! Mais ma figure longue nuirait à la gaieté de votre réunion de famille. Je resterai pour vous obéir, et je me retirerai dès que je le jugerai opportun.

— On vous laissera libre. Alors, c'est dit ?

— Je vous attends.

— Dans un quart d'heure, je serai revenue. Monsieur Trompe l'Œil, allons, quelques tours d'escamotage pour égayer M. Norbert. Où est donc mon panier ? Ah ! J'ai de l'argent ? Oui. Je me sauve, à tout à l'heure.

Elle sortit, se hâtant, et l'on entendit son pas léger qui s'éloignait. Trompe l'Œil, docilement, se mit à faire des tours de gobelets, pendant qu'Auguste visitait le logement les jambes en l'air. Mais Norbert ne les regardait pas. Son œil était sombre. Un peu de suur mouillait son front. A deux reprises il se dirigea vers une fenêtre qui donnait sur la rue d'Allemagne, comme s'il avait eu l'envie, difficilement réprimée, de regarder au dehors, mais il se retint. Un courant févreux agitait ses doigts, et sa respiration était oppressée.

— Ça ne va pas mieux ? interrogea Trompe l'Œil.

Bruquement, se voyant observé, il redevint calme.

— Si, dit-il. C'est fini. Continuez donc. Vous êtes très adroit de vos mains et vos tours m'intéressent.

Un quart d'heure, une demi-heure s'écoula ; Gabrielle ne revenait pas. Le marquis respira bruyamment. Son visage s'éclaira. Tout à coup, l'on entendit une course précipitée dans l'escalier.

— C'est Valentin, fit Auguste.

La porte s'ouvrit avec fracas. C'était Valentin, en effet, mais pâle, consterné, si ému, qu'il ne remarqua même pas la présence de Norbert. Ce qu'il vit, par exemple, c'est que Gabrielle était absente.

— Où est-elle, demanda-t-il essouffé.

— Chez l'épicier pour la *frichti* de tantôt, avez-vous oublié ?

— Il s'agit bien de la fête. Savez-vous ce qui se passe ?

— Quoi ? fit Trompe l'Œil. En effet, vous avez l'air tout drôle. Est-ce que le feu est chez Lehoussu ?

— On ne sait pas ce qu'est devenu Bertara.

— Hein ? vous dites ?

— Je dis que Bertara n'a point paru à l'usine de toute la journée. A Pantin, on le croyait malade. On a été surpris quand on m'a vu. Il n'a rien fait dire. Ce matin, je l'ai rencontré quand il allait à l'atelier. Je l'ai accompagné un instant. Il était gai. Il parlait de souhaiter fête à Gabrielle. Il m'a donné rendez-vous pour ce soir. Bertara

travaille chez Lehoussu depuis bien longtemps. Jamais il ne s'est absenté une journée entière. Jamais ! Les plus vieux ouvriers et les contremaitres l'ont dit. Jamais !

—Ça, c'était connu, fit Auguste. Encore s'il avait aimé à s'amuser, on pourrait croire...

—Oui, mais ce n'est pas un paresseux.

—C'est vrai qu'il avait quelquefois comme qui dirait un grain dans la tête. Sous prétexte, à ce qu'il prétendait, qu'il avait des ennemis, des gens qui lui en voulaient.

—Ah ! il lui est arrivé malheur, dit Valentin, avec désespoir. Et Gabrielle ? Comment allons-nous faire pour lui apprendre, quand elle reviendra ?

Et il regarda tour à tour Trompe-l'Œil et Auguste. Alors il aperçut Norbert. Celui-ci écoutait, la tête penchée, retenant sa respiration, semblant ne vouloir rien perdre de ce que disait le jeune homme. Valentin se leva brusquement, et sans réfléchir :

—Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

—J'attends, comme vous, M. Bertara, et, comme vous, Mlle Gabrielle, dit le marquis. Inutile d'être insolent, monsieur Valentin. Je ne veux pas me quereller avec vous.

Valentin, emporté, leva ses deux poings, et certes, il eût infligé à cet homme un suprême outrage si Auguste, le prenant par la taille, ne l'eût enlevé comme une plume.

—Vous êtes fou, lui dit-il à l'oreille. Norbert en mangerait quatre comme vous. Laissez-le tranquille.

Cette observation n'était pas faite pour calmer Valentin, qui se débattait vigoureusement. Une réflexion du marquis l'apaisa.

—Monsieur, je plus pressé serait de savoir, à mon avis, ce qu'est devenu M. Bertara. Si je peux vous être utile ?...

—Nous le saurons sans vous !

—A votre aise, dit Norbert, qui venait de consulter furtivement sa montre et dont le ton avait changé.

Huit heures sonnaient. Soudain, une même pensée vint en même temps à Trompe-l'Œil et à Auguste. Ils tressaillirent, se regardèrent, en attendant le timbre cristallin de la pendule. Valentin vit leur trouble, comprit leur regard.

—Où est Gabrielle ? A quelle heure est elle partie ? Est-ce qu'elle devait être aussi longtemps ?

Ni l'un ni l'autre ne répondit. Ils avaient peur. Valentin se rua sur Trompe-l'Œil et le secoua de toutes ses forces.

—Parle, toi ! parle, malheureux !

—Il y a plus d'une heure qu'elle est partie, murmura le pauvre diable, et elle devait revenir tout de suite ; mais, patience, elle va revenir bien sûr !

Valentin, blême, le lâcha, et ses mains crispées dans ses cheveux, égaré, envahi par un pressentiment :

—Elle ne rentrera pas, elle ne rentrera pas !

IV

Il y eut un moment de silence pénible. Seul, en cette circonstance, le marquis conserva sa présence d'esprit : Auguste et Trompe-l'Œil se regardaient avec des yeux effarés, et Valentin, les pommettes des joues toutes rouges, fiévreux, semblait être pris d'une attaque nerveuse.

—Je crois vos craintes exagérées, disait Norbert, car enfin rien ne prouve que nous n'allons pas voir Mlle Gabrielle revenir avec ses provisions et nous expliquer son retard de la façon la plus naturelle du monde. Rien ne prouve non plus qu'un malheur soit arrivé à M. Bertara. Quel malheur ? Je vous le demande. Réfléchissez un peu, monsieur.

Mais Valentin, les dents serrées, de la rage dans les yeux, regardait la porte obstinément et ne songeait pas à répondre.

—Il a raison, après tout, disait Trompe-l'Œil. Ce garçon-là nous met dans des états ! Il faut attendre pour savoir.

—Attendre, oui, attendre, cria Valentin, dont les ongles entraient dans la paume des mains. Et qui sait ce qui arrive pendant que nous attendons ?

—Raisonnons, pour l'amour de Dieu ! reprit Norbert. M. Bertara a-t-il des ennemis ?

—Des ennemis? C'est l'homme le plus doux et le plus inoffensif de la terre. Des ennemis? Pauvre et inconnu, comme lui? Quelle bêtise! Pour avoir des ennemis il faut être riche, et puissant, et pouvoir faire le mal.

—Personne n'avait donc intérêt à ce qu'il lui arrivât malheur?

—Personne.

—Quant à Mlle Gabrielle, je ne partage pas non plus vos craintes, monsieur Valentin. Bien que je n'aie point le bonheur d'être aimé d'elle, j'ai plus de confiance que vous en son honnêteté; elle va revenir, n'en doutez pas! Que diable! une fille n'est pas perdue parcequ'elle s'attarde une demi-heure chez des voisins!

En apparence il avait raison. Mais chez le jeune homme nerveux à l'excès, et de plus amoureux et jaloux, les pressentiments parlaient plus haut que les raisonnements. Il se résigna à attendre. Le marquis restait assis. Il roula une cigarette qu'il mit entre ses lèvres et alluma tranquillement. Auguste et Trompe-l'Œil causaient à voix basse, debout près de la cheminée, en regardant Valentin qui, penché maintenant à la fenêtre, inspectait la rue d'Allemagne, vaguement éclairée par les becs de gaz.

On n'entendit bientôt plus que le tic tac régulier de la petite pendule de marbre noir. Mais au fur et à mesure que le temps s'écoulait, l'inquiétude allait s'augmentant. Trompe-l'Œil et Auguste cessèrent de causer. Valentin regarda l'heure, puis se remit à la fenêtre. Il était horriblement pâle. La demie sonna, précédée par le bruit sec du ressort, les minutes passèrent, la pendule sonna neuf heures. Valentin vint s'écrouler sur une chaise. Il mit les poings sur ses yeux gonflés et, d'une voix étranglée :

—Il y a un malheur, je vous le dis, il y a un malheur!

Norbert fumait cigarettes sur cigarettes.

—Ma foi, dit-il, entre deux bouffées, cela commence à me paraître surprenant, je l'avoue! La fille et le père, du même coup, le même soir, c'est étrange!

—Gabrielle! Gabrielle! murmurait Valentin, comme s'il eût voulu l'appeler, oubliant le père Bertara, pour ne songer qu'à celle qu'il aimait. Ah! je n'y tiens plus, je veux savoir. Déjà, peut-être, nous avons trop attendu.

Un mystérieux sourire erra sur les lèvres de Norbert. Mais personne ne le remarqua. Valentin, tout à l'heure accablé, semblait plus calme, il avait recouvré son sangfroid; ses yeux gris étincelaient.

—Viens, Trompe-l'Œil, descendons. Il faut que nous sachions ce qui est arrivé. Auguste, tu resteras ici, afin d'expliquer notre absence, dans le cas où Gabrielle et son père rentreraient.

Il ne s'occupait pas de Norbert.

—Je vous fais de nouveau mes offres de service, dit celui-ci. Je serais aussi affligé que vous s'il était arrivé quelque accident à celle que nous aimons tous deux.

Il tendait la main ouverte, offrant son amitié. Valentin eut un geste, comme pour la prendre et la serrer, mais il se retint et se détourna.

—Non, c'est plus fort que moi. Je vous hais!

Et il sortit, suivi de Trompe-l'Œil.

—Rancunier, ce petit homme! dit le marquis à Auguste.

—Oui, fit le Clown. Aussi constant dans ses amitiés que dans ses haines. Brave comme un aigle, et généreux, et un cœur d'or. Ce n'est pas pour rien, voyez-vous que nous lui sommes dévoués et prêts à lui donner notre vie au besoin.

Norbert fronga le sourcil et resta un moment soucieux. Puis il haussa les épaules, et il eut un rire dédaigneux.

—Allons donc! un enfant! J'aurais peur? Quelle folie!

Pourquoi avait-il besoin de se rassurer, et à quelle pensée répondait-il, en se murmurant ces paroles à lui-même? Trompe-l'Œil et Valentin étaient descendus. L'escalier aboutissait à la boutique d'un marchand de vins. Celui-ci était sur le seuil, fumait sa pipe en prenant l'air et en causant avec un voisin.

—M. Le-tibout, dit Valentin, vous avez vu Gabrielle?

—A sept heures, oui. Elle s'en allait avec un panier, aux provisions, m'a-t-elle dit, parcequ'elle c'était sa fête.

—Elle n'est pas rentrée, par hasard?

Le marchand de vins parut très surpris. Il n'avait pas quitté sa place depuis sept heures. Il était certain de n'avoir pas revu la jeune fille. Ce qu'il pouvait affirmer aussi, c'est qu'elle allait chez le boulanger et chez l'épicier. Gabrielle le lui avait dit. Même

elle avait ajouté : " Si vous avez un peu de temps, dans la soirée, monsieur Lestibout, vous monterez boire un verre de vin à ma santé ? "

— Ce n'est pas de refus, que je lui ai dit, à heva le marchand de vins. Elle est rudement gentille et il n'y a pas un locataire, dans la maison, qui ne se ferait mettre en quatre pour elle.

Mais Valentin n'écoutait plus. Il n'avait retenu qu'une chose : c'est que, assurément, Gabrielle n'avait pas reparu.

— Courons, dit il à Trompe l'Œil. Gabrielle achetait son pain chez Lingard, à la boulangerie qui fait le coin de la rue des Ardennes, et elle se fournissait à l'*Epicerie générale*, rue de l'Ourcq, chez Lantaume. Peut-être nous renseignera t on !

Ils eurent bientôt fait le trajet. La boulangère était à son comptoir. En deux mots, Valentin la mit au courant de ce qu'il voulait savoir.

— Je connais très bien Mlle Bertara, répondit Mme Lingard, et comme je n'ai pas quitté la caisse depuis six heures du soir, nous dinons à cinq heures, je peux vous certifier que cette jeune fille n'est pas venue.

— C'était bien chez vous qu'elle se fournissait ?

— Très régulièrement et depuis longtemps.

Ils sortirent de la boulangerie et allèrent rue des Ardennes. Deux garçons dinaient au fond de la boutique, sur le coin d'une table ; au comptoir se tenait Mme Lantaume. Les garçons et la patronne connaissaient Gabrielle ; ni celle-ci, ni les autres ne l'avaient vue de l'après-midi. Valentin et Trompe l'Œil sortirent désespérés. Que faire ? Comment savoir ? A qui s'adresser ? Valentin répétait machinalement :

— Il y a un malheur, je le savais bien ; un grand malheur !

Et il s'en allait de droite et de gauche sur le trottoir de la rue d'Allemagne, chancelant sur les jambes, la tête balottante, titubant comme si l'ivresse l'eût amolli.

— Hé ! hé ! voilà un garçon qui a sa pinte, disaient des passants, lesquels devenaient de plus en plus rares.

Sans y penser, vaguant ainsi au hasard, ils étaient arrivés à la rue de Meaux. Sur leur chemin, ils avaient exploré les boutiques où la jeune fille avait pu entrer, ils avaient donné son signalement, ils avaient interrogé ! Vains efforts ! Tout à coup, Valentin s'arrêta. Venant à lui, un chiffonnier, la hotte sur le dos, la lanterne traînant à terre, fouillait des ordures, et, dans le ruisseau, il venait de ramasser, du bout de son crochet, un de ces petits paniers d'osier mou, orné sur les côtés de fleurs et laine, dont se servent les ménagères pour aller au marché ! Ce panier, à la lueur jaune de la lanterne, Valentin le reconnut. C'était celui de Gabrielle, dont elle seservait tous les jours. Il se précipita sur le chiffonnier, le lui arracha, l'examina. Il y avait un G brodé sur un des coins. Plus de doute !

— Eh bien, quoi ? disait le chiffonnier ahuri.

Trompe l'Œil accourut. Sans prononcer une parole, le jeune homme lui montra sa découverte. L'autre, au premier coup d'œil, comprit.

— Tonnerre ! dit il, qu'est ce qui s'est passé ?

— Vois-tu, je te l'ai dit, un malheur ! répétait Valentin. Elle est partie, on ne la reverra pas !

Il s'assit sur le bord du trottoir. Le chiffonnier, sans comprendre, continuait sa nocturne besogne. A quelques pas de là, au coin de la rue de Meaux et de la rue d'Allemagne, se trouve une station de voitures. Deux cochers, des premiers de la file, qui flânaient en attendant de charger, s'approchèrent, croyant à un accident. Ils s'informèrent.

— Voilà ce que c'est, fit Trompe l'Œil. Nous sommes à la recherche d'une jeune fille, dont la disparition nous semble bizarre, bien qu'elle ne remonte pas à plus de trois ou quatre heures.

— Tiens, tiens ! fit un cocher ; comment est-elle de son espèce, votre jeune fille ?

Trompe l'Œil donna le signalement. A peine avait-il fini que le cocher disait :

— Comme ça se trouve ! Je crois bien que je vais pouvoir vous donner quelques renseignements.

Ils se rapprochèrent, haletants, anxieux. Le cocher prit son temps, tira sa pipe, et après l'avoir secouée sur l'ongle de son pouce, la bourra méthodiquement. C'était un vieux bouhomme sec et maigre, à la figure rouge-brique, à l'œil bridé, clignotant et malicieux.

—Je l'ai bien vue, votre demoiselle, dit-il, s'arrêtant à chaque mot pour souffler dans sa pipe, elle montait la rue et je la trouvais gentille, et je me disais même, à part moi, que je lui aurais bien fait un pas de conduite, si je n'avais pas été aussi vieux. Elle avait un panier à son bras, et elle se pressait, elle se pressait ! Elle allait entrer chez l'épicier, là, à deux pas, quand deux hommes sont venus à sa rencontre. Ils l'ont abordé très poliment. le chapeau à la main. Ils s'étaient mis de chaque côté d'elle. Je me promenais sur le trottoir, en fumant Jeanne-Marie, Jeanne-Marie, c'est ma pipe, et j'entendis ce qu'ils disaient.

Valentin tremblait de tous ses membres, et, comme une sueur froide mouillait son front, il s'essuyait de temps en temps avec son mouchoir.

—Je vous en prie, dit-il, parlez plus vite, dites tout de suite ce que vous savez.

—Voilà, voilà ! jeune homme, fit le cocher avec flegme ; les deux hommes, après avoir salué la demoiselle, lui ont demandé comme ça :

—C'est vous, n'est-ce pas, qui êtes mamz'elle Bertara !

—C'est moi. Que me voulez-vous ?

—Nous venons de chez vous, mamz'elle.

—De chez moi ? Et pourquoi donc ?

—Parce que nous avions une mauvaise nouvelle à vous apprendre et que c'est nous qu'on a dépêchés pour ça à l'usine de Pantin.

—Mon père ! mon père ! s'écria la demoiselle.

—Justement ; il s'agit de votre père.

—Il lui est arrivé malheur ?

—Un grand malheur, il est tombé sous la roue de la machine et il a eu les deux pieds broyés.

—Grand Dieu !

—Une hémorragie s'en est suivie. On craint pour sa vie, on l'a couché là-bas, le médecin a défendu le transport. Alors on nous a donné votre adresse, en nous disant : " Courez vite prévenir mademoiselle Gabrielle et ramenez-la en voiture auprès de son père ! " Nous sommes partis sans perdre une minute. Chez vous, on nous a appris, dans la maison, que vous veniez de sortir et nous nous sommes mis à votre recherche. Heureusement, nous vous connaissions un peu, vous ayant rencontré une fois avec votre père !

Le cocher alluma sa pipe avec soin, lentement.

—La pauvre petite était défaillante. Un des hommes fut obligé de la soutenir. Et la conduisit ainsi jusqu'à un fiacre qui les attendait, à deux pas de la station. Était-ce un fiacre ? Je ne le crois pas. Je n'ai pas vu de numéro. Il est vrai que je n'y ai pas prêté grande attention. Par exemple, le cheval était bon. Il a filé d'un grand trot allongé, et, en une seconde, il avait disparu.

—Dans quelle direction ? demanda Valentin.

—Parbleu, sur Pantin, descendant la rue d'Allemagne. En montant, la petite a laissé tomber son panier. Personne n'a songé à le ramasser. Moi-même je ne l'ai pas vu, et il a fallu votre arrivée et surtout le désespoir de ce jeune homme, il désignait le malheureux Valentin, pour éveiller mon attention.

Valentin avait recouvré un peu de sangfroid. Le récit du cocher lui rendit au moins l'espérance. Il demanda :

—Et il y a longtemps que tout cela s'est passé ?

—Plus de trois heures. Personne ne charge à la station. Je ne sais pas ce qu'ont les bourgeois du quartier. Tous en omnibus, à quinze francs le cent !

Après cette boutade, le vieux s'en alla remonter sur son siège. Valentin et Trompe-l'Œil n'avaient pas d'argent ; ils ne pouvaient songer à prendre une voiture ; mais ils avaient de bonnes jambes et se mirent, en courant, à redescendre la rue d'Allemagne. Quand ils passèrent devant la maison du Père Bertara, Trompe-l'Œil dit :

—Si nous allions voir ? Auguste viendrait avec nous.

Une seconde après, ils frappèrent à la porte. Auguste vint ouvrir. Il était seul, Norbert était parti. Auguste ne savait rien. Il était demeuré tout le temps à son poste et n'avait vu personne. Ils allaient repartir tous les trois dans l'intention de se rendre à Pantin, quand deux hommes entrèrent brusquement, sans frapper.

—Mademoiselle Bertara, demanda l'un, c'est bien ici ?

—C'est ici, mais elle est absente.

— Nous nous en doutons un peu, car nous l'avons vue en voiture entre deux individus qui ne la lâcheront pas de sitôt, c'est certain.

— Que voulez-vous dire !

— Eh ! qu'elle est enlevée, parbleu !

— Enlevée ! dit Valentin avec un cri de rage et de désespoir, je le savais bien ! je l'ai dit ! nous ne la reverrons pas !

Ceux qui venaient d'entrer répondaient aux noms de Siméon et de Chilpéric. Petits, rhablés, les épaules larges, la figure intelligente et audacieuse, ils avaient entre eux un certain air de ressemblance, ce qui faisait croire souvent qu'ils étaient frères, bien qu'ils ne fussent pas parents. Ils étaient, depuis quelques jours, au service de Mourad, qui ne s'était confié à eux, cette fois, qu'après renseignements pris, et était sûr de pouvoir compter sur leur probité. Mourad ne leur avait pas laissé ignorer l'aventure de La Guyane, il leur avait raconté également quelle délicate et difficile mission il était chargé de remplir à Paris, et leur avait conseillé de filer l'ancien forçat afin d'apprendre quels étaient ses projets et qui l'employait.

Siméon et Chilpéric avaient appartenu à la préfecture, qu'ils avaient quitté à la suite d'un malentendu avec le chef de la sûreté ; celui-ci avait fait quelques démarches pour les reprendre, mais les deux hommes, dont la fierté avait été blessée, se montrèrent intraitables ; anciens soldats et compagnons d'armes, ils vivaient en frères, sur les revenus d'un petit héritage fait par l'un d'eux. Ils connaissaient La Guyane, ses habitudes, son repaire. Ils le découvrirent donc aisément et ne l'abandonnèrent plus, se réglant sur lui et copiant son existence.

Ce soir-là, ils avaient vu Louffard et La Guyane monter dans une voiture sans numéro qui était venue les prendre à la porte d'une maison de la rue Lafayette. Siméon et Chilpéric, courant derrière, avaient réussi à la suivre jusqu'au moment où ils purent, eux-mêmes, arrêter un fiacre. Siméon monta près du cocher. La voiture de La Guyane n'alla pas jusqu'au passage d'Hautpoul ; La Guyane et son compagnon en descendirent et rôdèrent aux alentours de la maison habitée par Bertara. Siméon et Chilpéric s'attachèrent chez un marchand de vin et demandèrent un litre qu'ils burent consciencieusement. Ils commençaient à s'impatienter, quand Gabrielle sortit. Ils n'eussent pas fait attention à elle, s'ils n'avaient vu La Guyane et Louffard la suivre en remontant la rue.

— Ils sont là pour cette fillette, dit Chilpéric, attention !

Ils payèrent et emboîtèrent le pas aux deux bandits. Leur fiacre marchait derrière eux, frôlant le trottoir, mais ils étaient obligés de garder un certain intervalle, car La Guyane et Louffard les avaient remarqués, les avaient même laissé passer et ne les perdaient pas de vue.

— Ils nous soupçonnent ! fit Siméon à voix basse.

A la hauteur de la rue de Meaux, ils virent La Guyane accoster Gabrielle, celle-ci chanceler, comme sous le coup d'une émotion foudroyante ; ils virent Louffard soulever la jeune fille et la jeter presque en voiture et celle-ci disparaître, en descendant devant eux avec la rapidité d'un éclair.

— Voilà de la besogne habilement faite, dit Chilpéric.

— Nous n'aurions pas mieux travaillé !

Déjà ils avaient déjà rejoint leur fiacre, et Siméon guidait le cocher, lui montrant au loin, dans la rue déserte, la voiture des bandits, éclairée de temps en temps par les becs de gaz et filant comme le vent.

— Je ne la rattrapperai jamais, dit le cocher. Ils ont un cheval vigoureux ; le mien est sur pied depuis douze heures !

— Tonnerre ! Il le faut pourtant !

— Impossible ! Il bute à chaque pas. J'ai beau casser mon fouet sur son échine, il ne dépassera pas la barrière !

Aucun autre fiacre ne passait dans la rue. Et puis, descendre et remonter, c'eût été perdre un temps précieux. Cependant, à la barrière, ils purent regagner un peu de terrain ; la voiture de La Guyane venait de s'arrêter ; une main sortit de la portière et fit un signe à un soldat qui rentrait à la caserne, en flânant, la retraite n'étant pas sonnée. Le soldat s'approcha. On parla pendant une seconde avec lui, de l'intérieur. Puis le soldat prit une lettre qu'on lui tendait, et, au lieu de continuer vers la caserne par le

chemin de ronde qui longe les remparts, revint sur ses pas et remonta la rue. Siméon avait vu le manège.

—Fouette ! fouette ! mon vieux. Je te le payerai ton cheval, si tu le crèves !

Le cheval buta, s'abattit et poussa un hennissement de douleur ; il avait les deux jambes de devant cassées.

—Eh bien, payez-le, c'est le cas ! fit le cocher très rouge.

Siméon sauta du siège ; mais la voiture qui emportait La Guyane, Louffard et la jeune fille avait disparu dans la nuit. Siméon, sans dire un mot, s'élança dans la direction qu'il avait vu prendre au soldat et le rejoignit.

—Pardon, dit-il, on vous a remis une lettre, tout à l'heure ?

—Oui, avec prière de la porter à son adresse.

—Et combien pour la commission ?

—Cent sous !

—Voici vingt francs ! Donnez la lettre. Je me charge de la course !

Le militaire se mit à rire.

—Ma foi, dit-il, ce n'est pas de refus. Je n'ai point de scrupules ; vingt francs valent mieux que cent sous. La voici ! au moins, vous me promettez de faire la commission ?

—Tout de suite. Vous pouvez m'accompagner, si le cœur vous en dit.

Mais le soldat était déjà parti. Siméon rejoignit Chilpéric, qui avait généreusement payé le cheval au cocher, puis tous deux coururent à l'adresse indiquée.

—La lettre ? vous avez la lettre ? demanda Valentin.

—C'est à M. Bertara qu'elle est destinée, observa Siméon.

—Le père Bertara ? Est-ce qu'on sait où il est ? Peut-être bien qu'on l'aura enlevé ; comme sa fille ! Son accident, ses deux pieds broyés, c'était une frime pour attirer Gabrielle en voiture. Donnez, vous dis je !

Siméon obéit. Valentin lut la suscription et pâlit.

—C'est l'écriture de Gabrielle, qu'est-ce que cela signifie ?

Il déchanta et d'un trait parcourut la lettre. Elle était courte, du reste, et ne contenait que ces quelques mots :

“ Mon cher père, je te supplie de me pardonner le mal que je vais te faire, mais c'est plus fort que moi et il ne m'est plus possible de raisonner. J'aime, j'appartiens à un autre, il veut que je le suive, et je pars avec lui ! Oh ! pardonne moi de t'abandonner, toi que j'aime bien aussi. Tout me dit, du reste, que je te retrouverai bientôt et que nous serons heureux ensemble. Quelque chose me dit, encore, que je suis destinée peut-être à réaliser un de tes rêves, celui d'avoir une vieillesse calme passée dans l'aisance, avec la certitude que désormais rien ne manquera plus à ta fille de ce qui était nécessaire à son bonheur.”

Valentin passa la main sur son front.

—C'est drôle, dit-il, je ne reconnais plus là Gabrielle. Jamais je ne l'ai entendue faire des phrases comme cela. Elle n'a pas écrit cette lettre. On a imité son écriture, voilà tout. Parbleu ! réfléchissez, vous autres ! D'abord, Gabrielle n'avait pas d'amant. C'est une calomnie infâme, et si je tenais celui qui en a eu l'idée ! Gabrielle m'aime, j'en suis sûr, elle me le disait encore tout à l'heure, et rien ne lui était plus facile que de me donner son congé, si je l'ennuyais. Puis, ce qui le prouve, c'est le piège qu'on lui a tendu. On a deviné juste, en pensant qu'elle ne raisonnement pas et qu'elle n'hésiterait pas à s'en aller avec le premier venu, à la nouvelle d'un aussi effroyable accident arrivé à son père.

Tout à coup, se retournant vers Siméon et Chilpéric.

—Au fait, qui êtes vous donc, vous autres ? Vous m'apportez cette lettre, qui sait si ce n'est pas vous qui l'avez écrite ? Vous me racontez cette histoire, qui sait si ce n'est pas vous qui avez enlevé Gabrielle ?

Il s'avança vers les agents d'un air de menace. Trompe-l'OEil et Auguste barrèrent la porte, d'un mouvement spontané ; Auguste retroussa les manches de sa redingote. Les deux agents se mirent à rire.

—A bas les pattes, camarades, dit Chilpéric. Au lieu de nous disputer, je crois qu'au contraire nous sommes appelés à travailler ensemble et à nous entraider. Vous vous intéressez à la petite. Nous aussi.

—Pour quel motif ? Vous ne la connaissez pas.

—C'est vrai. Eh bien, sans la connaître, nous la cherchions, pourtant. Et même

nous commençons à désespérer de la trouver. Oh ! n'essayez pas de comprendre. Il y a là un secret que nous ne pouvons vous confier, parce qu'il ne nous appartient pas. Sachez seulement que votre Gabrielle me semble courir un grand danger, et que si vous êtes de braves gens, et si vous l'aimez, nous ne serons pas de trop pour la tirer d'affaire. Quant à nous, vous pouvez nous prendre pour autre chose que des bandits, cela ne nous rendra pas fiers. Si nous avions enlevé votre protégée, notre premier soin n'eût pas été d'accourir vous en informer.

—Vous avez raison, dit Valentin. A quoi vais-je penser ?

Et il ajouta en tremblant :

—Croyez-vous que la vie de Gabrielle soit en péril ?

—Oui, et plus que cela même son honneur.

Valentin, d'un geste fou, planta ses ongles dans ses cheveux et se déchira le crâne ; le sang coula sur son front et ses joues.

—Au lieu de se lamenter, il faut agir.

—Que faire, mon Dieu, que faire ?

—Cherchez de votre côté. Nous chercherons du nôtre. Voici notre adresse. Venez nous voir quand vous aurez besoin de nous.

Siméon et Chilpéric partirent, sans que le jeune homme parût s'en apercevoir. Il sentit que deux mains prenaient les siennes et les serraient avec force, il releva les yeux. C'étaient Trompe-l'OEil et Auguste.

—Vous savez, fit Trompe-l'OEil, je connais mon Paris mieux que le plus rusé des agents du quai des Orfèvres. Nous remuerons Paris de fond en comble, s'il le faut pour la retrouver.

—Moi, dit Auguste, je n'ai que ça pour les amis, mais c'est solide, on peut compter dessus.

Et, raccourcissant les bras, il fit saillir sous sa manche, les muscles énormes de ses biceps d'Hercule. Alors, Valentin eut un éclair dans les yeux.

—Nous la retrouverons, dit-il gravement.

V

La rue d'Allemagne, comme toutes les rues qui constituaient l'ancienne banlieue, à une physionomie particulière. La partie basse, surtout celle qui borde le chemin de fer de ceinture, rappelle, avec ses petites maisons, les villages de l'autre côté des remparts. Beaucoup de ces maisons n'ont qu'un étage, quelques unes d'eux. Par conséquent, il n'y a point de concierge, et c'est le principal locataire qui donne les renseignements, ou le boutiquier du rez de chaussée. Les portes pleines qui ferment sur la rue, les corridors noirs et étroits conduisant à l'escalier, ne s'ouvrent point par le traditionnel cordon ; chaque locataire possède une clé.

Le soir du jour où se sont passés les événements que nous venons de raconter, un homme remontait la rue d'Allemagne, venant de la barrière. Il titubait sur ses jambes et zigzagait, sur la largeur du trottoir, des maisons aux arbres de la rue. Il pouvait être, à cette heure-là, minuit.

L'homme allait vite, malgré son ivresse. Dans un deses zigzags, il se cogna à un des arbres maigres nouvellement plantés le long de la rue et l'entoura de ses deux bras pour se retenir. Comme il y avait un banc derrière lui, il s'y laissa choir. La jaune lumière d'un bec de gaz, qu'une forte brise qui venait de se lever agitait de soubresauts, éclaira le visage de l'ivrogne, renversé sur le dossier du banc, la bouche entr'ouverte, les yeux fixes.

C'était le père Bertara. Il était presque méconnaissable, tant sa figure était décomposée. Il resta longtemps dans cette posture, immobile à ce point qu'on eût dit qu'il était mort, si l'on n'avait entendu sa respiration rauque, pénible, siffler en sortant de sa poitrine.

Le matin, avant d'entrer à l'atelier, il avait bu un demi-setier, sur le comptoir d'un marchand de vin, en compagnie d'un bon vivant qui l'avait invité. Deux ouvriers étrangers et de mauvaise mine, qui étaient là, trinquèrent avec eux, et, chose bizarre, à peine Bertara eut-il bu que sa tête tourna. Il dut s'asseoir et s'endormit. On le traîna dans un coin où il resta jusqu'à la nuit. A onze heures seulement il put se tenir debout.

On le jeta dehors. Et il remontait péniblement la rue d'Allemagne. Tout à coup, il mit son front entre ses mains et se secoua la tête avec une sorte de rage.

— Je veux marcher, je veux arriver chez moi, dit-il. Ils m'ont grisé. Je ne sais pas ce qu'ils m'ont fait boire. Ma fille doit être inquiète. Je veux marcher.

Son esprit était libre. Il possédait tout son sang-froid. Il se releva ; ses jambes molles le portaient avec peine et il se frottait fréquemment les yeux.

On dirait que je suis aveugle. Jamais je ne verrai le numéro de ma maison.

Il chercha longtemps et arriva enfin.

— C'est là, dit-il avec un soupir de soulagement. Je vais pouvoir dormir. Mais qu'est-ce que va dire Gabrielle ?

Il chercha sa clé et, après des efforts finit par ouvrir. Alors, en se guidant le long de la muraille contre laquelle il appuyait l'épaule, il gagna l'escalier. Les forces lui manquant, il grimpa sur les mains et sur les genoux. Dans la première des deux chambres qui composaient son logement, il s'arrêta et cria, en tremblant ;

— Gabrielle ! Gabrielle ! Viens m'aider. Viens à mon secours !

Mais il n'y avait là personne. Personne ne répondit.

— Gabrielle ! Gabrielle ! dit-il de nouveau. Ne m'entends-tu pas ?

Sa voix était étranglée dans sa gorge. Il renversa une chaise qui s'abattit avec fracas. Mais ce fut toujours le même silence. Alors, pris de peur, il se releva, droit. L'ivresse disparaissait de ses membres. Seule, dans son crâne, une lourdeur persistait. D'un pas presque ferme, il alla vers la cheminée, chercha les allumettes, alluma une bougie. La porte de la chambre de sa fille était au fond ; il y alla frapper, discrètement d'abord, puis plus fort ; puis comme rien ne répondait, d'un coup de poing il poussa la porte et entra. La chambre était vide ; le lit n'était même pas défait. Le chandelier trembla dans sa main et des gouttes brûlantes de bougie tombèrent sur ses rudes doigts de travailleur.

— Gabrielle, murmura-t-il d'une voix étouffée, Gabrielle, j'ai peur. Je t'en supplie, dis-moi où tu es !

Il revint à l'autre chambre et sur la table, où d'habitude la fillette confectionnait ses fleurs, il aperçut une lettre dépliée, celle que Siméon et Chilpéric avaient apportée. Il la prit, il essaya de lire, un nuage voila ses yeux. Il alla se rafraîchir le visage en le plongeant dans une cuvette d'eau et vint étaler le papier près de la lumière. Et il lut, le malheureux, la lettre cruelle ! Le papier maudit s'échappa de ses mains, et le pauvre vieux s'abattit en sanglottant, le ventre sur le plancher.

Et tel était son désespoir qu'il n'entendit pas que quelqu'un venait d'entrer et refermait la porte, puis, les bras croisés, le regardait. C'était le marquis Norbert d'Argental. Caché au coin du passage d'Hautpoul, il avait guetté Bertara, l'avait vu revenir, et comme le vieux n'avait pas refermé la porte, dans sa hâte d'arriver près de sa fille, il était monté derrière lui. Le marquis considéra longuement, en silence, le pauvre désolé dont le corps était secoué de sanglots nerveux qui l'agitaient de convulsions, comme s'il avait été près de rendre l'âme. Il se baissa, le prit par les épaules et le remit sur pied. Bertara le reconnut.

— Ah ! mon-sieur Norbert, monsieur Norbert ! dit-il, savez-vous ce qui m'arrive ?

— Je sais tout. Consolerez-vous, rien n'est désespéré.

Et, pour lui prouver qu'il était au courant de la disparition de Gabrielle, il lui raconta brièvement les scènes qui s'étaient passées là, dans la soirée. Bertara l'écoutait, les yeux rougis, la tête basse.

— Et vous m'affirmez qu'il reste un espoir de la retrouver ?

— Je n'affirme rien, dit Norbert. Seulement voici mon avis. La lettre que vous venez de lire, bien qu'elle semble être de l'écriture de votre fille, n'a pas été écrite par elle. J'en suis sûr, votre fille n'a point d'amant. Si elle est partie, c'est contre sa volonté. Autrement elle n'eût pas attendu, pour vous quitter, le jour de sa fête et le moment où il y avait auprès d'elle plusieurs personnes réunies pour la lui souhaiter.

— Vous avez raison. Alors, qu'est-il arrivé ?

— Il est arrivé que l'on a enlevé Gabrielle.

— Enlevé ? Qui ? Et pourquoi ? Est-ce qu'on peut enlever, de la sorte, une jeune fille en plein Paris, sans qu'elle crie, sans qu'elle se défende, sans qu'elle ameute, tout de suite, des gens pour la protéger ?

— A Paris, tout est possible, monsieur Bertara, c'est le pays du merveilleux et de l'in-

vraisemblable. On va les chercher au loin, bien souvent quand on les a près de soi.

—Mais que veut-on faire de mon enfant ?

—Je l'ignore, mais je vous promets que je le saurai, et bientôt. J'aime Gabrielle et je ne suis pas moins effrayé que vous de sa disparition. En attendant que je la retrouve et vous la ramène, tâchez de m'écouter avec sang-froid et de bien comprendre ce que je vais vous dire.

—Hélas ! monsieur Norbert, le pourrai-je ? Je sens ma pauvre tête qui déménage. Je ne mettrais pas deux idées à la file, et je crois que le mieux est pour moi de me jeter de la fenêtre sur le pavé, pour en finir tout de suite.

Norbert haussa les épaules.

—Ce serait une singulière façon de sauver votre fille.

—Je ferai tout mon possible pour vous écouter. . .

—Vous avez des ennemis, cela est certain. Vous n'en doutez pas, je suppose ?

—J'ai des ennemis, oui.

—D'autre part, votre fille qui est très belle, si belle qu'elle ne peut passer dans les rues sans attirer des regards d'admiration ; votre fille, qui est honnête, a dû exciter bien des envies, éveiller des passions. Il n'est sorte de périls dont ne soient entourées les jolies fillettes, à Paris, et Gabrielle, après y avoir échappé jusqu'aujourd'hui, a fini par y succomber. Où est elle, à présent ? Peut-être près de nous, peut-être loin déjà ! Qui l'a enlevée ? Assurément, ce ne peut être qu'un homme que sa fortune et son influence mettront à l'abri, au moins pour un long temps, des représailles de la loi. . .

—Je me plaindrai, j'irai trouver le préfet de police.

—C'est-à-dire que vous ferez tout le contraire de ce qu'il faut. La police, prévenue, ébruite la chose. Elle va, elle vient, cherche, ne trouve pas, et, comme elle a d'autres chieas à fouetter, s'occupe d'autre chose. Mis en garde, le ravisseur a pris ses précautions. Il connaît les moyens dont la police dispose ; la police ne l'atteindra pas.

—Que faire, mon Dieu ? Pouvons-nous laisser Gabrielle à la merci d'un misérable, sans rien tenter pour la sauver ?

—Non, ce serait un crime. Voici ce que je vous propose. Le ravisseur est à l'abri des coups immédiats que nous pourrions lui porter ; il doit craindre seulement que l'enlèvement de Gabrielle ne fasse trop de bruit, et, comme vous seul pouvez vous plaindre et faire scandale, je redoute pour vous quelque piège où vous pourriez laisser la vie. Vous disparu, mort, Gabrielle est perdue, parce que personne n'aura plus le droit de s'occuper d'elle. Il est donc nécessaire que vous disparaissiez sans que l'on connaisse le lieu de votre retraite. Quand vous serez en sûreté, j'agirai plus librement, et avec d'autant plus de chances de succès que je suis inconnu et que l'on ne se méfiera point de moi. Saisissez-vous ma pensée ?

—Je comprends, je comprends.

—Ce n'est pas tout. En ne donnant pas signe de vie, en évitant tout scandale, en n'allant mettre dans la confidence ni le commissaire du quartier, ni le préfet de police, ainsi que vous en parliez tout à l'heure, qu'arrivera-t-il ? Une chose bien simple : Celui qui a enlevé Gabrielle et qui a tout intérêt à ce que le silence se fasse autour de son crime, s'imaginera que la ruse dont il s'est servi a réussi, que vous avez cru à la lettre imaginée par lui, dans laquelle votre fille vous avoue qu'elle fuit avec un amant et que vous vous êtes résigné à cet abandon.

Ce raisonnement avait un semblant de logique qui frappait l'esprit tendu du bonhomme.

—Oui, oui, disait-il, je me tais, je disparaîs, je fais le mort, quoi ! Et pendant ce temps-là vous cherchez Gabrielle. Est-ce cela ?

—C'est cela. Et je vous la ramènerai avant qu'il soit longtemps, monsieur Bertara ; je vous la ramènerai, je vous le jure parce que j'ai de plus cher au monde ; par Gabrielle elle-même que j'aime du plus profond de mon âme.

Le vieux se reprit à pleurer.

—Merci, monsieur Norbert, merci, je n'ai que vous d'ami, je le vois bien, et c'était le ciel qui m'inspirait quand je voulais vous donner ma fille. Ah ! si elle avait voulu, pourtant. Elle serait dès à présent votre femme. Et tout cela ne serait pas arrivé.

Norbert frisa sa moustache, pour cacher un imperceptible et cruel sourire d'ironie.

Il se disait :

—Bertara a plus raison qu'il ne pense !

Le pauvre homme lui avait pris la main, qu'il serrait de toutes ses forces dans ses larges mains calleuses.

— Je l'aime tant, je l'aime tant, répétait-il, que je mourrai si on ne me la rend pas !

L'ouvrier était dans un état d'affaïssement, d'hébétéude qu'il serait difficile de dépeindre ; pâle, les traits contractés, les bras ballants, la tête sur la poitrine, il offrait l'image du désespoir, de l'angoisse la plus intense. Il aimait sa fille à l'adoration ; elle était née, alors qu'il n'espérait plus d'enfant, et elle avait coûté la vie à sa mère ; il l'aimait pour lui et pour la mère qui n'était plus. Norbert reprit :

— Je vous conseille de ne pas attendre le jour pour quitter Paris. Qui sait même s'il n'est pas trop tard !

— Où aller ? M'abandonnez-vous donc ? Ne voyez-vous pas que, si je reste seul, il me sera impossible de me conduire ?

Il était faible d'esprit autant que de corps ; sa vieille manie de persécuté le faisait trembler maintenant d'autant plus qu'il voyait se réaliser devant lui, sous ses yeux, un de ces dangers imaginaires dont il rêvait souvent.

— Non, je ne vous abandonne pas. Je ne vous laisserai que lorsque je vous verrai plus tranquille et que vous serez en lieu sûr. Hâtons-nous. Avez-vous à prendre ici de l'argent, quelques papiers de famille auxquels vous tenez ?

— R en du tout. De l'argent, je n'en ai point.

— Je vous en procurerai.

— Quant aux papiers, ils sont sans importance.

— Alors, partons.

Bertara voulut marcher, mais il chancela. Norbert lui passa le bras sous les épaules et l'emporta presque, comme il eût fait d'un enfant. Ils descendirent ainsi l'escalier. Le marquis prenait des précautions pour ne point faire de bruit. Quand ils furent dans la rue, l'air vif de la nuit fit du bien à Bertara, qui marcha sans soutien. Un fiacre passa, comme par hasard. Norbert y fit monter Bertara et s'installa près de lui. Le cheval filait à fond de train. Une demi-heure se passa. Tout à coup, la voiture s'arrêta : Norbert fit descendre le bonhomme. Ils étaient à la gare de Paris-Lyon.

— Nous n'avons que le temps de prendre nos billets, dit le marquis en se précipitant au guichet.

Il reçut les coupons et courut, entraînant l'ouvrier ; le train allait partir ; un employé leur ouvrit une portière et la ferma sur eux ; il y eut un coup de sifflet et le train se mit en marche. Ils étaient seuls dans un compartiment de première, et l'employé venait d'accrocher au dehors une pancarte sur laquelle on lisait : RÉSERVÉ.

— Nous ne serons pas dérangés, dit Norbert. J'ai pris les huit places.

— Où allons-nous ?

— A quelques heures de Paris en express, dans un coin désert du Morvan où j'ai une propriété, et bien malin sera celui qui viendra vous y déterrer, père Bertara !

Norbert souriait toujours. Le vieux n'avait aucun soupçon.

A l'heure même où le marquis d'Argental entraînait Bertara loin de Paris, Siméon et Chilpéric entraient dans un somptueux hôtel situé au fond de l'avenue du Bois de Boulogne, au coin d'une rue nouvellement percée et dont les plaques administratives n'indiquaient pas encore le nom. C'était un logis seigneurial dont l'extérieur, si grandiose qu'il fût, pouvait à peine laisser deviner les richesses intérieures. Nous aurons plus tard à y revenir et nous tracerons alors à nos lecteurs le tableau du luxe oriental, éblouissant, féérique, au milieu duquel vivait Mourad, et où se dérouleront plusieurs des scènes les plus émouvantes de notre récit.

Siméon et Chilpéric avaient sans doute leurs entrées libres, car les nombreux serviteurs asiatiques qu'ils rencontrèrent se contentèrent de s'incliner devant eux. Ce ne fut que lorsqu'ils arrivèrent dans un petit salon, dont les tapis épais étaient doucement éclairés par une veilleuse turque suspendue au plafond, qu'ils s'arrêtèrent. Un homme venait de se dresser devant eux, près de la porte qui conduisait à l'appartement particulier de Mourad. C'était Azep, le domestique dévoué de Mourad.

— Votre maître est-il couché ? demanda Chilpéric. Vous savez, l'ami, qu'il nous a permis de le déranger à quelque moment que ce fût. Prévenez-le que nous avons besoin de nous concerter avec lui, sans perdre une minute.

— Mon maître ne dort pas, dit l'Arménien après avoir salué à l'orientale, en portant la main à son front et à son cœur. Je vais l'avertir seulement, et vous pourrez entrer.

Il sortit et revint presque aussitôt.

— Mon maître vous attend !

Azep avait été élevé à Constantinople et parlait très purement le français. Chilpéric et Siméon entrèrent. Au fond d'une petite chambre, près d'une table basse incrustée de nacre sur laquelle reposaient deux lampes, un jeune homme lisait, étendu nonchalamment sur une pile de tapis et de coussins. En apercevant les agents, il laissa tomber son livre, se leva vivement et vint à eux. C'était un joli garçon de vingt-cinq ans, à peu près grand, mince, très élégant, à l'œil noir, fort doux, comme velouté, à la peau blanche et délicate. Il avait le front large et intelligent. Une fine moustache noire ombrageait ses lèvres un peu fortes, le seul signe de sa physionomie qui accusait le tempérament sensuel de sa race. Il était vêtu à l'européenne. Comme il n'y avait point de sièges, Mourad in liqua aux agents un divan bas, leur faisant signe d'y prendre place, mais ils s'y refusèrent.

— Merci, dit Siméon, nous ne nous assoirons pas. Nous n'avons que peu de chose à vous dire, mais ce peu de chose vaudra mieux que les plus longs discours.

— Avez-vous trouvé la piste des héritiers de Bertara ? fit Mourad avec un vif intérêt.

— Mieux que cela, patron, fit familièrement Chilpéric, nous avons retrouvé les héritiers eux mêmes, sinon tous, du moins quel ques uns. Malheureusement, tout n'est pas fini, c'est même comme s'il n'y avait rien de fait. Écoutez plutôt.

Il raconta alors comment, chargé par Mourad de filer La Guyane pour savoir au compte de qui le misérable travaillait, ils avaient assisté à l'enlèvement d'une jeune fille près de la station de voitures de la rue de Meaux. Il raconta aussi comment ils avaient dû être obligés d'abandonner la voiture qui emportait La Guyane et la fillette ; et comment, toutefois, leurs efforts n'avaient pas été perdus, puisque le hasard, en leur livrant une lettre destinée à tromper le père Bertara, leur livrait en même temps celui qu'ils cherchaient.

— La fille enlevée, acheva Chilpéric, est l'enfant de Bertara, l'héritier. Il n'est pas difficile de deviner que d'autres que nous en veulent à l'héritage, pour un tout autre motif. C'est la lutte qui commence, et il me semble bien, sans les connaître, que nous avons devant nous des adversaires qu'un crime ne fera pas reculer, s'il est nécessaire pour assurer leur triomphe.

Mourad était très inquiet ; ses yeux noirs étaient devenus plus sombres, et il se mordait nerveusement les lèvres.

— Jadis, Bertara, à Constantinople, a sauvé la vie et l'honneur de mon père, dit-il quand il fut sur le point de mourir, il me fit promettre de consacrer ma jeunesse, s'il le fallait, à rechercher son frère et sa sœur pour leur remettre les millions qu'il leur léguait. J'ai promis, j'ai juré. Il y va pour moi de l'honneur, si je n'accomplis pas ma promesse, si je ne tiens pas mon serment. Je vous ai donné à chacun cinquante mille francs pour me servir. Je vous en promets cent mille à chacun lorsque vous aurez réussi !

Les deux agents tressaillèrent et devinrent un peu pâles.

— Cristi ! fit Chilpéric, en voilà un patron comme il y en a peu !

Mourad poursuivit, avec une animation croissante :

— Ceux que nous allons combattre sont riches, sans doute. Je le suis autant qu'eux, vous puiserez dans ma caisse, sans compter. Mes serviteurs et ma fortune, tout est à vous. Prenez ! Et s'il y a quelque jour un danger de mort à courir, n'oubliez pas que je suis votre maître, votre patron, comme vous m'appelez, et que je veux être la ! Ceux que nous allons combattre sont des criminels ; nous ne pouvons répondre à leurs crimes par d'autres crimes ; mais lorsque nous aurons fait notre devoir, lorsque nous aurons accompli notre mission, il nous restera un dernier devoir, une dernière mission : la loi française n'atteint pas tous les criminels. Eh bien, nous substituerons notre punition au châtiment légal qui ferait peut-être défaut. Nous frapperons à notre tour !

— Ça me va, ça me va, dit Siméon en se frottant les mains.

— J'en dis autant, fit Chilpéric avec flegme.

Les trois hommes se tendirent spontanément les mains. Il y avait un peu d'émotion dans ce simple geste : cette émotion, amenée peut être par la perspective des dangers qu'ils allaient rencontrer, les deux Français la dissimulèrent sous un sourire, mais l'oriental, gravement, laissa tomber ces simples mots :

— Dieu est grand ! Qu'il nous protège !

Quelques minutes après, tout dormait dans le palais où Mourad abritait sa vie mystérieuse. Siméon et Chilpéric couchèrent, en rêve, sur des monceaux d'or.

VI

Quelques jours après ces événements, qui forment comme une sorte de prologue notre récit, Norbert d'Argental, vêtu d'un élégant costume sombre, qui faisait valoir la richesse de sa taille, mais donnait à sa physionomie naturellement sévère je ne sais que de dureté farouche, Norbert d'Argental, ganté de frais, descendait de voiture dans l'avenue du Bois de Boulogne, marchait pendant quelques minutes et tournait le coin de la rue nouvellement percée le long de laquelle s'étendaient les vastes et merveilleux jardins de Mourad. Dans la rue ne se trouvait qu'une seule maison nouvellement bâtie à peine achevée.

Il était dix heures du matin et un radieux soleil inondait l'avenue, ruisselant sur les équipages et les cavaliers qui se dirigeaient vers le bois ; il y avait tout un encombrement de voitures de maître depuis la calèche et le mail, depuis le coupé et le landeau jusqu'à la petite charrette anglaise. Norbert s'était arrêté et contempla un instant ce spectacle unique au monde d'un des plaisirs chers à la grande ville : la promenade au bois. Et il y touchait du doigt à tout ce bonheur. Derrière une porte entrebaillée et chancelante, la fortune l'attendait. Il eut un soupir profond, détourna les yeux et vivement s'engagea dans la maison isolée, dont il grimpa les quatre étages. Il frappa trois fois trois coups : un signal. Un colosse, La Guyane, vint ouvrir et referma soigneusement la porte, quand il fut entré.

—A-t-elle dormi ? demanda Norbert.

—Non. Elle ne s'est pas couchée.

—A-t-elle enfin mangé quelque chose ?

—Rien ! Depuis trois jours !

Il s'agissait de Gabrielle ; on l'a deviné. C'était là qu'elle était ; là qu'on l'avait enfermée. Le soir de sa fête, quand La Guyane et Loufard l'eurent fait monter dans un fiacre, sous prétexte de la conduire à Pantin, où son père, disaient-ils, était dangereusement blessé, elle fut si désolée de ce qu'elle venait d'apprendre que, pendant le premier quart d'heure, elle n'eut aucun soupçon. Quand elle vit qu'on n'arrivait pas, que la voiture cependant, filait à fond de train, une inquiétude s'éveilla dans son esprit et sécha ses larmes. Elle se pencha à la portière. Après être sorti dans la banlieue, le fiacre était rentré dans Paris ; elle le comprit, regarda ses compagnons qui restaient silencieux, et à la lueur des becs de gaz, elle crut voir un mauvais sourire crispé leur visage. Elle eut peur et voulut se lever.

—Où sommes-nous ? Où allons-nous ?

—Patience, ma petite, patience, nous arrivons !

—Arrêtez ! je veux savoir où je suis !

Une main brutale s'appuya sur son épaule et la força à se rasseoir. Elle retomba sur le siège, effarée, le cœur glacé par l'épouvante. Sans savoir quel danger la menaçait, elle comprit qu'elle était en péril et l'instinct lui fit jeter un raucque cri d'appel :

—Au secours ! au secours !

Elle s'élança en portant les poings en avant pour briser la glace de la portière ; elle voulut crier encore, mais son cri fut étouffé sous un large foulard qu'on lui lia sur la bouche. En même temps, elle sentait ses petites mains comme broyées dans un étain. Une grande chaleur lui monta des pieds à la tête, envahit son cerveau, obscurcit ses yeux. Elle essaya de résister, de lutter contre la faiblesse qui l'envahissait, mais ce fut inutile, elle s'évanouit. Quelques minutes après, la voiture s'arrêtait ; La Guyane enlevait Gabrielle dans ses bras et l'emportait ; dans la rue, comme dans la maison, personne ; aucun témoin du crime.

Quand la jeune fille reprit connaissance, elle se vit couchée sur un lit, dans une chambre qu'elle ne connaissait pas ; l'aube apparaissait derrière les persiennes fermées ; elle regarda autour d'elle ; pour meubles, il n'y avait que les objets indispensables, le lit, quelques sièges, une table de toilette, une petite armoire ; au mur, point de papier encore et des traces de platras et de couleur sur le parquet neuf et sur les appuis des fenêtres. A la fin elle se rappela, les événements de la nuit se retracèrent un à un à son esprit troublé.

— Où suis-je et que veut-on faire de moi ? dit-elle avec terreur.

A sa chambre, il y avait deux portes. Elle courut à l'une et à l'autre, frappant contre elles à coups de poing, avec une force que décuplait l'épouvante. A droite et à gauche apparurent simultanément La Guyanne et Louffard. Elle se précipita sur celui-ci avec rage, et, le saisissant à la gorge, le secoua avec une vigueur d'homme.

— Je veux m'en aller, je veux m'en aller. Vous n'avez pas le droit de me retenir ici, misérables. Que vous ai-je fait et qu'attendez-vous de moi ?

Louffard, à demi étranglé, eut de la peine à se débarrasser de son étreinte furieuse, et respirant :

— Quelle poigne ! Mademoiselle, je vous déclare que si vous n'êtes pas raisonnable, nous allons vous lier les bras et les jambes et vous remettre votre baillon. Vous n'avez rien à craindre de nous. Nous ne vous ferons point de mal ; au contraire, si vous êtes gentille, vous serez bien traitée et bien soignée. Seulement, pas de cris, pas de révolte.

Du calme !

Gabrielle essayait de reprendre son sang-froid.

— Expliquez-moi au moins, dit-elle tremblante, ce qu'on me veut.

— Vous l'apprendrez bientôt. Un autre que nous vous le dira. Nous ne sommes que des instruments. On nous a commandés. Nous avons obéi.

Elle pleura, implora, se fâcha de nouveau, mais ils ne prononcèrent pas un mot de plus. La Guyanne vint lui servir une tasse de chocolat, mais elle n'y toucha point ; à midi, elle eut un déjeuner délicat ; le soir, un dîner où abondait un dessert friand et soigné. Elle ne mangea pas. Elle but seulement une gorgée d'eau. Assise sur une chaise, près du lit, immobile, elle se torturait l'esprit à chercher quels pouvaient être les projets de ceux qui l'avaient amenée là. Elle ne trouvait, ne comprenait rien. La fièvre l'avait saisie. Tantôt elle avait chaud, tantôt elle grelottait, des frissons la secouaient et ses dents claquaient avec violence. Elle passa la nuit sur sa chaise : elle avait, à plusieurs reprises, tenté d'ouvrir les persiennes, mais chaque fois La Guyanne ou Louffard était apparu, et sans mot dire, la prenant par la main, l'avait reconduite au fond de sa chambre.

Le second jour, même obstination. Elle buvait de l'eau à plein verre, mais ne mangea point de ce qu'on lui présentait. Elle était dans une faiblesse extrême ; la fièvre avait redoublé. Les pommettes de ses joues étaient toutes rouges, d'un rouge carmin très vif, les traits étaient tirés, fatigués, les lèvres sèches, le nez comme aminci.

— Je ne prendrai rien, avait-elle dit, tant que je ne saurai pas où je suis et ce qu'on veut de moi !

Et elle tait parole. Le troisième jour, Norbert arriva. Revenu du Morvan dans la nuit même, il avait couru chez Rouquin, qui seul pouvait lui apprendre où il retrouverait Gabrielle. Et après être passé à son hôtel du Cours-la-Reine, pour y changer de vêtements et faire sa toilette, il était venu.

— Elle est là, dans cette chambre ? demanda-t-il.

— Oui, Louffard et moi nous ne la quittons pas.

Norbert frappa, et, comme on ne répondit pas, il ouvrit la porte doucement et entra. Gabrielle, vaincue par la fièvre, par la faiblesse, sommeillait, assise sur une chaise, sa tête abandonnée sur le bord du lit, les mains jointes entre les genoux, les cheveux dénoués flottant sur ses épaules, les lèvres entr'ouvertes. Elle dormait d'un sommeil traversé de rêves et de délires, où restait comme la perception de la réalité, car de temps en temps elle murmurait :

— Pauvre père ! mon pauvre Valentin !

Le bruit que fit d'Argental la reveilla. Elle ouvrit les yeux et reconnut Norbert. Alors, comme galvanisée, elle se dressa soudain et s'élança vers lui :

— Ah ! vous, du moins, vous allez tout me dire !

— Je vous dirai tout, fit-il froidement.

Elle se recula avec un grand geste d'horreur inexprimable.

— C'est vous qui m'avez enlevée, c'est vous qui me retenez ici contre ma volonté ?

— Vous avez deviné, c'est moi !

— C'est à vous qu'obéissent les deux misérables qui me gardent ?

— C'est à moi. Vous auraient-ils manqué de respect ? Dites un mot, un seul, et je les châtierai sur-le-champ.

Elle se tordit les mains, le visage convulsé.

—J'aurais dû m'en douter, murmura-t-elle, se parlant à elle-même, à l'effroi et à la haine instinctive que cet homme m'inspirait !

Norbert avait posé sur un guéridon sa canne et son chapeau ; il s'était assis et considérait Gabrielle sans songer à cacher la surprise que lui inspirait la vue des ravages produits par ces trois jours sur le fin visage de la jolie fille. Il la considérait en con naisseur, sans se presser, la détaillant des pieds à la tête, hochant le front comme pour approuver, pareil à un amateur qui marchande un cheval de prix, ou à un sportsman qui examine un chien de haut chenil.

—Décidément, Gabrielle, fit-il, vous êtes aujourd'hui encore plus belle qu'autrefois.

Elle rougit de honte et de colère. En même temps, elle trembla, car elle se sentait sous la menace d'un danger inconnu, mais terrible, dont elle ne se rendait pas compte. Elle se voyait au pouvoir de cet homme, capable de tout sans doute, et contre lequel personne ne viendrait la protéger. Il avait, lui, comme le don de seconde vue, car il lut clairement dans sa pensée, et avec un méprisant sourire :

—Personne ! dit-il, vous êtes bien à moi, sachez-le !

—Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, regardant machinalement autour d'elle, blême, les yeux agrandis par la peur.

—Je vous aime, Gabrielle, depuis longtemps.

—Taisez-vous ! votre aveu, en ce lieu, en pareil instant, est une insulte !

—Je vous aime, et vos dédains ne m'ont pas découragé. Je vous aimerai toujours !

—Moi ! je vous hais ! Je vous haïssais avant de savoir de quoi vous étiez capable ! Ah ! comme j'avais raison et comme mon pauvre père se trompait sur votre compte !

—Mieux eût valu lui obéir, cependant. Vous seriez libre aujourd'hui, puisque vous seriez ma femme !

Elle eut un éclat de rire strident.

—Votre femme ! Moi ! Vous êtes fou !

—Regardez-moi, Gabrielle, et voyez si je déraisonne !

Il avait l'œil dur, la physionomie empreinte d'une résolution impiacable. Elle frémit. Que voulait-il donc ? Qu'allait-il exiger d'elle ? Elle eut pourtant le courage de mur murer.

—J'aime mieux mourir que d'être à vous ! Je ne serai jamais votre femme, jamais, je le jure ! !

Il dit, toujours très calme :

—Ne faites point de serments, Gabrielle, car vous seriez obligée d'être parjure !

Norbert garda le silence pendant quelques minutes ; on eût dit qu'il voulait avant de parler, rassembler en son esprit les arguments dont il allait se servir.

—Pourquoi ne m'aimez-vous pas, Gabrielle ? Qu'ai-je en moi qui vous repousse ? Vous êtes si jeune que vous n'avez pas encore pu, quoi que vous en disiez, disposer de votre cœur. Je ne puis considérer comme sérieux votre amour pour cet enfant perdu qu'on nomme Valentin.

Elle redressa la tête, le bravant de son orgueil de femme :

—Vous avez tort ; je l'aime !

—Ne pouvez-vous l'oublier ? Quelle sera votre existence auprès de lui ? Etes-vous certaine, seulement, de l'aimer encore dans quatre ou cinq ans ? Et puis, quel bonheur vous fera-t-il ? Est-ce lui qui vous tirera de cette pauvreté voisine de la misère où vous vivez ? Est-ce lui qui vous apportera l'aisance ?

—Je suis habituée à ma pauvreté ; j'y vis heureuse.

—Propos de fillette sans cervelle. Raisonnez sérieusement. On n'est pas belle comme vous sans avoir de la coquetterie et de l'ambition. N'avez-vous jamais rêvé que vous seriez plus belle, plus séduisante encore, si vous pouviez sacrifier un peu à votre goût pour la toilette ? Croyez-vous qu'une fille comme vous soit faite pour vivre dans la gêne ? Est-ce que sa place n'est pas là où elle sera admirée, fêtée, où elle brillera comme une reine ? Les diamants ne sont-ils pas faits pour étinceler à la lumière ? Les enfants on dans un coin obscur où ils restent inaperçus ? Je vous aime, Gabrielle, aimez-moi, je vous en prie ! Si vous ne le pouvez maintenant, du moins, laissez-vous aimer !

—Je vous hais. J'ai beau consulter mon cœur, je n'y trouve pour vous que du dégoût et de la répulsion.

Norbert pâlit légèrement, mais resta calme.

—Avec moi, Gabrielle, vous trouverez la vie qui vous convient. Votre jeunesse s'é-

oulera dans l'éblouissement des triomphes quotidiens. Fascinée, charmée, entraînée, vous connaîtrez les jouissances les plus délicates du luxe le plus raffiné. A mon bras tous les salons vous seront ouverts. Quand vous serez ma femme, tout le monde vous enviera !

—Qui êtes vous donc ?

—Le marquis d'Argental. J'appartiens à la plus vieille noblesse de France. Je tiendrai ce que je promets.

Gabrielle recula, effarée, jusqu'au fond de la chambre.

—Ainsi, dit-elle, vous me trompiez, vous avez trompé mon père ! Dans quel but ?

—Parce que je vous aime !

—Et parce que vous m'aimez, vous avez commis un crime ?

—Peu m'importe ! Je veux que vous soyez à moi !

—Jamais ! dit-elle avec violence.

Puis, tout à coup, plus humble, presque suppliante :

—Pourquoi songez-vous à moi ? Pourquoi m'avez-vous remarquée ? J'étais heureuse, que ne m'avez-vous laissée dans mon bonheur ? Je n'avais nul désir, nulle fantaisie, nulle ambition ! Pourquoi essayez-vous de faire naître toutes ces choses en mon âme ? Renoncez à moi, monsieur. Est-ce qu'il n'y en a pas d'autres que moi, plus jolies, plus instruites, plus élégantes, habituées à votre monde, moins gauches et moins sottes que je ne le serais ? Je ne suis qu'une pauvre fille, je n'ai pas mérité que vous me fassiez du mal. Je pleure et j'ai peur. Rendez-moi la liberté. Vous savez bien que c'est contre tout droit que vous me retenez ainsi ? Laissez-moi partir, vous m'aurez vite oubliée !

Ses yeux s'étaient remplis de larmes ; elle joignait les mains en implorant Norbert ; elle était si séduisante et si belle que celui-ci en eut un frisson. Il s'était approché d'elle, lui avait pris les mains dans une des siennes et l'avait attirée vers lui d'une brusque secousse, lui entourant la taille de son autre bras.

—Ah ! que tu es belle et que je t'aime, dit-il d'une voix frémissante, ne songeant plus à se défendre contre un sentiment qui allait l'envahir tout entier.

Ses lèvres effleurèrent les cheveux de la jeune fille. Elle se dégagea avec un cri de colère, toute blanche, le regard brillant, révoltée.

—Ah ! vous êtes donc le dernier des lâches ?

—Oui, je suis un lâche, un misérable, puis-que j'emploie la force contre toi. Pourquoi me résistes-tu ? Insulte-moi, si tu veux, j'adorerai l'insulte de ta bouche ! Je veux que tu sois ma femme ! Il le faut !

Et il se rapprochait d'elle de nouveau ; appuyée contre le mur, elle ne pouvait plus reculer, elle se débattait, mais elle était bien faible, sans souffle.

—Misérable ! misérable ! murmura-t-elle.

Et tout à coup, prise d'un accès de folie, elle dégagea ses mains, lui saisit la tête et lui cracha au visage :

—Voilà un outrage que vous n'effacerez jamais, dit-elle, et dont vous vous souviendrez jusqu'à votre mort !

Il chancela comme s'il avait reçu une blessure et, en battant l'air de ses bras, alla tomber sur une chaise où il resta un moment sans bouger. Sa respiration était rauque, ses yeux étaient sanguinolents. Gabrielle crut que c'en était fait d'elle et murmura :

—Mon Dieu, prenez pitié de moi !

Norbert avait les bras sur le guéridon, et ses ongles s'enfonçaient dans le bois, se déchiraient et saignaient. La douleur lui rendit un peu de calme. Il tira son mouchoir, s'essaya lentement la face, très lentement, sans cesser de regarder Gabrielle, puis froidement :

—Si je n'avais besoin de vous, je vous eusse étranglée, dit-il.

Sa voix était basse et rauque, presque inintelligible.

—Je serais désolé, reprit-il, que vous gardiez l'espoir qu'un jour ou l'autre vous pourriez m'échapper ; vous allez comprendre pourquoi je tiens à vous. Ne perdez pas une de mes paroles ; je suis ruiné, je n'ai même plus de quoi vivre, j'ai essayé de me marier, je n'ai trouvé que des dots insuffisantes, or, vous, Gabrielle, vous serez riche un jour.

—Moi ? dit-elle, avec un mépris hautain.

—Votre père est l'héritier d'une immense fortune, à lui léguée par son frère dont vous avez entendu parler, sans doute, et qui a passé toute sa vie en Amérique.

—En effet ! dit-elle, inquiète et surprise.

—Comme le défunt ignorait où se trouvait, en France, sa famille, cela explique que votre père n'ait pas encore été prévenu. Il le sera par moi, plus tard. J'ai connu tout de suite l'existence de cette fortune. Cent millions ! un héritage royal ! et vous ayant trouvée, vous la fille unique de Bertara, l'héritier, très belle et de mon goût, j'ai tout de suite pensé que je ferais deux affaires excellentes, en épousant une belle fille qui n'apporterait une dot magnifique ! Vous savez le reste !

Gabrielle se taisait ; la surprise lui enleva, pour une minute, toute autre préoccupation. Une fortune énorme, invraisemblable, cent millions ! A elle, tout à l'heure si pauvre ! à son père, dont l'esprit faible était hanté par la crainte des maladies et de la vieillesse ! N'était-ce pas un rêve ? Se moquait-on d'elle ? Elle appuya les mains sur son front brûlant de fièvre. Non, elle ne rêvait pas ! C'était la vérité que disait cet homme ! Sa conduite lui apparaissait, maintenant, dans son audace cynique ! Ce qu'il cherchait, c'était bien une spéculation ! Il avait l'odieuse franchise de l'avouer ! Et elle était à sa merci !

—Infâme ! dit-elle, le cœur soulevé, infâme !

—Je ne me fâcherai plus, dit-il. Vous avez atteint, tout à l'heure, d'un seul coup, la suprême injure.

Il se leva et fit quelques pas dans la chambre ; puis :

—Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je tiens à ce que vous soyez ma femme ? Il me faut votre fortune !

—J'ai des amis qui me défendront, qui me sauveront !

—Des amis ? Valentin peut-être ? Votre père ? Pour celui-là, il est en mon pouvoir, et vous verrez bientôt de quelle façon je l'emploierai à vaincre votre obstination, à surmonter vos répugnances.

—Quoi, mon père, lui aussi ? N'était-ce pas assez de moi ? N'est-il pas inoffensif et doux ? Mon pauvre père ! Où est-il ? Qu'avez-vous fait de lui ?

A présent qu'il s'agissait de son père, l'angoisse la tirait de nouveau. Norbert n'était-il pas capable de tous les crimes ? Aurait-il frappé un vieillard ?

—Tranquillisez-vous, fit le marquis. Bertara ne court aucun danger. J'ai intérêt à ce qu'il vive. Votre père me répondra de vous !

Elle se tordait les mains, regardait Norbert avec horreur.

—Cette fortune dont vous parlez, dit elle, puisqu'elle vous tente, puisque c'est elle qui vous pousse au crime, prenez-la. Je vous la donne, moi, pour sauver mon père. Mon père, lui, ne refuserait pas de la donner pour me sauver ! Prenez-la et fuyez ! Je ne penserai jamais à ce que j'ai perdu ! Et je vous promets, pour ce que vous avez fait, mon oubli, mon pardon ! un éternel silence !

—Gabrielle, à cette heure, il est trop tard. Peut-être, il y a quinze jours, eussé-je accepté ! Aujourd'hui, je vous aime ! Ne fuyez pas ! je vous aime ardemment, avec passion, avec folie ! Et je veux que vous m'aimiez, vous aussi, et que vous effaciez un jour avec un baiser de ces lèvres qui m'ont craché la honte, la mortelle insulte que vous m'avez infligée à la face.

Et, lui saisissant la main, malgré elle, il se mit à lui embrasser les doigts,

—Souviens-toi ! c'est ton amour que je veux encore plus que ta fortune ! Souviens-toi ! Aucune force humaine ne te sauvera ! Souviens-toi ! Ton père est en mon pouvoir ! Sa vie tient à un fil ! Souviens-toi et réfléchis. Demain soir je reviendrai !

—Je vous hais ! dit-elle, farouche.

Et lui, d'une voix sourde, en s'enfuyant :

—Plus tu me hais, et plus je t'aime !

VII

Pendant les jours qui suivirent l'enlèvement de Gabrielle et la disparition du père Bertara, ajoutons, pour celui-ci, que personne ne s'était douté qu'il était revenu la nuit. Nos trois amis : Auguste, Valentin et Trompe-l'Œil, étaient passés régulièrement tous les matins, rue d'Allemagne. Ils conservaient au fond du cœur l'espérance qu'ils y apprendraient quelque nouvelle. Mais leur espoir fut déçu. Ils avaient revu Siméon et Chilpéric, lesquels, malgré leur activité, leur ruse et leur intelligence, n'étaient pas encore tombés sur la piste qu'ils cherchaient. Siméon leur avait dit :

—C'est La Guyane qui a enlevé Gabrielle. C'est par La Guyane que nous arriverons à tout connaître.

—Mais nous ne l'avons jamais vu. Comment faire ?

—Oh ! quand vous le rencontrerez, vous n'aurez pas d'hésitation, rien ne sera plus facile que de mettre un nom sur sa figure. La Guyane est un colosse qui a près de six pieds de haut, large et fort à l'avenant. Il a la figure osseuse et porte toute sa barbe, qui est noire, coupée très courte. Vous me direz qu'à Paris, on peut rencontrer dans une journée vingt personnes ayant le même type. J'en conviens. Mais La Guyane a un signe particulier auquel vous le reconnaîtrez sans peine. Il est toujours vêtu comme un ouvrier charpentier, veste, gilet et pantalon de gros velours à côtes, porte un chapeau noir de feutre mou et des gants !

—Des gants ? fit Valentin avec surprise.

—Oui, ce qui n'est pas sans le gêner, vu le défaut d'habitude ; mais il ne peut plus s'en passer, car la griffe d'un coffre-fort qu'il a essayé de voler lui a marqué sur le dos de la main droite, en lettres énormes, ce simple mot : **VOLEUR** !

—Et cette flétrissure est ineffaçable ?

—Absolument, à moins que La Guyane ne se serve de vitriol, mais le vitriol laissera sur la main d'autres traces profondes qui seront, elles aussi, autant de signes accusateurs. Enfin, comme derniers renseignements, je puis vous dire que La Guyane habite dans le environs, ou du moins qu'il y a son repaire. Où ? Je l'ignore. Quand j'étais à la sûreté, il avait épousé une fille qu'on surnommait *Bigarreau*, à cause d'une tache de vin qu'elle a d'un côté du visage. Qu'est devenue Bigarreau ? Est elle encore vivante ? Je ne sais. Si nous avons La Guyane en notre pouvoir, ce serait un atout dans nos mains, mais il est dangereux et robuste comme dix hommes ; de plus son couteau ne le quitte pas. Donc, de la prudence !

Ils s'étaient séparés sur ce mot. Le soir, Valentin remontait seul la rue Lafayette et se trouvait à peu près en face du marchand de vin dont l'enseigne représente un cocher et porte cette inscription bizarre : *Y a pas d'erreur*. Il s'en allait attristé et désespéré, songeant à Gabrielle et cherchant dans son imagination les moyens de lui venir en aide ; il avait la tête baissée, les yeux fixés sur le trottoir, de telle sorte qu'il faisait peu attention aux passants ; tout à coup, il se sentit bousculé par un homme qui sortait d'une maison au moment où Valentin traversait ; la secousse fut si rude qu'il chancela et recula de quelques pas. L'homme s'était mis à rire :

—Eh ! morveux, fais donc attention, et regarde où tu marches !

Valentin s'était retenu à un bec de gaz, et l'inconnu qui venait de l'interpeller était en pleine lumière. Le jeune homme tressaillit. Il sentait qu'il pâlissait et que tout son sang se glaçait, tant son émotion était vive. L'homme qui l'avait bousculé avait la stature, la carrure, les vêtements de La Guyane ! Même les gants ! Des gants noirs, craqués partout, où étaient enfouis péniblement des mains énormes ! Était-ce une illusion, parce qu'il y pensait ? Ou bien se trouvait-il réellement devant La Guyane ?

—Si c'était lui ! murmura-t-il. Si c'était lui !

Tout son sangfroid, toute son audace revenaient. Le colosse était parti à grandes enjambées dans la direction de la Villette. Valentin se mit à le suivre, longeant les maisons, ses yeux brillants de fièvre ne le quittant pas une seconde. Quelquefois il était obligé de courir, tellement l'autre allait vite. Mais, dans Paris, qui prête attention à un passant pressé ? A plusieurs reprises, le colosse s'arrêta, se retourna et jeta un regard perçant derrière lui, puis, tranquilisé, sûr, sans doute, de n'avoir pas d'agents à ses trousses, il reprenait sa marche. Quand il regardait ainsi, le sang de Valentin se refroidissait, non pas qu'il eût peur ! Il était brave jusqu'à la folie, mais il craignait d'être aperçu et soupçonné !

Après avoir un instant longé les boulevards extérieurs, La Guyane, car c'était bien lui, se jeta dans les petites rues qui, du boulevard, sillonnent le pâté de maisons qui s'étendent jusqu'aux remparts, vers la porte Saint Ouen. Il était onze heures du soir, environ ; la lune était cachée par de gros nuages qui roulaient, rapidement poussés par un vent violent ; la pluie menaçait ; de temps en temps quelques gouttes tombaient et les rafales, en passant sur les toits, enlevaient des briques de cheminées et des ardoises, qui venaient s'écraser sur la chaussée avec un bruit retentissant. Il n'y avait plus que de rares passants dans les ruelles étroites, mal éclairées. Bien que La Guyane prit main-

tenant moins de précautions, il avait fini par s'apercevoir de la présence obstinée, derrière lui, d'un jeune homme qui, s'il ne le filait pas, suivait, du moins, le même chemin.

Après avoir ralenti sa marche, le colosse, tout à coup, s'arrêta, revint sur ses pas et se croisa avec Valentin. Celui-ci avait prévu le mouvement. Il mit son chapeau de côté, les mains dans les poches et, se dandinant, il entonna le premier couplet qui lui vint à l'esprit. En passant près de lui, La Guyane lui lança un regard menaçant, mais le bandid fut rassuré par la jeunesse de Valentin. A coup sûr, ce n'était pas un agent ; dès lors, peu lui importait. Cependant, habitué à toutes les ruses et à toutes les aventures, il laissa prendre de l'avance à Valentin. Le jeune homme comprit et se jeta dans une ruelle où il disparut derrière un chautier.

La nuit était de plus en plus obscure, et le vent, qui redoublait de violence, faisait danser follement les lumières jaunes des becs de gaz. La Guyane passa n'ayant point de soupçons. Il enfila, les unes après les autres, d'un pas pressé, la rue Gignot, la rue Boucroy, la rue de l'Évangile, longea un instant l'usine à gaz, traversa le boulevard Ney, puis se jeta sur la gauche dans des terrains vagues où ne s'élevaient, de loin en loin, que de rares et bizarres constructions entre la porte d'Aubervilliers et celle de la Chapelle. Valentin courait sur ses traces, moitié rampant, se laissant tomber à plat ventre, à la moindre alerte. Dix fois, il avait perdu le misérable, dix fois il le retrouva. Le vent qui soufflait en tempête empêchait La Guyane d'entendre le bruit des pas. Quand La Guyane disparut dans le terrain vague, Valentin trembla de ne plus pouvoir le suivre. Heureusement, un coup de vent balaya le ciel, la lune, un instant brilla. Ce fut assez pour permettre à l'audacieux garçon de voir La Guyane entrer dans une petite maison basse, perdue, toute noire, au milieu des ténèbres épaisses.

— Bon ! se dit-il, l'homme est là, j'en suis sûr !

Il attendit quelques minutes, par prudence, couché de son long sur la terre humide, jusqu'à ce qu'un nuage eût voilé la lune de nouveau. Alors il se releva et doucement, s'arrêtant à chaque pas, il se dirigea vers la maison. Au fur et à mesure qu'il approchait, des bruits étranges frappaient son oreille ; c'étaient des cris, des rires, des exclamations, mais tout cela assourdi semblant venir de très loin, ou plutôt paraissant sortir de sous ses pieds, pareil à un grondement souterrain.

— Hé, hé ! murmura-t-il, qu'est-ce que cela signifie ?

Il colla son oreille contre terre, mais eut beau écouter, il ne trouva pas l'explication de ce qu'il cherchait. Il approcha de quelques pas encore ; maintenant, il était tout près de la maison, elle continuait d'être ensevelie dans l'obscurité la plus profonde ; les contrevents étaient fermés ; il n'y avait qu'un rez-de-chaussée assez haut et point d'étage, pas une lumière ne filtrait à travers les disjointures des fenêtres. Et le bruit souterrain, parfois, devenait si perceptible qu'on aurait pu distinguer certaines paroles, certains cris. Le vent faisait craquer les planches de laasure, et la lune, qui apparaissait et disparaissait, selon que les rafales poussaient en avant ou ramenaient les nuages, lui donnait, en l'éclairant, je ne sais quel aspect sinistre et fantastique.

J'avais déjà vu cette boutique en me promenant, se dit Valentin, mais j'avais toujours cru que c'était inhabité.

Il poussa doucement la porte ; elle était soigneusement fermée ; il fit le tour de la maison ; il y avait par derrière, également une porte et deux fenêtres, celles-ci closes à l'aide de planches clouées. Il essaya d'ouvrir, mais inutilement. Seulement, comme il tâta, il remarqua qu'une planche des fenêtres se déclouait et venait à lui. Il l'arracha d'une secousse. Valentin, nous l'avons dit, était mince ; il se glissa dans l'ouverture laissée par la planche ; les ténèbres étaient si profondes qu'il lui fut impossible de rien voir autour de lui. Il se mit à marcher, en tâtonnant, portant les mains en avant, afin de ne pas se cogner contre quelque meuble et de ne rien renverser.

La pièce où il se trouvait était nue. Une porte qu'il poussa le conduisit dans une seconde chambre qui, selon toute apparence, n'était pas mieux meublée. Et toujours, d'en dessous, partaient les mêmes clameurs. C'était un étrange établissement que celui où Valentin venait de s'aventurer, mystérieux et terrible à la fois, avec son air d'abandon et de délabrement.

Ignoré de la police, qui croyait cetteasure inhabitée, l'établissement n'était connu que de quelques rôdeurs de barrière, sous l'enseigne bizarre du *Canon de Marseille*. Les caves, à ce moment, étaient pleines de buveurs, dont beaucoup étaient ivres ; des querelles s'élevaient de temps à autre avec des insultes et des menaces ; deux fois déjà, des

couteaux avaient été tirés, le sang avait coulé, sans qu'un seul bandit voulût intervenir entre les adversaires. C'étaient les scènes ordinaires du bouge.

Cependant Valentin, à force de chercher, avait rencontré la trappe fermant l'escalier qui conduisait aux caves. Il la prit par l'auneau et voulut la soulever. Elle résista ; elle était fermée.

Des pas lourds montèrent, en trébuchant, les marches de pierre. Valentin eut peur d'être surpris, se rejeta en arrière, rampa jusqu'à la fenêtre et s'échappa. Des hommes sortaient du *Canon de Marseille* et disparaissaient au loin, silencieusement, dans le terrain vague. Quelques minutes après, d'autres sortirent, puis d'autres encore, sans bruit, sans un mot. Puis, ce fut tout. Il n'y avait plus personne dans le bouge sinistre.

Valentin se rapprocha, écouta, plus un bruit ! Qu'allait-il faire ? Puisque c'était là le repaire de la Guyane, il n'avait plus qu'à prévenir ses amis Trompe-l'Œil et Auguste. Ils l'y retrouveraient le lendemain, ou quelque autre jour. Il allait s'éloigner et il avait déjà fait deux ou trois pas, quand il s'arrêta tout à coup. Devant lui, à ses pieds, quelque chose brillait, c'était comme un petit point lumineux pareil à une étoile. Valentin gratta la terre, doucement, avec les doigts ; en quelques minutes, il eut découvert que le rayon de lumière, passant par un interstice entre deux planches mal jointes, venait d'un caveau occupé par deux personnes ; un soupirail long et étroit conduisait à ce caveau. Ecartant les planches qui couvraient le soupirail, il s'y engagea, la tête en avant, glissant avec lenteur, afin de ne faire dégringoler ni terre ni gravois et de ne pas donner l'éveil ; ses pieds, un instant, apparurent au-dessus du sol, puis on ne vit plus rien ; la terre semblait l'avoir englouti. Le couloir était si étroit que, malgré qu'il fût mince, les pierres, de chaque côté, lui meurtrissaient les épaules. Il descendit, et disparut au tournant.

L'autre extrémité du boyau était fermée par une grille scellée dans la pierre ; en rampant, il arriva jusque là. Sous lui, c'était un caveau éclairé par une chandelle plantée dans le col d'une carafe, et ce caveau était occupé par La Guyane et Bigarreau, la femme du brigand et maîtresse du bouge. Bigarreau, sur une table, avait mis les restes froids d'un repas de la veille, du fromage, deux litres de vin, du pain et deux verres. Ils buvaient, tous deux, et mangeaient. Valentin les regardait, tout pâle et les dents serrées. Dans ce lourd silence de la cave, il lui semblait que les tressautements de son cœur avaient des sonorités éclatantes. Et il tremblait qu'ils ne les entendissent.

Tout à coup l'homme et la femme échangèrent quelques phrases brèves, à voix basse ; mais si bas qu'ils parlèrent, les paroles arrivaient jusqu'aux oreilles du jeune homme.

— Il y a longtemps que je ne t'ai vu, disait Bigarreau, il y a eu de la besogne, chez le patron ?

— Oui, pas mal. Nous avons enlevé la petite.

— La petite aux millions ? et où l'avez-vous cachée ?

— A l'endroit où personne de ceux qui la chercheront ne s'avisera d'aller la trouver, dans l'avenue du Bois, tu sais, derrière l'hôtel Mourad ?

Bigarreau eut un rire aigu.

— Tiens, tiens, drôle d'idée ! Et il t'a payé ?

— Recta.

— Combien ?

— Cinq cents balles, chiffre promis.

— Tu les as ?

— Tiens ! Tends ton tablier, la Garaude !

Il y eut un tintement clair de l'or qui tombait, puis un silence. Les misérables respiraient péniblement. Leurs yeux fiévreux ne quittaient pas cet or, ils étaient avarés. Et Bigarreau, de sa main longue, noire, se mit à remuer, à remuer, à faire sauter et retomber en pluie les vingt-cinq louis apportés par la Guyane. Puis, tout à coup :

— Sais-tu, dit-elle, que ça fait plus de sept mille en tout, et de l'or, rien que de l'or, viens, viens les voir, les jaunets, ce que nous économisons, car qu'on ne sait pas, viens !

Dans le fond du caveau, ils soulevèrent une pierre qui cachait un trou, et dans ce trou la lumière de la chandelle, qui tremblait dans la main de Bigarreau, fit ruisseler des pièces d'or. La femme s'était mise à genoux.

—Ecoute leur musique, dit-elle en les remuant. Ecoute comme ça chante. Ah ! comme ça délasse et comme ça rafraîchit les doigts ! Comme ça repose les yeux ! Je passerais la nuit à les regarder, les mignonnes, les gentilles, les coquettes. Remets la pierre, La Guyane, mon chéri !

Ils s'arrachèrent à la contemplation de leur trésor ; La Guyane sema quelques poignées de terre pour sceller la pierre avec les dalles voisines, appuya le pied dessus et, se relevant, se trouva près de Bigarreau. Il retint un cri d'épouvante. Celle-ci était horriblement pâle et pouvait à peine rester debout ; ses yeux hagards semblaient rivés à un petit miroir accroché au mur, en face du soupirail, la chandelle faillit lui échapper, et vacilla follement entre ses mains.

—Eh bien, quoi ? fit brutale. ment La Guyane.

—Prends garde, dit-elle à voix basse, on nous épie !

La Guyane suivit la direction du regard de Bigarreau. La petite glace, légèrement penchée, renvoyait aux deux misérables l'image de Valentin couché dans le soupirail, l'oreille collée contre la grille de fer, attentif à tout ce qui se passait, à tout ce qu'il entendait. La Guyane se mordit les lèvres qui saignèrent ; une expression terrible de colère passa sur ses traits ; ses yeux voyaient rouge. D'un mouvement lent, il tira de sous sa veste de velours un long couteau poignard tout ouvert.

—Celui-là ne s'en ira pas vivant ! murmura-t-il.

Mais Bigarreau, qui avait eu le temps de reprendre son sang-froid, lui prit le bras, et, l'entraînant jusqu'au fond du caveau, lui murmura quelques mots à l'oreille. Tous deux sourirent, d'un sourire affreux ! La Guyane s'esquiva sans bruit et Bigarreau se mit à marcher de long en large dans le caveau, passant devant le soupirail et continuant de parler à haute voix comme si son complice eût encore été là.

En deux bonds La Guyane avait franchi l'escalier et se trouvait dans le terrain vague. Devant lui était l'ouverture béante du soupirail au fond duquel Valentin, ne soupçonnant pas le danger qui le menaçait, continuait d'écouter. La Guyane riait silencieusement. Il commença par remettre les trois planches, sans faire de bruit, marchant avec des précautions infinies. Puis il roula un moellon jusqu'à la mesure et le fit tomber à plat sur le soupirail. C'était trois ou quatre cents livres qui allaient peser tout à l'heure sur les pieds du prisonnier ! Cela fait, La Guyane entra, riant du même rire, ouvrant toute large sa bouche, les yeux bridés et sanglants. Quand il fut dans le caveau, il dit :

—C'est fait !

Et comme s'ils n'avaient pas vu Valentin, ils se couchèrent, éteignirent la chandelle et dormirent. Valentin ne fit pas un mouvement, de peur de les réveiller ; il patienta, bien que la position, dans ce boyau, devint gênante. Quand il les entendit ronfler bruyamment, il commença à rétrograder, rampant comme une couleuvre, mais ne se pressant pas, heureux du résultat de sa ruse et de son audace. Une seule chose l'inquiétait. De qui avait voulu parler La Guyane lorsqu'il avait annoncé l'enlèvement de la jeune fille ? Était-ce de Gabrielle, comme tout le faisait prévoir ? Alors, pourquoi l'avait-il appelée : "La petite aux millions." L'endroit était mal choisi pour que Valentin pût se livrer à des réflexions profondes. Le plus sage était de se retirer sans donner l'éveil. Plus tard, il reviendrait en force, pour saisir La Guyane dans sa bauge. Il venait, en rampant, de franchir le tournant du soupirail, lorsque ses pieds, au lieu de rencontrer le vide, comme il s'y attendait, se heurtèrent à un corps solide qui rendit un bruit sourd. S'appuyant des bras et des épaules contre les parois du couloir, il tendit les jambes avec vigueur, essayant de déplacer l'invisible poids qu'il sentait. Mais il s'épuisa en inutiles efforts. Cependant il ne se découragea pas. Ses frêles pieds heurtaient et poussaient avec une vigueur désespérée les planches si lourdes qu'on eût dit que le ciel pesait dessus, de l'autre côté. Il ne devinait pas encore que c'était les deux bandits qui l'avaient pris dans cette souricière. Les heures se passaient. Le jour et la nuit n'existaient plus pour Valentin, le jour n'arrivait pas jusqu'à lui, et la nuit profonde, impénétrable, éternelle l'ensevelissait. Il jugea pourtant que le jour se levait quand il entendit remuer dans le caveau. Bigarreau était seule et faisait son étrange ménage. La Guyane était parti.

Valentin revenu à la grille, apercevait la femme de temps à autre ; elle fredonnait une chanson d'une voix éraillée. Elle s'assit à la table et mangea, buvant sec. Alors Valentin s'aperçut qu'il avait faim, il sentit quelques tiraillements, il avait soif aussi, très soif, sa gorge était desséchée, un verre d'eau lui eût fait tant de bien ! Bigarreau

mangeait et buvait sans se préoccuper du jeune homme, comme si elle avait ignoré qu'il était là. Valentin entendait le bruit de ses mâchoires et le choc de la bouteille contre le bord du verre. Il souffrait. Bientôt Bigarreau rangea la table et s'en alla. La lourde et basse porte du caveau fut fermée à clé. Avant de partir, Bigarreau avait jeté un coup d'œil sur le petit miroir qui réfléchissait Valentin dans le soupirail. Ses yeux noirs étaient devenus sinistres.

—Il est toujours là, se dit-elle, bon, il est bien !

Quand Valentin se vit seul, il ne perdit pas de temps, et, entourant de ses mains nerveuses les barreaux de fer, il les secoua avec une force que la rage décuplait, cherchant à les desceller, à les briser, à les enlever. Les barreaux étaient solides et résistaient. Il ne parvenait pas à les ébranler. Il réussit à glisser la main jusqu'à sa poche et prit son couteau. Dans ce mouvement, sa blouse se déchira vers l'épaule, mit à nu sa chair qu'éraflèrent les pierres rugueuses et qui saigna, avec une douleur cuisante. Il ouvrit son couteau et essaya de creuser autour des barreaux pour les desceller. La pierre était dure, le couteau était mauvais et se brisa près du manche au premier effort, la lame tomba dans le caveau ! Il se sentit perdu !

Il revint jusqu'en haut et des talons frappa contre les planches, au risque d'attirer l'attention de La Guyane. Il y eut un bruit étouffé, qui ne devait point même parvenir au dehors, et ce fut tout. Valentin avait le sang à la tête, aux yeux. La position inclinée qu'il occupait commençait à le faire souffrir d'une façon intolérable, ses tempes battaient avec violence. Il s'évanouit.

VIII

En quittant Gabrielle, le marquis d'Argental, après la scène que nous avons racontée, lui avait dit :

—Souviens-toi et réfléchis ! Demain, je reviendrai !

Quand il fut parti, Gabrielle était restée demi-morte de peur, affaissée sous la violence de son émotion, mais cette faiblesse dura peu ; le sentiment du danger qu'elle courait lui rendit toute sa vigueur, son acuité d'esprit, son énergie surtout.

—Je fuirai, murmura-t-elle, cette nuit même, il le faut !

Et son imagination se mit à travailler avec ardeur.

Quand la nuit fut assez avancée, c'était la veille du jour où Valentin pénétrait dans le soupirail des caves du *Canon de Marseille*, elle se glissa jusqu'à l'une des portes, colla son oreille contre la serrure, et, après un moment d'attention, crut entendre, derrière, la respiration régulière d'un des gardiens. La Guyane et Louffard, pendant la nuit, veillaient ou dormaient, à tour de rôle. Ce soir là Louffard se trouvait de garde. Elle se dirigea vers l'autre porte ; là, rien, tout paraissait libre, c'était de ce côté là qu'il fallait d'abord tenter l'aventure. Mais la porte était soigneusement fermée ; elle eut beau employer à l'ouvrir tout ce qu'elle trouva sur la table, couteaux, fourchettes, elle ne réussit ni à l'ébranler, ni à forcer la serrure. Restait la fenêtre comme ressource suprême. Elle l'ouvrit, en faisant jouer l'espagnolette doucement.

Elle ouvrit ensuite la persienne et monta sur le balcon qui était large, formant presque terrasse, mais peu long. Il courait devant les fenêtres du logement où on l'avait renfermée ; ce fut une première déception ; Gabrielle avait espéré que ce balcon, qu'elle apercevait à travers les persiennes, s'étendait sur toute la maison, desservant d'autres chambres, d'autres appartements. Elle avait compté, en brisant un carreau, s'enfuir par ces chambres. Il fallait y renoncer. Elle ne pouvait non plus essayer de gagner le toit ; il y avait au-dessus d'elle le cinquième étage et les mansardes ; impossible de les escalader ! La jeune fille se pencha sur le balcon ; au-dessous s'étendait l'abîme des quatre étages, puis la rue déserte.

Devant elle, rien, si ce n'est des jardins pleins d'arbres, au fond desquels étaient perdus de luxueux hôtels. A cette heure-là tout le monde dormait ; pas un bruit, tout autour, ni un cri, ni le passage d'une voiture. On se serait cru en pleine campagne, loin de la grande ville, tant le silence était profond. Elle tournait et retournait sur le balcon, par petits pas brusques, pâle, les mains jointes et si serrées l'une dans l'autre que les jointures des doigts craquaient.

—Ou je me sauturai, ou je me précipiterai sur le trottoir, dit-elle ; j'aime mieux mourir que de retomber aux mains de cet homme !

Nous avons dit que la maison était seule dans la rue ; comme la plupart des constructions qui s'élèvent isolément et contre lesquelles d'autres, plus tard, doivent venir prendre place, elle présentait cette particularité que l'architecte avait laissé, du cinquième jusqu'au deuxième étage, parallèlement à la façade, des pierres d'amorce débordant chacune de vingt centimètres à peu près, et espacées l'une de l'autre de soixante à quatre-vingts centimètres. Cela formait ainsi une douzaine d'échelons dangereux, dont le dernier rejoignait le toit d'une remise servant à l'hôtel Mourad. Penchée sur le balcon, tout le buste en dehors, au risque d'être emportée dans le vide, Gabrielle venait d'apercevoir cette disposition des lieux.

— C'est par là, dit-elle, que je m'enfuirai !

Et elle enjamba le balcon et, se jetant en avant, s'accrocha des deux mains à la première pierre, au premier échelon de cette échelle dangereuse au bas de laquelle elle espérait trouver le salut ! Un instant, elle resta suspendue dans l'espace, ses pieds cherchant à s'appuyer. Elle ferma les yeux, et les dents serrées, ne respirant plus, elle commença sa périlleuse descente. Dix fois, ses pieds glissèrent ; dix fois, elle sentit se dérober sous elle ses jambes qu'un tremblement agitait, dix fois, elle se retint. Il y avait à peine quelques secondes qu'elle était ainsi suspendue, que déjà il lui semblait que des heures s'étaient écoulées. A la hauteur du troisième étage, elle se vit perdue ; une sueur inonda le creux de ses mains raidies, qui n'avaient plus la force de se crispier sur les gradins. La respiration sortait de sa gorge en sifflant. Elle avait beau fermer les paupières pour ne plus rien voir ; devant ses yeux dansaient les innombrables étoiles du ciel, en même temps un froid mortel l'engourdisait.

— C'est fini, dit-elle, je ne pourrai jamais !

Elle entourait de ses bras une pierre d'amorce et, la pointe des pieds sur celle du dessous, elle collait son corps contre la muraille. Dans un dernier effort désespéré, au risque de glisser dans l'espace, elle descendit brusquement deux ou trois échelons. Mais là, le vertige, qui la menaçait depuis le haut, l'envahit ; il lui semblait qu'on la saisissait et qu'on la jetait dans un tourbillon où elle tournait, tournait, tournait sans cesse. Ses pauvres mains meurtries lâchèrent un gradin ; ses jambes, mollement, fléchirent, comme fauchées, et elle tomba en arrière, sans même pousser un cri.

En tombant, elle s'était comme lancée dans le vide, et elle était près de s'évanouir. Une brusque secousse, de la tête aux pieds, la tira d'engourdissement. Elle était arrivée, sans le savoir, à l'un des derniers échelons de pierre et s'était laissée choir de la hauteur d'un mètre, à peu près. Elle se souleva, étonnée de ne pas être brisée, croyant qu'elle rêvait, regardant de tous les côtés. Elle ne rêvait pas. Ces gradins qu'elle venait de descendre, ils étaient là, devant elle, remontant jusqu'à ce balcon où elle se trouvait tout à l'heure.

Elle se leva tout à fait, chancelante et près de tomber à chaque pas. Alors elle se reconnut. Elle avait atteint le toit de la remise de l'hôtel Mourad. Le jardin était là, les branches des arbres venaient au-dessus de sa tête. Elle s'avança jusqu'au bord du toit en terrasse. Le jardin qu'elle avait entrevu de là haut s'étalait devant elle. La lune, toujours, l'éclairait doucement. Tout à coup, derrière des charmilles, elle crut distinguer deux ombres, qui glissaient le long des allées de sable fin, sans bruit, sans toucher terre. Elles étaient enlacées et si blanches, si étranges, qu'on n'eût pas dit qu'elles appartenaient au monde des vivants.

Gabrielle, à genoux sur le bord du toit, joignit les mains : " Au secours, dit-elle, par pitié secourez-moi." Les deux ombres avaient entendu. Elles s'arrêtèrent brusquement, sans doute pour écouter, se resserrant davantage, comme si elles avaient peur.

— Au secours ! répéta la jeune fille, par pitié, au secours !

Les promeneuses levèrent la tête et l'aperçurent, la lune l'éclairait en plein, entre deux arbres. Gabrielle leur tendit les bras, ainsi que les enfants font à leur mère, quand on leur apprend à marcher. Les mystérieuses ombres reculèrent, puis, comme si vraiment elles avaient été des fantômes, elles s'évanouirent dans la nuit, dans les massifs, dans les arbres. . .

— Au secours ! disait Gabrielle, qui que vous soyez, ayez pitié de moi !

Alors, Gabrielle se laissa rouler sur le toit, sanglotant. Cependant, les pas de plusieurs hommes qui accouraient se firent entendre, se rapprochèrent. Les hommes apparurent. Il y avait Mourad, Azep et d'autres serviteurs.

—C'est la, maître ! dit Azep, désignant le toit de la remise, où Gabrielle, demi-morte de désespoir, de fatigue, d'angoisse, étendue de son long, ne bougeait plus.

—Monte et vois ce qui se passe !

Deux serviteurs placèrent une échelle le long du mur. Azep grimpa, escalada le toit.

—Maître, c'est une femme, une jeune fille évanouie.

—Prends la sur tes épaules, elle a besoin d'aide ; nous saurons d'elle, plus tard, qui elle est, d'où elle vient et comment elle se trouve là, à pareille heure !

C'était une somptueuse demeure que l'hôtel Mourad, arrangée, avec cette science du luxe un peu efféminé, cette science de la volupté qu'ont seuls les Orientaux. Mourad, dont la fortune était colossale, l'avait achetée dès son arrivée à Paris et y avait mis tout de suite une armée d'ouvriers pour la faire arranger selon son goût.

Azep avait pris la jeune fille dans ses robustes bras et l'avait descendue, sans qu'elle fit un mouvement. Sur un signe, il l'emporta jusque dans l'appartement particulier de Mourad, et la il déposa, sur un divan bas, son fardeau précieux, ramenant derrière le dos une pile de riches coussins en écharpes rayées de Tunis. Puis il se retira, laissant Mourad seul avec Gabrielle.

—D'où vient cette enfant et que lui est-il arrivé ? se demandait Mourad.

Il avait trempé une serviette dans une aiguière d'or ciselé et lui rafraîchissait les tempes, le visage, les mains, et tout en essayant ainsi de lui faire reprendre connaissance, il ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Et il eut, à demi-voix, la même exclamation que Norbert un jour avait laissé échapper, la première fois qu'il avait vu la jeune fille :

—Quelle est belle !

Gabrielle se réveillait et était prise de frissons ; il étendit sur elle un cachemire et se recula discrètement. Il avait le respect de la femme et craignait de l'effrayer. Gabrielle se souleva et tout d'abord ne vit rien, dans cette demi-obscurité. Elle mit son front dans ses mains, ses coudes sur ses genoux et rêva, essayant de se retrouver dans le fouillis de ses pensées, dans le désordre de sa pauvre tête. Mourad s'avança et dit doucement.

—Mademoiselle, ne vous effrayez pas.

Elle tressaillit et le regarda.

—Où suis je donc ? Qui êtes-vous ? Que m'est-il arrivé ? Je ne sais plus. Aidez-moi ! Je suis folle

Il eut pitié d'elle et lui raconta ce qu'il savait. Au fur et à mesure qu'il parlait, elle se souvenait. Et quand il eut fini :

—Est-ce que je serais sauvée ? murmura-t-elle. Est-ce que vraiment je n'aurais plus rien à craindre de cet homme ? Est-ce que je vais retrouver mon père et Valentin, mon pauvre Valentin que j'aime et qui doit pleurer sur moi ? Est-ce que ces trois jours seraient passés sur ma vie, pareils à un de ces cauchemars horribles et lourds que le réveil dissipe ?

Et pendant qu'elle rêvait ainsi, Mourad, les yeux étonnés, la figure comme alanguie par une pensée douce, la regardait toujours et l'admirait.

IX

La situation de Valentin était désespérée ; quand il sortit de son évanouissement, il fut longtemps à se remettre, tant sa tête était faible ; il entendait un bourdonnement sonore dans ses oreilles ; c'était le sang qui descendait à la tête ; ses paupières étaient si lourdes qu'il avait peine à tenir les yeux ouverts. Depuis nombre d'heures, Valentin n'avait pas mangé, n'avait pas bu ; il était allongé dans cet étroit boyau, cercueil où il allait être enseveli vivant. Bigarreau et La Guyane prenaient plaisir à le torturer. Rentrant dans le caveau, ce dernier colla sa face contre les barreaux et riait :

—Eh ! le mioche ! voilà ce que c'est que d'être trop curieux ! On se fait pincer comme ça par le père La Guyane. Allons ! avance un peu, qu'on voie ta frimousse.

Mais Valentin n'entendait pas, les paroles du bandit arrivèrent jusqu'à son oreille, sans qu'il en comprît le sens. Il gisait sans mouvement, la face écrasée contre terre, les bras étendus en avant, vers les barreaux. La Guyane lui saisit une main et la secoua de toutes ses forces, appelant avec colère :

—Eh ! le même ! Allons, remue-toi. Il y a moyen de s'entendre, et si tu veux être gentil, le papa La Guyane te tirera de ton trou de taupe.

Valentin ne comprenait plus, il ne répondit pas. Seulement la main de l'homme, serrant la sienne comme dans un étau, le rappela une seconde fois à la vie, c'est-à-dire à la souffrance, et il laissa échapper des gémissements.

—Je crois qu'il va passer ! fit La Guyane, brutalement.

—Ces mioches d'aujourd'hui, dit Bigarreau avec philosophie, ça n'a pas l'âme chevillée au corps.

—Passe-moi du pain et du vin, je vais tâcher de lui en faire goûter. Dépêche-toi !

Bigarreau obéit. La Guyane, soulevant sa tête, essaya de lui introduire entre les dents le col d'une bouteille, mais les dents convulsivement serrées résistèrent.

—Trop tard ! murmura le bandit, trop tard ! Il ne passera pas la journée ! Tant mieux ! C'en est un qui n'ira pas dire au chasseur où est baugé le sanglier !

* * Il est deux personnages de notre récit que nous avons laissés jusqu'aujourd'hui au second plan, et qui, cependant, y doivent jouer un certain rôle. Nous voulons parler de M. Trutat, dit *Auguste*, et du prestidigitateur Trompe-l'Œil. Trutat, un excellent homme, père de huit enfants, était employé au cirque Franconi, en qualité de clown. C'était au cirque qu'Auguste, nous lui laisserons ce nom populaire, avait connu Trompe-l'Œil, un méridional bon enfant.

Trompe-l'Œil donnait des séances de prestidigitation dans les cafés de la banlieue parisienne, dans les guinguettes, le dimanche, et chez tous les marchands de vin de l'ancienne banlieue. C'est de cette façon qu'il avait connu, ainsi qu'il s'en vantait un jour, quand il avait pris avec Valentin et le clown la résolution de trouver La Guyane, tous les bouges les plus mystérieux, tous les repaires les plus sinistres de Paris qui tuent et qui volent.

Auguste avait demandé au cirque un congé de quelques jours, et lui et Trompe-l'Œil étaient partis en campagne, à la recherche de la Guyane, c'est-à-dire de Gabrielle. L'absence de Valentin commençait à les inquiéter beaucoup. Connaissant la ténacité de leur ami, ils tremblaient qu'il ne lui arrivât malheur. Ils l'aimaient comme un fils ; le père Bertara ayant habité longtemps la rue Marcadet, Auguste s'était attaché à cet enfant du hasard, aussi bien qu'à Gabrielle et ne faisait pas de différence entre eux et ses propres enfants.

Voilà comment nous retrouvons les deux amis errant par les sombres ruelles de Montmartre, un soir pluvieux d'avril. Déjà, depuis plusieurs jours, ils parcouraient ce coin de Paris, s'arrêtant de préférence dans les établissements interlopes voisins des fortifications, cherchant partout, mais en pure perte, le bandit qui portait sur sa main l'effroyable signe particulier infligé par le coffre-fort de Mourad, espérant aussi qu'à défaut de La Guyane, ils trouveraient Bigarreau !

C'est ainsi que, de repaire en repaire, ils étaient arrivés près de la porte d'Aubervilliers. Ils s'assirent sur le talus des fortifications, attristés et découragés par leurs recherches infructueuses. Ils étaient là, silencieux, depuis quelques minutes ; le soir venait ; une pluie fine se mettait à tomber lentement, mais d'une façon continue et un brouillard s'abaissait sur Paris. Des passants allaient et venaient devant eux, sortant de Paris ou rentrant de la banlieue, des employés de l'octroi se promenaient de long en large, d'un air ennuyé. Et, machinalement, ils se mirent à regarder une femme qu'il leur semblait avoir vue quelques minutes auparavant, et qui passait là de quart d'heure en quart d'heure, avec des allures étranges, vivement, comme si elle était poursuivie. Et elle était filée, sans aucun doute, car chaque fois qu'elle apparaissait, arrivaient deux hommes, la suivant de près.

L'un était un chiffonnier portant la hotte sur le dos, son crochet d'une main, sa lanterne traînant à terre. Il avait une barbe broussailleuse qui lui cachait la figure. L'autre était aussi barbu, de même taille à peu près que le premier ; il avait à son bras un immense panier dans lequel étaient, pêle mêle, des plâtres de la Vénus de Milo, de Bonaparte, de la République, de la femme piquée par un serpent de Clésinger, du Daphnis de Prézieux, de Bayard, des figurines italiennes et des statuette religieuses.

Tout à coup Trompe-l'Œil et Auguste assistèrent à une scène curieuse, qui eut la durée d'un éclair. La femme s'était arrêtée, en croisant les bras, attendant. Les deux hommes passèrent devant elle, le chiffonnier piquant dans les tas d'ordures, l'autre fredonnant une chanson italienne où il était question de Victor Emmanuel et du macaroui,

de l'Italie et de la France. La femme les arrêta tous les deux par la blouse.

— Dites donc, vous autres, voilà deux heures que vous me filez. Vous perdez votre temps, car je n'ai rien à faire avec la police. Une fois n'est pas coutume !

— Eh ! ma vieille, tu te trompes, dit le chiffonnier, je ne suis pas de la rousse, moi Est-ce que j'en ai l'air ?

Quant à l'homme aux plâtres, il bredouilla quelques mots d'italien, en riant, et voulut étaler sa marchandise. Mais la femme haussa les épaules.

— Ma parole, dit-elle, vous êtes deux fiers imbéciles.

Et soudain, d'un mouvement brusque, avant qu'ils eussent le temps de s'y opposer elle arracha violemment leur fausse barbe.

— Sacrebleu ! dit le chiffonnier en levant le poing.

— Nom d'un tonnerre ! fit l'Italien en excellent français.

C'étaient Siméon et Chilpéric, piteux et décomfits. Et ils n'étaient pas encore revenus de leur colère et de leur surprise, que la femme était partie à toutes jambes, fuyant le long des ramparts. Mais en même temps deux hommes surgissaient devant les agents : Auguste et Trompe-l'OEil, et précipitamment disaient :

— Vous avez été joués, la partie est perdue pour vous, mais nous pouvons, nous, la continuer.

Siméon et Chilpéric tressaillirent. Comme la nuit tombait, ils ne les reconnaissaient pas. Auguste et Trompe-l'OEil se nommèrent. Siméon et Chilpéric eurent un cri de joie.

— Vous avez raison, la partie n'est pas perdue. La femme se défie de nous, mais elle ne vous a pas vus. Suivez-la, ne la quittez pas tant que vous ne serez pas sûrs de son taudis.

— Cette femme, qui est-elle donc ?

— Ne l'avez-vous pas devinée ? Si elle se cache aussi soigneusement le visage, c'est qu'elle y porte un signe de reconnaissance infaillible.

— Bigarreau ? la femme de La Guyane ?

— Juste, mais hâtez-vous. Elle est rusée comme une bête sauvage, peut-être est-il trop tard !

Trompe-l'OEil et Auguste étaient déjà loin. Ils avaient vu Bigarreau disparaître en longeant les remparts ; ce fut de ce côté-là qu'ils se dirigèrent en courant.

Le brouillard s'épaississait de plus en plus, la nuit était venue ; les rares becs de gaz, voilés par la lune, obscurcie et sans reflet, la pluie fine, froide, pénétrante, continuait de tomber, rendait le terrain glissant. On eût dit que le brouillard était le complice de Bigarreau, la mégère avait disparu, s'était évanouie dans l'épaisse brume. Les deux amis se séparant, s'élançèrent de chaque côté, au hasard, dans le terrain vague. Pourtant, ils eurent beau chercher, ils ne la virent point. Ils se rejoignirent dans la nuit, se laissèrent tomber, haletants, n'ayant plus de souffle, sur la terre humide ; puis, quand ils eurent repris haleine :

— Il est impossible que Bigarreau soit sortie du terrain avant nous. Elle n'a pas des jambes de cerf. Donc, de deux choses l'une, ou la terre l'a engloutie, ce qui est peu probable, ou elle est entrée, tout simplement, au *Canon de Marseille*, un des bouges les plus dangereux de Paris ; il est là, à cinquante pas de nous, et si tu ne le vois pas, c'est qu'il est enseveli dans ce brouillard du diable auquel nous devons d'avoir perdu Bigarreau.

Auguste regarda Trompe-l'OEil d'un air étonné :

— Puisque tu crois que Bigarreau est là-dedans, entrons-y. Qu'est-ce que nous attendons ici ?

— Attendons quelques minutes ici, dit Trompe-l'OEil ; il se pourrait que je me trompe.

Ils attendirent en effet, mais pas une personne ne sortit du bouge.

— Allons, fit Auguste en se levant un peu engourdi, puisque c'est un débit de vins nous avons bien le droit d'y entrer comme les autres. Et j'ai une soif ! . . .

Ils firent quelques pas dans la direction du *Canon de Marseille*, mais tout à coup Auguste s'arrêta, se pencha :

— Hein ? dit-il as-tu entendu ?

— Quoi donc ?

— Une plainte, un gémissement, je ne me trompe pas !

Et il écoutait, retenant sa respiration.

—C'est drôle, dit-il, c'était une plainte lugubre, sourde, comme de quelqu'un qu'on étouffe, qu'on étranglerait. A présent, j'ai beau prêter l'oreille; je n'entends plus rien.

—Est-ce qu'on assassine là-dedans ?

Le vent leur soufflait des rafales dans les yeux et les aveuglait, mais le brouillard se déchirait; la nuit devenait moins noire. La plainte ne se renouvela pas; comme ils étaient près du bouge, ils poussèrent la porte qui n'était qu'entr'ouverte et céda. Ils entrèrent, mais restèrent sur le seuil, surpris de se trouver dans l'ombre. Un bruit significatif partait du dessous.

—On boit dans le sous sol, dit Trompe-l'OEil, descendons.

Ce fut à force de tâtonner qu'ils rencontrèrent la trappe. Elle était fermée par un crochet. Auguste frappa deux ou trois coups du talon de son soulier. En bas, les bruits cessèrent brusquement.

—Ah! ah! murmura Trompe-l'OEil, on n'aime pas les visites, il paraît.

Des pas lourds montèrent l'escalier de pierre et brusquement la trappe se souleva, et des hommes apparurent. Une lumière jaune et fumeuse éclairait cette scène bizarre.

—Qu'est ce que vous voulez? fit une voix rauque, sur un ton menaçant.

Les hommes avaient fait irruption dans la salle et entouraient les deux amis; leurs figures étaient hâvres et sinistres; leurs vêtements sales et deguenillés, tout en eux traahissait le vice misérable.

—Parbleu! fit Trompe-l'OEil en riant, nous voulons boire, et en même temps, si on le permet, nous donnerons à l'honorable société une petite représentation.

—Tiens! fit la même voix, c'est l'escamoteur! Descendez, vous allez nous faire quelques tours de passe passe.

On les poussa dans l'escalier qu'ils dégringolèrent. Au-dessus d'eux, ils entendirent qu'on refermait la trappe soigneusement.

—Eh! eh! dit Trompe-l'OEil à l'oreille d'Auguste. C'est peut-être plus difficile de s'en aller d'ici que d'y entrer.

Auguste fit un geste insouciant. Il avait confiance en sa force. Les tables des caveaux étaient pleines. Un épais nuage de fumée flottait sous la voûte. Les buveurs regardèrent les nouveaux venus d'un air qui n'avait rien de rassurant. Déjà plusieurs étaient ivres et ceux là vinrent inspecter de près les deux amis. Ils ne semblèrent pas le remarquer. Dans le fond du caveau, derrière un comptoir, ils avaient aperçu Bigarreau qu'ils reconnuent tout de suite, à sa balafre rouge. Mais, ni près d'elle, ni autour d'eux, ils ne virent La Guyane.

—Messieurs, dit Trompe-l'OEil, je vais avoir l'honneur d'amuser la société par quelques tours de ma composition.

Il allait entamer un petit boniment, mais il s'arrêta, avec un petit mouvement nerveux.

—Auguste ne s'est pas trompé, se dit-il, moi aussi j'ai entendu.

Et il oubliait, pour écouter, son boniment et l'endroit où il se trouvait, et les bandits qui le regardaient, quand il reçut à la nuque un coup de poing qui l'étourdit et le fit chanceler.

—Eh! l'escam, à quoi penses-tu? dit une voix avinée.

Il se retourna et tressaillit. Derrière lui était un colosse, le dominant de la tête et des épaules, vêtu de velours et guté. Et dans ce colosse il avait reconnu La Guyane. Trompe-l'OEil échangea un rapide regard avec Auguste. Ils s'étaient compris. Trompe-l'OEil eut un sourire de triomphe et il se frotta les mains vigoureusement; puis, calme et froid:

—Ces frictions de mes deux mains, messieurs, ont pour but de développer le magnétisme nécessaire à l'opération. Je vois l'électricité qui se développe avec abondance dans ma main gauche. Très bien, je crois que nous réussirons. Je vais commencer l'expérience:

Malheureusement depuis quelques secondes, Trompe-l'OEil n'était plus sûr de lui, il bredouillait et des rires bruyants s'élevèrent autour de lui, avec des menaces et des insultes. Des ivrognes s'élançèrent et le bouculèrent. Auguste se mit devant lui pour le protéger. Alors, rapidement, les deux amis purent échanger quelques paroles à voix basse, en restant calmes sous les bordées d'injures.

— Il y a une porte basse au fond du caveau, dit Auguste ; c'est de là, derrière cette porte, que partent les gémissements.

— Ce qui m'a troublé, c'est que j'ai cru que c'était Valentin qui appelait au secours.

— C'est drôle. J'ai eu la même idée.

— Il faut s'en assurer, coûte que coûte.

— Comment ?

— Laisse-moi faire. Ne sois pas étonné de ce que tu entendras et de ce que tu verras. Un dernier mot. Te crois-tu de taille à te battre avec La Guyane ?

— Je me battrais avec le Grand-Turc, pour Valentin.

— Bon. Retourne à ta place.

Trompe-l'Œil, qui avait retrouvé toute son assurance, se mit alors en mesure d'amuser la société par ses tours de prestidigitation, qui eurent un grand succès ; il semblait avoir fait disparaître toute trace de soupçon dans les esprits des hommes farouches qui l'écoutaient.

Le brave homme voulait à toute force explorer le bouge et avoir le cœur net des gémissements qu'il avait entendus. Il prit une résolution désespérée et aussitôt le dernier tour fini il adressa la parole à son audience.

— Messieurs et madame, mon domestique ne fait pas, sans doute de l'escamotage. Auguste a toutefois son utilité et vous allez en juger par vous-mêmes. Nous terminons généralement nos soirées de prestidigitation par une lutte, boxe ou main plate, à laquelle prend part l'homme le plus robuste de l'honorable société. Il y a un pari de vingt francs sur le résultat de la lutte. Auguste est très fort, je vous en prévienne. Est-il quelqu'un ici qui ose lui tenir tête ? Ne répondez pas tous à la fois !

— La Guyane ! La Guyane ! hurlèrent quelques voix.

— Oui, La Guyane ! dit celui-ci d'une voix rauque. Et je m'en vas le mettre pour six mois dans son lit, ton domestique.

Il jeta sur-le-champ son patelot, retroussa ses manches et, développant le bras, montra ses muscles d'Hercule. Auguste en faisait autant de son côté. On avait rangé les tables dans le fond du caveau pour laisser l'espace libre aux lutteurs. Bigarreau et les autres, quittant leur place, étaient venus se masser tout autour. Une gaieté cruelle brillait dans tous les yeux. On connaissait la force de La Guyane ; on était sûr de lui. Et si grande était l'attention, qu'on ne remarquait pas que Trompe-l'Œil au lieu de rester près d'Auguste, traversait les rangs serrés des buveurs et s'esquiva.

— Eh bien, disait Auguste à l'ancien forçat qui déjà l'attendait, arc-bouté sur les jambes, tu te bats avec des gants ?

— C'est pour ne point te faire de mal ! ricana le bandit.

Et ils se ruèrent l'un sur l'autre. Trompe-l'Œil, tout d'abord, s'était assis sur un escabeau, paraissant indifférent à ce qui se passait, puis, peu à peu, il s'était rapproché du fond du caveau, où il distinguait, dans la demi-obscurité, une porte basse.

Au plus fort de la lutte il se glissa, comme un chat, jusqu'à la porte ! Celle-ci n'était que poussée, pas fermée. Il l'ouvrit et, posant les pieds avec prudence, il s'engagea dans le caveau isolé. Comme il était là, en pleine nuit, il alluma une allumette. Au même instant, il entendit un soupir très faible, une sorte de râle de détresse, tout près de lui, et il avisa le soupirail percé dans le mur, d'où ce soupir semblait s'exhaler. Son allumette s'éteignit en lui brûlant les doigts. Il ralluma une chandelle qu'il avait aperçue, plantée dans le goulot d'une bouteille sur la table. Assez petit, Trompe-l'Œil n'atteignait pas jusqu'au soupirail ; il monta sur une chaise et son regard plongea dans le trou noir, béant, que sa lumière éclairait à peine.

— Valentin ! Valentin ! dit-il, sans retenir un cri d'effroi.

Et passant la main à travers les barreaux, il le secoua :

— Valentin ! mon enfant, c'est moi, Trompe-l'Œil, avec Auguste.

Une plainte seule lui répondit, de plus en plus faible.

— Valentin ! courage ! je reviens, dit-il, comme si le prisonnier pouvait le comprendre.

Et, sautant de la chaise, il éteignit la chandelle et rentra dans les caves, ayant soin de refermer les portes. La lutte continuait, avec des chances irrégulières ; dans le silence, on n'entendait que la respiration haletante, sifflante des lutteurs. Des ivrognes murmurèrent, Bigarreau, furieuse, cria :

— La Guyane, tape sur la nuque ; tu sais bien, sur la nuque !

Le bandit, à ce moment, tenait la tête d'Auguste sous son bras ; la colère l'affolait : il avait du sang aux yeux ; il leva le poing pour frapper Auguste derrière la tête ; c'était un coup mortel. Mais Auguste se détendit comme un ressort et le repoussa. Ils se retrouvèrent face à face, et Auguste regarda autour de lui. Deux ou trois fois, dans le courant de la lutte, le brave clown avait cherché des yeux son compagnon sans le voir. Cette fois, il le découvrit. Trompe-l'Œil lui fit un signe mystérieux. Il fallait en finir. Alors, Auguste :

—Messieurs, dit-il, vous avez vu que mon adversaire a essayé d'un coup qui est expressément défendu dans les luttes ?

—De quoi ? de quoi ? fit La Guyane.

—C'est vrai, c'est vrai, cria-t-on. Bigarreau a eu tort !

—Dans ces conditions, dit Auguste, j'ai droit à une revanche et je la prends !

Il fit un bond vers La Guyane, tomba à un demi-mètre de lui, et, avant qu'il eût pu parer, le poing du clown s'abattait, d'un terrible coup, sur la bouche du bandit ; La Guyane roula, vomissant le sang, les dents brisées, évanoui.

—Voilà ! dit Auguste, très calme. C'est fait !

Et ceux qui étaient là n'étaient pas revenus de leur surprise que déjà le clown et l'escamoteur avaient disparu. Ils allèrent se cacher dans la maison en construction où ils s'étaient réfugiés tout à l'heure, et là, ils attendirent qu'on les poursuivît, mais ils se trompaient. Tout en se tenant accroupi derrière les moellons et les planches, Trompe-l'Œil racontait à Auguste ce qu'il avait découvert.

—Ah ! mon Dieu, fit le clown, comment le tirer de là ?

—Viens. Suis-moi. Tu vas voir. Je retrouverai facilement l'entrée du soupirail. Ce doit être de ce côté, à peu près vers l'endroit où est cette pierre. Qu'est-ce qu'elle fait là, cette pierre ? Ne servirait-elle, par hasard, qu'à boucher l'entrée ? Auguste, souleva la un peu, afin que je puisse m'assurer. Bien !

Auguste avait écarté le moellon. Trompe-l'Œil, à genoux, grattait la terre, doucement ; il rencontra des planches et les enleva ; et le trou noir apparut.

—Là ! murmura l'escamoteur, qu'est-ce que je disais ?

Et sans perdre une minute, il se glissa dans le soupirail. La moitié de son corps, seulement, y passa, mais ses mains rencontrèrent les pieds de Valentin qu'elles saisirent, et sans bruit, lentement, il ramena le corps. Le pauvre garçon resta sur le dos, les bras étendus, sans mouvement. Était-il mort ?

—Fuyons ! dit Trompe-l'Œil. Maintenant, j'ai peur !

Auguste enleva Valentin qu'il mit sur ses épaules, et tous deux disparurent dans les ténèbres du terrain vague, courant comme des insensés.

X

Gabrielle se croyait sauvée. La douce figure de Mourad qui la regardait en souriant, et dont les yeux de velours noir semblaient la caresser, la rassurait. Elle se leva, fit quelques pas dans le salon et vint au jeune homme :

—Ah ! monsieur, dit-elle, je vous bénirai toute ma vie, car vous m'avez arrachée à un horrible danger.

Elle était encore dans une agitation extrême ; ses nerfs étaient secoués ; elle tremblait violemment et ses dents claquaient. Il lui prit les mains, la conduisit doucement vers le divan où elle était couchée tout à l'heure.

—Rassurez-vous, je vous en prie, mon enfant, dit-il ; qui que vous soyez, et quels que soient vos ennemis, vous êtes ici en sûreté. Je devine bien, à votre émotion, que le péril qui vous menaçait devait être très grand. Pour que je puisse l'écarter de nouveau, s'il se représente, pour qu'il me soit possible de vous protéger encore, veuillez me dire qui vous êtes, et comment il se fait que, par cette nuit, mes gens vous aient aperçue, appelant au secours, sur le toit de la remise ? Comment vous trouviez-vous-là ?

—Oui, monsieur, dit l'enfant, je vais tout vous dire.

Et elle raconta de quel guet-apens elle avait été victime quelques jours auparavant ; comment elle avait été enlevée en voiture, comment amenée dans cette maison nouvellement édifiée derrière les jardins de l'hôtel ; elle raconta son entrevue avec le marquis d'Argental et comment elle avait voulu s'enfuir au péril de sa vie, pour échapper au sort qui lui était réservé. Aux premiers mots de cette histoire, Mourad n'avait pu retenir

un geste de surprise ; et, à mesure que Gabrielle avançait dans son récit, une joie immense l'envahissait. Quand elle eut fini :

—Et ce Norbert, dit-il, ne vous a-t-il pas appris, par hasard, que vous étiez l'héritière d'une grande fortune ?

—Il me l'a dit, c'est vrai ; mais comment le savez-vous ? fit-elle avec défiance, en s'éloignant de Mourad.

—Tout à l'heure, vous apprendrez tout. Votre nom, mon enfant, quel est votre nom ?

—Gabrielle Bertara, monsieur.

—C'est vous ! c'est vous ! dit Mourad avec un cri de joie. Ah ! je m'en étais douté dès les premiers mots ! C'est vous que je cherche depuis si longtemps et que je désespérais de trouver.

—Vous me cherchez ?

—Oui, pour vous mettre en possession de cette fortune dont on vous a parlé ! Car ce n'est pas un mensonge, mademoiselle, ce n'est pas un rêve, vous êtes riche, immensément riche !

Gabrielle passa lentement la main sur son front.

—Depuis quelques jours ma vie est tellement bouleversée que j'ai peur de devenir folle, murmura-t-elle.

—Pauvre enfant !

Et Mourad lui dit de quelle mission il avait été chargé par le vieux Bertara, l'oncle de Gabrielle.

—Je commençais à désespérer de vous rencontrer jamais, Gabrielle. Car, en même temps que deux de mes agents dévoués avaient découvert votre adresse, vous étiez enlevée par ce Norbert, et votre père lui-même disparaissait.

—Mon père ! Que va-t-il devenir ?

—Puisque nous savons qu'il est entre les mains du marquis Norbert, nous le retrouverons. Je vous le jure ! Tranquillisez-vous donc. Mais il est tard. Les émotions de cette nuit vous ont fatiguée et vous tombez de sommeil. Je vais vous faire préparer une chambre dans l'appartement de mes sœurs, avec lesquelles vous ferez connaissance demain. Dormez en paix, Gabrielle. Désormais, c'est moi qui veillerai sur vous !

Le lendemain matin, Mourad vint la trouver.

—Ne vous inquiétez de rien. Ici avait-il dit, et n'avez aucune préoccupation. Dans quelques jours je vous rendrai votre père. En attendant, vivez ici, auprès de moi, auprès de mes sœurs qui seront vos compagnes et qui vous aimeront bientôt, j'en suis certain.

Et il lui avait amené ses deux sœurs, Féridié et Fatma. Elles avaient dix-huit ans et étaient sœurs jumelles. Elles étaient, certes, aussi jolies que Gabrielle, quoique leur beauté fût d'un genre différent. Comme elles n'étaient pas voilées, elles apparurent à Gabrielle dans tout l'éclat de leur jeunesse et de leur beauté, et Gabrielle, les voyant ainsi, l'une auprès de l'autre, ne put retenir un geste de surprise.

C'est que, par un caprice assez fréquent de la nature, Féridié et Fatma semblaient deux copies du même tableau ; c'était la même face, le même regard et jusqu'à la même voix ; Féridié était Fatma et Fatma était Féridié. Même langueur dans les attitudes, mêmes gestes et mêmes sourires.

Mourad l'avait bien deviné ; les jeunes filles s'aimèrent dès le premier jour ; en ce coin retiré de Paris, en cette vie intime et mystérieuse, fastueuse et calme tout à la fois, où chaque détail nouveau pour elle éveillait sa curiosité et surexcitait son imagination, Gabrielle sembla continuer un merveilleux rêve. Confiante en Mourad et persuadée qu'il retrouverait son père, elle se laissait aller, en fermant les yeux, à cette existence où elle n'avait plus besoin de songer au lendemain, et elle se répétait tous les matins, avec un naïf bonheur, que les jours à venir ressembleraient à ceux qui s'écoulaient. N'était-elle pas riche ? Ne pourrait-elle pas faire des heureux autour d'elle et ne serait-elle pas heureuse, elle-même !

Et, pourtant, un tourment naissait dans sa jeune âme. Quand elle pensait à Valentin, et à la surprise que lui causerait la nouvelle de cette fortune, elle faisait mille projets d'avenir. Valentin ! Elle l'aimait.

Cependant Mourad se sentait attiré vers elle par une force contre laquelle il ne résistait pas, à laquelle, au contraire, il s'abandonnait avec bonheur ; du jour où il avait vu

Gabrielle, il l'avait aimée ; ç'avait été une passion instinctive · irraisonnée, mais violente ; il l'aimait avec la fougue entraînant de sa jeunesse et de son sang. Fériidié et Fatma avait compris son amour ; elles en aimaient Gabrielle davantage. Souvent Mourad, profitant de ce que la jeune fille se trouvait seule, avait voulu parler, lui ouvrir son cœur.

— Gabrielle, disait-il, j'ai un aveu à vous faire !

— Un aveu ? Quoi donc ?

Mais il se taisait subitement impressionné.

— Plus tard, ajoutait-il, plus tard, quand votre père sera retrouvé.

Et Gabrielle restait toute pâle et interdite. Elle aussi, devinait, et elle avait peur d'elle-même ! Et le quittant tout à coup, elle rentra dans sa chambre. Là, elle s'affaissa sur son lit, la tête dans l'oreiller. La fièvre l'envahissait, des frissons la secouaient avec violence, elle ne pleurait pas, et cependant des plaintes montaient à ses lèvres, et dans ces plaintes revenait toujours le même nom, la même pensée.

— Valentin, mon pauvre Valentin !

Elle ne dormit guère, cette nuit-là, elle ne se coucha même pas ; les yeux rouges, le front soucieux, la figure fatiguée, elle rêvait, les moindres impressions de son enfance, de sa jeunesse, repassaient devant son esprit. C'était à Valentin qu'elle pensait ! Quand elle vit le jour apparaître, en une teinte grise indécise, derrière les lourds rideaux de ses fenêtres, elle se leva, alla respirer la fraîcheur matinale. Cela lui fit du bien. Elle revint à un petit bureau poussé dans une encoignure, et, sans s'asseoir, écrivit quelques mots :

“ Pardonnez-moi. J'aimais avant de vous connaître. Je vous fuis pour être fidèle à mon amour.”

Elle cacheta, écrivit l'adresse de Mourad, et laissa l'adresse en évidence, sur le bureau, puis elle se recoiffa devant une glace, mit un peu d'ordre dans sa toilette et sortit. Quelques serveurs rôdaient silencieusement par l'hôtel. Gabrielle descendit et se fit ouvrir la porte qui donnait sur l'avenue. On lui obéit, et quand elle se retrouva soudain dans ce Paris où elle savait que tant de dangers la menaçaient, elle eut peur, et fut prise d'un tremblement si violent qu'elle dut s'appuyer contre la grille qui fermait la cour de l'hôtel. Elle entrevoyait, d'instinct, que personne autre que Mourad ne la protégerait efficacement, et la menaçante figure de Norbert lui apparut, avec la honte et le cynisme de son amour. L'épouvante fut telle que, pendant une seconde, elle oublia tout, prise de vertige, et d'une voix mourante :

— Mourad, Mourad, au secours ! au secours !!

Elle fit quelques pas vers la porte. Mais rentrer là, dans ce palais, c'était courir droit à l'amour de Mourad. Elle recula, et demie-folle, les mains sur le front, elle s'enfuit, éperdue, sans oser regarder en arrière.

Le soleil se levait et le vent faisait bruisser les feuilles naissantes des jeunes arbres de l'avenue. Celle-ci, aussi loin qu'on pût voir, resta d'abord déserte. Pas un piéton, pas une voiture. Puis, tout à coup, apparurent trois hommes qui marchaient à grands pas. Un d'eux semblait malade et très faible, car ses compagnons le portaient, le traînaient presque. Ils s'arrêtèrent devant la grille, et sonnèrent vigoureusement, à plusieurs reprises, parce qu'on ne venait pas. Enfin, un domestique arménien descendit les marches du perron. Il y eut des pourparlers ; l'Arménien ne voulait pas ouvrir, son maître reposait, mais l'un d'eux dit :

— Allez prier votre maître de nous recevoir. Et annoncez-lui que nous sommes des amis de Mlle Gabrielle Bertara.

L'Arménien s'éloigna. Quelques instants après, il revenait, ouvrait la grille. Les trois hommes entrèrent. C'était Trompe-l'Œil, Auguste et Valentin !

XI

Valentin, retiré à demi-mort du soupirail par Trompe-l'Œil et Auguste, avait été transporté chez ce dernier, rue Marcadet, où la femme du clown le soigna comme son enfant. Pendant trois ou quatre jours, Valentin resta sans connaissance, et le médecin, qu'on avait appelé en toute hâte, désespéra de le sauver ; puis la robuste constitution du jeune homme fit mieux que tous les remèdes ; bientôt il fut debout. Dès qu'il

put réfléchir, se souvenir, parler et marcher, sa pensée tout desuite courut vers Gabrielle

— Gabrielle ? dit il à Auguste, l'avez vous revue ? Est-elle revenue rue d'Allemagne ?

Le clown secoua la tête et Trompe-l'OEil, qui venait d'entrer et qui avait entendu la question, répondit avec tristesse :

— Nous n'avons pas de nouvelles de la jeune fille, bien plus, j'ai essayé de remettre la main sur Siméon et Chilpéric et je n'y ai pas réussi ; enfin, je suis retourné, la nuit, rôder aux alentours du *Canon de Marseille*, je n'y ai vu entrer personne et je suis persuadé que La Guyane et Bigarreau, quand ils se sont aperçus qu'on avait sauvé Valentin de leur caveau, se sont empressés de changer de domicile. C'est par La Guyane que nous comptons arriver jusqu'à Gabrielle ; le bandit ayant disparu, c'est à recommencer.

— J'sais où est Gabrielle ! fit Valentin d'une voix faible.

— Hein ? dirent les deux hommes, sursautant. Comment, vous savez ? Et vous ne disiez rien ?

— Est-ce que j'ai pu parler jusqu'aujourd'hui ?

— C'est vrai, mais maintenant ?

— Eh bien ! maintenant je puis tout vous dire et cela ne sera pas long.

Et il fit le récit de ce qu'il avait entendu avant de s'évanouir dans le soupirail du *Canon de Marseille*.

Le récit terminé, ils se regardèrent silencieusement ; puis Trompe-l'OEil prit la parole :

— Ne perdons pas de temps, dit-il, allons droit avenue du Bois-de-Boulogne. Là, nous verrons !

Valentin était encore très faible, mail il était soutenu par l'espérance de revoir Gabrielle. Ils partirent, c'était le soir. Ils avaient attendu que la nuit fût venue, pour être plus libres, si le hasard voulait qu'ils fussent mêlés à quelque périlleuse aventure. Auguste, avec ses économies, avait acheté trois solides poignards qu'ils portaient dans une gaine de cuir, accrochés sous leur blouse. A force de questionner, ils trouvèrent l'hotel Mourad et en arrière ils trouvèrent, en effet, la maison isolée, à peine terminée, toute seule dans la rue. Valentin tremblait si fort, quand ils y arrivèrent, que Trompe-l'OEil fut obligé de le soutenir dans ses bras.

— Mon Dieu, murmurait le jeune homme, si elle était là, pourtant, à quelques pas de moi. Si elle était là ?

— Eh bien ! si elle était là, fit Auguste, elle sera au milieu de nous tout à l'heure, quant je devrais mettre le feu à la maison.

La porte était fermée. Trompe-l'OEil sonna. On ouvrit. Il y avait un concierge installé là depuis quelques jours. Il se présenta poliment aux visiteurs.

— Ces messieurs viennent pour louer dans la maison.

— Justement, fit Trompe-l'OEil, avec un regard à Valentin et à Auguste. Nous voudrions un appartement dans les prix, voyons, dans les prix de . . .

Le concierge les dévisageait des pieds à la tête ; c'était un petit homme maigre et blême, à l'œil faux. Il était coiffé d'une calotte et vêtu d'un gilet de laine.

— Nous n'avons rien au-dessous de deux mille quatre.

— Ça ne dépasse pas nos prix, dit Trompe-l'OEil. Nous irons jusqu'à trois mille si l'appartement nous plaît.

— Ces messieurs veulent visiter ? Il n'aimeraient pas mieux revenir demain, au jour, pour mieux voir ? Ce que j'en dis ! ce n'est pas que je crains le dérangement, et si ces messieurs désirent me suivre ? Seulement, ces messieurs feraient bien de me dire quelles sont leurs vues, cela leur épargnera de visiter toute la maison.

— Vous n'avez pas un locataire ?

— Pas un seul, la maison est à peine terminée.

— Si cela vous est égal nous commencerons par le premier étage, dit Valentin, et nous finirons par les combles.

Le concierge n'eut pas l'air de prêter attention à ces paroles ; il allumait un bougeoir, il monta l'escalier. La maison fut visitée de fond en comble. Le cœur de Valentin battait à rompre sa poitrine. Nulle part, rien. Pas l'ombre d'un indice. Au contraire, partout l'évidence que la maison n'avait jamais reçu de locataires. Ils commençaient à descendre ; devant eux marchait toujours le concierge, son bougeoir à la main.

—Et les caves ? interrogea Valentin ; les caves ?

—Ces messieurs désirent ? Très bien, venez par ici.

Quand ils y furent, Valentin, resté le dernier, forma soigneusement la porte, qui s'ouvrait sur l'escalier de service, puis, profitant de ce que l'on se trouvait dans un des derniers caveaux, il dit quelques mots à l'oreille d'Auguste et de Trompe-l'Œil, et, tout à coup, poussant le concierge contre le mur, il se jeta devant lui pour barrer le passage et, tirant son poignard :

—Maintenant, mon brave, causons sérieusement ! Et pas un mot, ou je te fais rentrer la langue dans la gorge !

Le concierge avait pâli, et ses yeux faux avaient enveloppé les trois hommes d'un même éclair de haine.

—Au secours ! que voulez-vous de moi ?

—Je vais te le dire et tâche d'être franc ! Tu nous a menti lorsque tu as prétendu que cette maison n'avait jamais été habitée. Il y a quelques jours, il y avait un locataire, plusieurs peut-être, et l'on a renfermé ici une jeune fille. Le locataire, quel est-il ? La jeune fille, où est-elle ?

Mes bons messieurs, je ne sais rien de tout cela, sur ma part de paradis, je le jure, rien de rien. Je ne suis concierge que depuis avant-hier ; avant, j'étais aux pompes funèbres.

Trompe-l'Œil et Auguste lui avaient pris chacun un bras et le maintenaient solidement contra le mur. Le concierge, du reste, ne cherchait pas à s'échapper. Valentin lu appuya contre la gorge la pointe de son poignard.

—Parle, que sais-tu ? Parle ! ou je te tue !

—Je ne sais rien, râla l'homme en fermant les yeux.

Valentin appuya. La pointe disparut dans le cou.

—Une dernière fois, veux-tu parler ?

—Je ne sais rien ! Je suis ici depuis deux jours ! Interrogez le propriétaire, il vous renseignera.

—Son nom, son adresse ?

—M. Roussebois, 4 rue des Pyramides.

Valentin retira le poignard. Il était évident que l'homme ne dirait rien de plus. Trompe-l'Œil le lâcha. Auguste en fit autant. Le concierge s'abattit sur le genou, puis sur le ventre, demi-mort de peur. Les autres se retirèrent, le laissant là, et disparurent. Mais s'ils s'étaient retournés, en arrivant à la porte de la rue, ils eussent surpris le regard haineux, la figure crispée et hideuse du concierge. Ce n'était autre que Louffard !

Dans la loge, Louffard n'était pas seul ; il y avait là un homme qui se dissimulait derrière les rideaux du lit, et qui ne se montra que lorsqu'il vit rentrer le concierge. Cet homme, dont les lèvres étaient tuméfiées, gonflées et sanglantes, c'était La Guyane, encore malade du coup de poing d'Auguste. Louffard, blême le cou saignant, lui dit :

—Les as-tu vus, ceux-là qui viennent de venir ?

—Oui, je les ai reconnus tous les trois. C'est l'escamoteur de l'autre jour, au *Canon de Marseille*, c'est l'homme au coup de poing, et le petit que j'avais pincé dans le soupirail et qu'ils ont sauvé. J'ai un compte à régler avec eux. Patience !

—Moi aussi, dit Louffard avec un sourire sinistre, en essuyant le sang qui perlait goutte à goutte sur son cou. Mais, avant de songer à nos affaires, il faut terminer celles du patron. Ces trois hommes savent que la petite a été enfermée ici. D'un jour à l'autre ils peuvent la retrouver. S'ils la retrouvent, elle est perdue pour nous, car ils ne la quitteront plus.

—Il faut avertir Rouquin et le marquis. Reste ici, puisque c'est ton poste. Moi, je m'en charge.

La Guyane trouva les deux complices rue Lafayette. Ce fut une scène terrible entre les trois hommes. En suivant les traces de Gabrielle on avait découvert qu'elle s'était réfugiée chez Mourad, toutes les conséquences qui devaient résulter de cet asile effrayèrent les misérables, et leur première pensée fut, "comment faire pour attirer la jeune fille hors de l'hôtel ?"

Quand La Guyane raconta comment les trois hommes, que le marquis reconnut de suite sur la description qu'en fit le bandit, avaient fait une perquisition dans la maison.

où la jeune fille était séquestrée, la colère de Rouquin éclata terrible. Des reproches sanglants furent faits de part et d'autre. Après une longue discussion, La Guyane fut renvoyé avec de nouvelles instructions.

Quand ils furent seuls, Norbert dit à voix basse :

—J'ai peut être un moyen de tout réparer.

—Parlez, lequel ?

—La jalousie.

—Voici ce que je propose : Valentin, amoureux de Gabrielle, est fort jaloux. Sa jalousie nous servira. Vous allez voir.

Il s'assit à un bureau et écrivit rapidement quelques lignes ; Rouquin lisait par-dessus son épaule.

“ M. Valentin est averti par un ami, qui désire rester inconnu, qu'il cherchera vainement celle qu'il aime dans la maison Roussebois. Ce n'est pas là qu'elle se trouve, mais à l'hôtel Mourad, où M. Valentin pourra s'assurer par lui-même que souvent femme varie, et qu'il ne faut pas attacher trop d'importance aux serments des jeunes filles ! ”

—Je comprends, fit Rouquin. Vous envoyez cette lettre rue d'Allemagne, Valentin la trouve, court chez Mourad, auquel il fait une scène, réclame Gabrielle, ils sortent et nous les enlevons au passage.

—Exactement, donc faites surveiller l'hôtel par vos agents les plus actifs.

—Très bien, ce sera fait.

Un quart d'heure après, la lettre était déposée, rue d'Allemagne, par un commissionnaire. Trompe-l'Œil, Auguste et Valentin, sur l'indication donnée par Louffard, dans la cave, étaient allés rue des Pyramides, 4, et là avaient demandé M. Roussebois. Celui-ci était un homme d'affaires au service de Rouquin, qui n'avait rue des Pyramides, que son cabinet et demeurait à la campagne. Il fallut se résigner à attendre jusqu'au lendemain.

Les trois amis regagnèrent donc la rue d'Allemagne et se séparèrent en se donnant rendez-vous pour le matin. Valentin, en rentrant, trouva la lettre de Norbert et la lut quand il fut dans le petit cabinet qu'il occupait sous le toit. D'abord, il ne la comprit pas bien, cette lettre ; il la relut, puis il laissa échapper une sourde exclamation. Le papier tomba de ses mains ; un nuage passa devant ses yeux et il s'assit, défaillant, pressant son front de ses doigts crispés.

—Gabrielle ! Gabrielle ! murmura-t-il, tu m'as oublié !

Il n'avait pas eu, même un instant, le moindre doute que l'on pût le tromper. Il ne dormit pas de la nuit, mais le matin, alors qu'à peine le jour naissait, il était allé trouver Trompe-l'Œil et Auguste.

—Lisez ! leur dit le jeune homme.

Ils lurent et devinrent pâles, Auguste se mordit les lèvres :

—Eh bien, puisqu'elle est avec son amant, fit-il avec colère, m'est avis que ce n'est pas la peine de nous faire rompre les os pour cette péronnelle !!

Valentin leur tendit tristement les mains :

—Vous avez raison, mes amis. J'irai seul. Adieu !

—Seul ? Et où cela, s'il vous plaît ?

—Hôtel Mourad ! Je veux voir cet homme Je l'insulterai, je le frapperai au visage. Je veux voir Gabrielle pour lui reprocher sa lâcheté, son abandon.

—Eh bien, nous ne vous quitterons pas, dit Auguste. Il y a peut-être encore un soupire à l'hôtel Mourad. Au surplus, je ne serais pas fâché non plus de lui dire deux mots, à Gabrielle.

Une demi heure après, ils sonnaient à la grille, et l'Arménien, après avoir pris les ordres de son maître, venait leur ouvrir. Mourad était couché sur une pile de tapis de Perse, le coude appuyé sur des coussins brodés, de vraies perles, dessinant les arabesques les plus capricieuses ; il se souleva, quand il vit les trois hommes ; il ne retint pas un geste de surprise.

—Vous êtes des amis de Mlle Gabrielle Bertara ? dit-il.

Valentin s'était avancé vers lui, les yeux brillants, les lèvres blanches.

—Et vous, dit-il, vous, qui êtes-vous ?

—Ne vous l'a-t-on pas dit, puisque vous êtes chez moi ?

Valentin froissa dans ses deux mains la lettre écrite par Norbert, et, avant que

Trompe-l'Œil et Auguste n'eussent pu le retenir, il l'avait lancée au visage de Mourad. Elle tomba sur les coussins.

—Tenez ! dit Valentin, lisez cette lettre, lisez-la, et dépêchez-vous, et quand vous saurez que j'aime Gabrielle, vous comprendrez tout !

Mourad s'était brusquement levé, d'un bond, sous l'insulte, et il avait décroché un petit poignard égyptien, pendu au-dessus du divan. Il était horriblement pâle. Cependant il eut la force de se contenir. Il déplia la lettre et la parcourut. En une seconde il eut tout compris et sa colère tomba. Ce jeune homme aimait comme lui ! Il jeta son poignard sur le divan et regarda longuement Valentin !

—Vous avez été trompé, dit-il. Il est vrai que Gabrielle est chez moi, mais au lieu de l'avoir enlevée, comme vous paraissez le croire, je l'ai sauvée de ceux qui en voulaient à son honneur, à sa vie peut-être. Vous ignorez, sans doute, que Mlle Bertara a des ennemis redoutables qui en veulent à sa fortune, car elle est riche, très riche !

—Riche de ses dix doigts pour vivre ! dit Valentin.

Vous vous trompez de nouveau, monsieur. Mlle Bertara possède les millions. C'était un secret il y a quelques jours ; ce n'en est plus un maintenant, car peu m'importe que l'on sache que Gabrielle est riche ; puisqu'elle s'est confiée à ma protection, elle n'aura désormais plus rien à redouter de ceux qui lui voulaient du mal.

Valentin, les lèvres tremblantes, les yeux clos, semblait dans une prostration absolue. Il répétait machinalement :

—Elle est riche, riche à millions. Voilà pourquoi La Guyane parlait d'elle en disant "La petite aux millions !" Alors, elle ne m'aimera plus, c'est fini, elle est perdue pour moi. Et déjà elle en aime un autre, c'est certain, sans cela elle aurait pensé à moi et m'eût fait connaître sa retraite.

—Et les poings serrés, tout à coup, il demanda :

—Elle est ici, en cet hôtel ?

—Oui.

—Et jurez-moi que la lettre qui m'amène, cette lettre que je vous ai jetée au visage, a menti lorsqu'elle prétend que Gabrielle vous aime et que vous... avez son amour ?

—Vous ne l'avez jamais aimée cette jeune fille, si vous avez cru cela. Je l'aime, c'est vrai, depuis le jour où je l'ai recueillie, demi-morte d'effroi, de fatigue, de faim.

—Vous l'aimez ! Mon Dieu, voilà ce que je craignais, murmura Valentin. Et vous le lui avez dit ? Et elle vous aime ? Comment peut-il en être autrement ?

Mourad ne répondit pas. Il appuya le doigt sur une sonnette électrique, et Azep parut, restant sur le seuil. Mourad lui dit quelques mots dans une langue étrangère. Le serviteur sortit aussitôt. Quelques instants après, il revenait, pâle et consterné. Il y eut entre Azep et Mourad un échange de paroles rapides. Mourad se leva brusquement et ne retint pas une sourde exclamation, puis il regarda ceux qui étaient là d'un air effaré.

—Hier soir, cette nuit, Gabrielle était encore chez moi, dit-il d'une voix altérée, s'efforçant vainement de contenir son émotion, et l'on vient de m'apprendre qu'elle a quitté l'hôtel ce matin, à la pointe du jour !

—Allons donc ! fit Valentin, vous mentez

—Oui, ça n'est pas naturel, murmura Trompe-l'Œil.

—Il va falloir faire une visite domiciliaire, comme dans la maison Roussebois, dit Auguste en regardant autour de lui !

Mais Mourad était si accablé qu'il n'entendait pas.

—Elle est partie, seule, pourquoi ? Partie sans me voir, partie, alors qu'hier elle me disait : "Oui, je vous aime, je vous aime, je vous aime ! à demain !" Pourquoi est-elle donc partie ?

Il oubliait Valentin et les autres. Tout à coup Azep rentra et s'adressant à son maître, en français cette fois :

—Maître, la petite française a laissé dans sa chambre cette lettre qui vous est destinée.

Et il lui tendait un papier que Mourad prit en tremblant et parcourut d'un coup d'œil. Il chancela et passa la main sur son front, puis il fut obligé de s'asseoir et resta là, silencieux, les yeux fermés. Son émotion était si visible que Trompe-l'Œil, Auguste et Valentin, incrédules d'abord, en furent impressionnés.

— Venez ! dit Mourad à Valentin, cette enfant vous aime. Vous êtes bien heureux, je donnerais ma fortune pour votre bonheur !

Et Valentin, troublé, lisait à demi-voix :

“ Pardonnez-moi ! j'ai jamais avant de vous connaître. Je vous fuis, pour être fidèle à mon amour.”

Et cela était signé du nom chéri de Gabrielle, c'était l'écriture de Gabrielle, tout criait en lui que c'était Gabrielle !

— Serait-ce vrai ? disait-il. M'aimerait-elle toujours ?

— Ah ! fit Mourad à voix basse, vous l'aimez moins que moi ; car ce qui me touche, c'est moins son abandon que le danger qu'elle court peut-être en ce moment.

Valentin releva la tête.

— Vous avez raison, monsieur. J'ai pu céder à un mouvement d'égoïsme et ne penser qu'à moi. Sachez pourtant que je suis prêt à donner ma vie pour sauver Gabrielle, je vous le jure !

— Vous êtes bien jeune pour tenir un pareil serment. Si je ne vous aide, vous ne pourrez rien contre ceux qui la cherchent. Ses ennemis, les connaissez-vous, au moins ?

— J'en connais un !

— Il se nomme ? Ah ! dites-le moi, et je vous promets qu'à nous trois, nous saurons bien l'empêcher de nuire !

— Vous le connaissez sous le nom de Norbert.

— Norbert ! firent les trois hommes, avec le même cri.

— Son vrai nom est le marquis Norbert d'Argental !

— Lui ! dit Valentin. Lui ! qui venait tous les jours chez Gabrielle ! J'aurais dû me douter que cet homme était un misérable, et je comprends la haine instinctive qu'il m'inspirait !

— Il n'a pas caché ses projets honteux à Gabrielle. Sachant qu'elle est riche, il veut l'obliger à l'épouser. Voilà pourquoi il l'avait enlevée, et pourquoi il a fait disparaître le père.

— Et Gabrielle ? où la chercher, où la retrouver ?

— Peut-être est-elle retournée rue d'Allemagne, où elle demeurait. C'est son amour pour vous qui l'a fait quitter cet hôtel, où elle était en sûreté, c'est ce même amour qui vous la ramènera.

— Puissiez-vous dire vrai !

— A moins, acheva Mourad en hésitant, que, dans le trajet de l'avenue du Bois-de-Boulogne à la rue d'Allemagne, elle n'ait rencontré les agents du marquis et ne soit retombée entre leurs mains, ce que je crains, hélas !

— Non, non, ce n'est pas possible, murmura Valentin, ce n'est pas possible. Dieu ne serait pas juste !

Tous les trois firent un pas vers la porte, mûs par la même idée, et voulant se précipiter au secours de Gabrielle ; mais ils s'arrêtèrent, et Valentin revint à Mourad. Celui-ci, pâle, les yeux troublés, les regardait sans les voir.

— Monsieur, dit le jeune hon me, je vous ai offensé tout à l'heure, vous avez un noble cœur, et je regrette mon emportement. Voulez-vous me pardonner ?

Mourad lui tendit la main. Valentin la serra dans les siennes.

— Vous êtes sans ressources, dit Mourad. N'oubliez pas que je suis riche et qu'il faut que vous sauviez Gabrielle ! Ma fortune est à vous ! Ne négligez rien ! Traitez-moi comme votre frère !

Valentin et ses deux amis partirent. Mourad tomba, accablé, sur le divan, mit son visage entre ses mains, et dit :

— Gabrielle ne m'aime pas !

Puis il soupira longuement et rêva.

Depuis l'entrée de Gabrielle à l'hôtel Mourad, les agents de Rouquin, La Guyane, Louffard et d'autres se tenaient aux aguets aux alentours de l'hôtel.

Siméon et Chilpéric qui filaient La Guyane et Louffard étaient également sur la place surveillant les misérables.

Si Gabrielle, obéissant à sa première épouvante, était rentrée à l'hôtel Mourad, elle

eût été sauvée ; son amour pour Valentin, en même temps que la crainte qu'elle avait de se trouver faible devant Mourad, causa sa perte. Elle avait à peine fait, en chancelant, une centaine de pas hors de l'hôtel, que du coin d'une rue, de l'angle d'une maison, d'un arbre, d'un banc, surgirent quatre individus dont deux se mirent à précéder pendant que les deux autres se tenaient à une certaine distance en arrière. Ils marchaient séparément, comme ne se connaissant pas et paraissaient se soucier fort peu de Gabrielle.

Après avoir couru pendant quelques minutes, Gabrielle qui avait descendu l'avenue, au hasard, n'écoulant que cette folie aveugle qui l'avait fait fuir sans réflexion, s'arrêta pour respirer, en s'appuyant contre un arbre. L'avenue était toujours à peu près déserte et il n'y avait, devant et derrière elle, que les quatre hommes, toujours les mêmes, à la même distance. Tout d'abord, elle n'y avait pas pris garde. Mais soudain elle eut comme le vague soupçon d'un danger.

Depuis qu'elle était arrêtée, les hommes qui la suivaient allaient moins vite, pour ne point la dépasser, sans doute, et ceux qui la précédaient étaient fort occupés, accostés l'un contre l'autre, à allumer leur pipe, et c'était une opération fort délicate et fort difficile, car ils y mettaient le temps. Ils étaient loin encore, ces deux-là, et cependant Gabrielle était saisie d'effroi en les regardant ! C'est qu'il lui semblait bien les reconnaître à leur allure, le plus grand, avec ses épaules de colosse, le petit avec sa tête penchée, sa maigreur, ses longs bras.

—La Guyane et Louffard, murmura-t-elle.

Elle eut tout de suite l'idée de revenir à l'hôtel, mais, au moment où elle se retournait pour prendre sa course, un homme se précipita sur elle, l'enveloppa d'un grand manteau pour l'empêcher de se débattre et étouffer ses cris.

Il fut aussitôt rejoint par un autre individu et tous deux ils s'apprêtaient à porter la jeune fille, lorsque tout à coup, dans la rue de Chazelles déboucha un fiacre, cahotant au trot d'une rosse efflanquée et poussive, le cocher, un petit maigre, avait son chapeau descendu jusqu'au nez et le collet de sa houppelande relevé jusqu'au menton, de telle sorte qu'il était difficile de le reconnaître.

Il avait reconnu Gabrielle de loin et se sentant trop faible pour l'arracher des mains des ravisseurs, il avait imaginé ce moyen de se rapprocher d'elle, et avait pris le fiacre d'un de ses amis stationné près de là. Les hommes lui firent signe ; il s'arrêta.

—Je vais relayer, dit-il, d'un ton de mauvaise humeur.

—Vous irez une heure plus tard.

Ils prirent Gabrielle sous les bras et la jetèrent brutalement dans le fiacre.

Un des hommes s'était assis près de Gabrielle et, ses doigts serrés autour de la gorge de la jeune fille, il l'étranglait presque, l'empêchant de crier. Elle râlait ; ses ongles s'enfonçaient dans la chair du misérable, si profondément que le sang coulait de dix blessures ! Louffard et La Guyane, arrêtés à quelques pas de là, n'avaient pas eu besoin de prêter main forte. Ils avaient assisté à la scène en simples témoins. La portière du fiacre était refermée ; au moment où le second bandit allait monter sur le marchepied pour s'installer près du cocher, Louffard se coula jusqu'à lui, et dit à voix basse :

—Méfie-toi du cocher ! Il nous filait. C'est Siméon, un ex-agent de police, au service de Monrad.

Les yeux du misérable brillèrent.

—C'est bon, dit-il, je m'en charge !

—Et nous allons ? demanda le cocher.

—A l'hôpital porter cette malheureuse qui vient de tomber malade.

Siméon tressauta. Il n'avait pu dissimuler un mouvement de surprise. Le fiacre roulait sur les pavés. Il prit l'avenue de Wagram jusqu'à l'Arc de Triomphe, descendit les Champs-Élysées. Au moment où l'on arrivait au rond-point :

—Prenez l'avenue Montaigne, fit l'homme.

—C'est pas le chemin de l'hôpital.

—Allez toujours !

Siméon grommela quelques paroles inintelligibles. Au fond, il pensait :

—Ah ! ah ! je me disais bien qu'on n'irait pas jusqu'au quai de l'Horloge. Nous allons échouer la petite dans un coin, c'est connu ! Mais Siméon le saura !

Suivant docilement les indications du gardien, Siméon prit la rue François Ier et la rue Bayard ! Au coin de celle-ci et du cours la Reine, l'homme dit :

—Arrête !

Le fiacre ne bougea plus. Le misérable se dressa, jeta un coup d'œil devant et derrière lui. Derrière, personne. Devant, sur le cours, de temps à autre, déjà quelques passants. Au coin de la rue, il y avait un hôtel dont la porte venait de s'entr'ouvrir, sans qu'on eût sonné ou appelé. L'homme s'était assis de nouveau ; mais sa main droite était restée derrière Siméon, appuyée sur le haut du fiacre, et cette main serrait convulsivement un poignard à courte poignée et à la large lame.

—Eh bien, c'est-il pour aujourd'hui ? gronda le cocher.

—C'est pour aujourd'hui, oui, mon garçon, dit l'homme avec un son de voix étrange.

Et brusquement, derrière le cocher, son poing se leva et s'abattit, avec une force de taureau, le poignard tout entier avait disparu dans le dos de Siméon. Celui-ci ne poussa pas un cri, il rejeta seulement le torse en avant, avec un effort qui le tordit, et ouvrit par deux fois, des yeux énormes. Puis il s'affaissa, le dos contre le haut du fiacre, la tête balant sur la poitrine, ayant toujours, dans ses doigts crispés, les guides qu'il n'avait pas lâchées. Il était mort sur le coup. L'assassin sauta du siège et ouvrit la portière.

—Dépêchons ! dit-il, pas une seconde à perdre !

La jeune fille évanouie, fut portée dans l'hôtel ; un des misérables ressortit, s'approcha de la voiture et lança un coup de pied dans le ventre du cheval. La bête s'ébranla lourdement et, la tête basse, butant, reprit son petit trot pénible et éreinté, emportant le cadavre. Le corps, appuyé contre le haut du fiacre, gardait son équilibre ; les deux mains, sur les genoux, tenaient les guides ; la tête ballottait sur la poitrine, l'homme n'avait pas l'air d'être mort ; il ressemblait plutôt à un ivrogne. Ce fut une promenade fantastique et lugubre que celle de ce fiacre dans Paris ; il fila, du même train, le long des quais, traversa la place de la Concorde, prit la rue Royale, les boulevards, la rue du Helder, la rue Lafayette ; sur son parcours, des ouvriers, voyant le cocher, riaient.

—Paraît qu'il faisait soif, c'te nuit, disaient-ils.

Le manche du poignard, caché par la pèlerine, était invisible, et le sang, empêché par la lame n'avait pas coulé ; le vieux cheval suivait sa droite, comme si le cocher l'avait guidé toujours ; il n'y avait pas beaucoup de voitures, étant donnée l'heure matinale, de telle sorte qu'il n'y eut pas d'accidents ; cependant, rue de Dancergue le fiacre se croisa avec un camion chargé de pierres, dans les roues duquel il s'embarrassa ; un choc ébranla toute la caisse et la fit vaciller ; le cocher du camion, furieux, leva son fouet sur Siméon, en l'injuriant ; mais il ne le frappa point ; le cadavre avait perdu l'équilibre, roulait sur la roue et de là par terre ; et la pèlerine se relevant, montra le poignard planté dans le dos, jusqu'à la garde. Une demi-heure après, Siméon était à la Morgue.

Gabrielle, évanouie, avait été transportée dans un petit salon de l'hôtel mystérieux devant lequel Siméon venait de trouver la mort ; les deux bandits l'avaient laissée là, étaient ressortis, et, presque aussitôt, un homme entra qui s'avança vers la jeune fille avec précipitation, en ne retenant pas une exclamation. Ce survenant était le marquis Norbert. Il contemplant Gabrielle sans prononcer un mot, sans essayer de la rappeler à elle, comme s'il avait trouvé du plaisir à prolonger son évanouissement.

—Je l'avais crue perdue, murmura-t-il à la fin, la voici retrouvée, maintenant elle est à moi !

Elle ouvrit les yeux, regarda tout d'abord Norbert sans le reconnaître, puis autour d'elle, avec surprise ; puis, son regard se reporta sur le marquis et tout à coup son visage eut une effrayante expression d'épouvante.

—Ah ! dit-elle d'une voix étranglée, c'est vous !

Il souriait.

—C'est moi, Gabrielle, et cette fois nous ne nous quitterons plus. Tranquillisez-vous donc ! Je ne veux plus confier à d'autres le soin de veiller sur vous, ce sera moi désormais qui resterai auprès de vous jusqu'au jour où vous serez ma femme !

La profonde horreur que cet homme lui inspirait lui rendit un peu de courage ; elle se leva, et, tout près de lui, sans baisser les yeux, elle le défia :

—Vous savez pourtant bien, dit-elle, que je ne suis pas peureuse, que je préfère tout à la honte d'être à vous, que j'aimerais mieux mourir que de porter votre nom.

—Je le sais, Gabrielle, dit-il après un silence pendant lequel il la contempla avidement, la trouvant cent fois plus belle encore dans sa colère ; je sais que vous me haïssez et que ce sera à contre-cœur que vous vous marierez avec moi. L'amour viendra après le mariage.

—Vous le croyez ?

—J'en suis sûr !

Et il ajouta plus bas, comme ayant peur de se l'avouer :

—Je vous aime, Gabrielle, je pourrais me dispenser de vous le dire, puisque vous me méprisez. Oui, je vous aime, je m'en suis aperçu quand vous n'étiez plus là, au vide que votre absence laissait dans mon cœur. Je vous aime vraiment.

Elle riait. Lui était tout pâle, et comme bouleversé.

A quoi bon mentir ? dit-elle ; c'est à ma fortune que vous en voulez, et, pour vous en rendre maître, vous avez eu besoin d'un crime. L'amour est bien inutile en toute cette affaire. Puisque vous jouez avec moi cartes sur table, et puisque vous m'avez révélé jadis votre machination odieuse, pourquoi essayez-vous aujourd'hui de me faire croire à un sentiment que vous ne pouvez ressentir et qui n'existe pas.

—Vous vous trompez, Gabrielle, je vous aime !

Et sa voix était altérée. Il continua :

—C'est une faiblesse. Cela est venu malgré moi, en dépit de mes efforts, je vous aime !

—Je préférerais votre haine ; j'en aurais moins de dégoût !

Il passa la main sur son front mouillé de sueur.

—Gabrielle ! murmura-t-il. Gabrielle !

Il lui prit les bras, qu'il broyait dans ses doigts, et il la contemplait d'un regard enflammé. Tout à coup il se recula, la repoussant.

—Oh ! murmura-t-il, plus tard il faudra bien qu'elle m'aime !

—Qu'allez-vous faire de moi, s'il vous plaît ? dit Gabrielle.

—Vous me suivrez. Je quitte Paris ce soir.

—Et où m'emmènerez-vous ?

—Dans mon château de Corbigny, en Morvan. C'est là que se célébreront nos noces, dans quelques semaines.

—Vous croyez donc que je finirai par consentir ?

—J'en suis sûr !

—Et de quel moyen vous servirez-vous pour obtenir mon consentement ? Je vous prévins que ce ne sera pas facile. Aujourd'hui, je me sens plus forte que lorsque je me suis trouvée en votre pouvoir pour la première fois. J'ai des amis qui me protégeront, me chercheront, me sauveront !

—Mourad ? dit-il avec mépris.

—Lui et d'autres.

—Ecoutez, Gabrielle, pour éviter toute révolte de votre part, tout scandale, toute tentative de fuite, je vais vous dire sur quoi je compte pour que vous soyez à moi. A Corbigny, où nous irons ce soir, vous allez retrouver votre père.

—Mon père !

—Il vous attend. C'est lui qui fera notre mariage.

—Mon père ne vous connaît pas. Et quand il saura tout !

—Vous ne lui apprendrez rien, car vous ne voudriez pas qu'il lui arrivât malheur ! Votre père a confiance en moi, il est persuadé que je vous cherche, et je lui dirai que je vous ai reconquise, non sans péril.

—Il connaîtra la vérité.

—Non, vous la lui cachez, au contraire ; du jour où il commencerait à la deviner, entendez-moi bien, Gabrielle, votre père serait un homme mort !

Elle tressaillit. Norbert avait un ton sec et tranchant ; il parlait sans colère, avec lenteur, comme après une résolution irrévocable. Et la jeune fille comprit, d'instinct, que sa vie dépendait de ce que cet homme allait dire. Le marquis tira de sa poche un élégant revolver, à crosse d'ébène, richement incrusté et fit jouer la batterie chargée de six balles.

—Au premier mot que vous aurez dit à votre père, fit-il avec calme, je le tuerai. Au premier mot que vous diriez à quiconque, désormais, de votre aventure, je tuerai votre père. Enfin, si vous refusez d'être ma femme, vous pouvez préparer vos vêtements de deuil. Votre père est condamné. A Corbigny, où il attend votre retour, deux hommes qui me sont dévoués, et sur lesquels je puis compter comme sur moi-même, le surveillent sans cesse, ne le quittent pas. Leur surveillance deviendra plus étroite encore, lorsque vous serez là et que j'aurai à craindre vos confidences. Ah ! Gabrielle, je vous le dis,

tout refus de votre part est impossible. Il entraînerait la mort de votre père. Vous serez ma femme. En cet instant, Mourad viendrait pour vous sauver, ou tout autre, son intervention serait inutile, votre fuite serait le signal de la mort de votre père. C'est de vous, Gabrielle, que dépendent sa vie et sa mort. Mesurez bien vos paroles et pesez bien vos actions. Les unes et les autres peuvent être mortelles !

— Vous voulez m'en imposer, il est impossible que vous soyez aussi infâme !

Il eut un sourire froid

— Vous en jugerez par vous-même !

Alors elle se sentit prise de frissons. Elle ne le bravait plus parce qu'elle le voyait prêt à tous les crimes. Elle devinait que sa menace n'était pas vaine et qu'il l'exécuterait s'il le fallait. Elle ne craignait rien pour elle, mais pour son père ! Elle se tordait les mains. Que faire ? Le supplier, cet homme ? Il serait insensible. Lui offrir sa fortune, en échange de sa liberté et de celle de Bertara ? Elle l'avait déjà fait ; il avait refusé ! Alors, quoi ? Accepter ce mariage ignoble, pour sauver son père ? Elle ne s'y résignait pas. Elle avait un haut-le-corps à cette pensée. Elle, la femme de ce misérable, jamais !

— Qui sait, se disait-elle, je lui ai échappée une fois déjà, alors que je désespérais de tout ? Si je pouvais avertir Mourad ? Si Valentin et ses amis pouvaient apprendre où je suis ?

Norbert lisait les pensées de Gabrielle sur sa physionomie, comme on lit en un livre ouvert.

— Rien de tout cela ne réussirait, dit-il, n'essayez pas !

Elle eut un mouvement de colère désespérée, et elle regarda autour d'elle, dans le salon, cherchant une arme, résolue à tout, plutôt qu'à cette honte. Il la comprit une fois encore, et souriant :

— Vous ne trouverez point d'arme, ne cherchez pas !

Elle laissa échapper un cri de rage et se précipita vers la fenêtre, mais il l'y précéda, et toujours calme :

— Nous ne sommes qu'au premier étage, dit-il, vous vous blesseriez sans vous tuer. Et si vous voulez seulement appeler au secours, vous êtes libre.

Il ouvrit la fenêtre toute grande. Gabrielle se pencha avidement. Des gens passaient dans la rue. Deux gardiens de la paix traversèrent lentement, les mains derrière le dos. Là, était le salut, un mot, un cri la sauvait ! Norbert était un peu plus pâle qu'à l'ordinaire. Tout près de la jeune fille, il suivait, d'un œil fiévreux, chacun de ses mouvements. Les gardiens de la paix arrivèrent devant l'hôtel, machinalement, levèrent les yeux et aperçurent Gabrielle.

— Rappelez-vous ce que je viens de vous dire, fit le marquis à voix basse, au moindre mot, c'est la mort de votre père.

Gabrielle avait la moitié du corps penchée hors de la fenêtre. Les gardiens de la paix étaient si près, qu'elle les entendit :

— Joli morceau de fillette, murmurait l'un, dans sa moustache.

— Trop pâle pour moi, faisait l'autre ; j'aime mieux les rouges.

Gabrielle se tut, les gardiens s'éloignèrent, disparurent au tournant du cours la Reine. Et la rue redevint déserte. Le marquis referma la fenêtre. Son sang, un instant arrêté, se reportait à sa tête et lui enflammait les joues et le tour des yeux.

— Allons, dit-il, vous devenez raisonnable.

Il lui prit la main et la baisa galamment, près du poignet :

— Bientôt, vous serez marquise d'Argental !

Gabrielle, la tête lourde et vacillante sur les épaules, comme un fardeau incommode, se laissa tomber, hébétée, sur une chaise.

— Bientôt ! bientôt ! murmurait-elle. Si ma mort pouvait sauver mon père, je mourrais avec bonheur !

Mais lui, impitoyable, lisait toujours en elle :

— Votre mort serait suivie de la sienne ! Songez-y !

Alors elle resta immobile, les yeux fermés, n'osant même plus penser, puisqu'il devinait tout.

XIII

Le marquis la laissa, mais elle ne resta point seule ; les deux agents de Rouquin, qui

l'avaient arrêtée, entrèrent au salon. Ils prirent place, l'un près de la porte, l'autre devant les fenêtres. Tout cela silencieusement. Et la journée s'écoula ainsi, longue comme un siècle. Le soir, Norbert apparut ; il avait passé un élégant costume de voyage qui lui seyait à merveille ; il avait le visage reposé. Il s'inclina légèrement devant Gabrielle. Les agents étaient partis.

—Ma chère enfant, dit le marquis, je viens vous chercher, une voiture nous attend devant l'hôtel. Il nous faut vingt-cinq minutes pour nous rendre à la gare de Paris-Lyon. Le train part à huit heures vingt-cinq. Il est près de huit heures. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Elle le regarda, demi folle de terreur.

—Ainsi, dit-elle, tout cela est vrai ? Il faut que je vous suive ? Non, non, je ne veux pas, je ne veux pas !

Et elle se recula jusqu'au fond du salon.

—Gabrielle, dit-il doucement, sans impatience, pour vaincre vos dernières hésitations ne vous ai-je pas dit que vous alliez retrouver votre père ? Ne devriez-vous pas être plus heureuse ?

—Misérable ! Vous mêlez l'ironie au crime le plus lâche ! Vous vous attaquez à une fille sans défense, et vous n'auriez pas le courage d'affronter le regard d'un homme.

—L'avenir vous montrera peut-être que je ne crains pas non plus les hommes ! L'heure s'écoule. Venez !

—Non !

Norbert tira sa montre et la consulta.

—Si dans trois minutes vous n'êtes pas décidée, voici la dépêche que j'enverrai à ceux qui gardent votre père.

Et arrachant une feuille à son carnet, il écrivit :

“Monsieur Papillon, château de Bois-Tordu, Corbigny-en-Morvan. *Par exprès.* Faites ce qui est convenu !

“Norbert.”

Il la lui jeta. Elle la parcourut. Elle comprenait. C'était l'arrêt de mort de son père !

—Je ne cherche ni à vous tromper ni à vous en imposer, dit le marquis. Votre père mort, je n'ai plus aucun pouvoir sur vous ; dès lors, notre mariage devient impossible. Par conséquent, trois heures après l'envoi de cette dépêche qui partira demain matin à la première heure, aujourd'hui il est trop tard, c'est à-dire à peu près en même temps que le télégramme arrivera au château et que Papillon tuera votre père, vous serez libre ! Je vous ouvrirai moi-même la porte de cet hôtel et j'attendrai ici la justice ! Vous avez encore une minute pour réfléchir !

—Ah ! comme vous me torturez ! dit-elle, frémissante. Et comme je vais prier Dieu qu'il me donne la vengeance ! Et comme je serai sans pitié, alors, ainsi que vous, aujourd'hui !

—La minute est écoulée.

—Prenez garde ! Peut-être vous repentirez-vous un jour ?

—La minute est écoulée, l'heure marche ! dit-il, impassible.

Elle se redressa :

—Je vous suis, mais malheur à vous !

Il remit sa montre, déchira la dépêche et offrit son bras. Elle ne le vit pas. Elle passa devant lui et descendit. Quand elle fut dans la rue, il lui prit la main. Une voiture était là. Sur le siège, deux hommes ; un cocher et Bontemps, l'assassin de Si-méon.

—Brûlez le pavé ! dit le marquis.

La voiture partit à fond de train. Elle mit vingt minutes pour aller à la gare. Le marquis saisit de force le bras de Gabrielle, mourant de peur, et le passa sous le sien. Il la portait, la traînait. Elle n'avait pas la force de marcher. Il avait un coupé, retenu d'avance. Le train allait partir ; déjà les portières se fermaient.

Quelques secondes après, la locomotive siffla, le train s'ébranla et, au fond du coupé, où elle se pelotonnait, se faisant toute petite, se serra pour ainsi dire contre elle-même, Gabrielle se mit à pleurer, avec des cris nerveux. Le marquis la laissa pleurer à son aise comptant qu'elle serait plus calme ensuite. Mais aux larmes succédaient des larmes, toujours, et à la fin elle fut prise d'une attaque de nerfs.

—J'avais prévu tout cela, heureusement, fit Norbert.

Il tira des sels d'un élégant sac de voyage, qu'il avait jeté dans le filet et les lui fit respirer. Elle se calma peu à peu, mais garda les yeux fermés, ensevelie dans une torpeur léthargique. Il s'était glissé à genoux près d'elle.

Elle fit un léger mouvement. Elle s'était endormie d'un sommeil pénible. Il eut peur qu'elle ne se réveillât. Mais elle dormait toujours. Il lui baisa la main.

—Depuis que je t'aime, il y a deux hommes en moi, se disait-il, mon cœur est occupé par deux sentiments d'égale force, l'amour et l'ambition, je veux que cette enfant soit ma femme, parce que je veux être riche et puissant, et pourtant, si elle me promettait de m'aimer, je consentirais peut-être à rester ignoré de tous, pauvre, comme je suis, pourvu qu'elle vécut près de moi !

Il regardait, tout en les embrassant un à un, les doigts fuselés de la jeune fille ; il avait pris l'autre main dont deux doigts, à leur extrémité, étaient criblés de coup d'aiguille.

—Elle travaillait, murmura-t-il, et elle était heureuse !

Et secouant une pensée pénible :

—Oh ! tu m'aimeras, Gabrielle, tu m'aimeras, je le veux et ma volonté sera plus forte que ta résistance. Tu finiras par oublier mon crime et les larmes que je t'ai fait verser ! les splendeurs où tu vivras adouciront ton ressentiment. Je veux que tu m'aimes !

Et Gabrielle, en ce moment, remuait les lèvres, dans son sommeil lourd, agité de rêves et de délires. Elle se revoyait dans le palais de Mourad, au milieu des parfums et des fleurs. Et tout le monde était réuni autour d'elle, son père, Valentin, Bertara, Mourad et Féridié et Fatma aux longs et caressants regards. Et chacun lui disait, était-ce la voix de Norbert qui, traversant son sommeil, arrivait jusqu'à son rêve ? chacun lui disait : Je t'aime !

Un baiser plus ardent de Norbert la tira de son engourdissement. Elle se réveilla, et, voyant l'homme à genoux devant elle, elle eut un cri strident d'appel au secours :

—A moi ! à moi !

Mais il s'éloigna à l'autre bout du coupé. Et, gravement, les lèvres pâlies par une émotion subite :

—Calmez-vous, Gabrielle. Vous n'avez, je vous le jure, rien à craindre de moi !

XIV

Le château de Bois-Tordu est perdu en pleine forêt de Montreuillon, à près de deux lieues du bourg de Corbigny ; c'est la forêt tout autour, avec ses mystères et ses menaces ; la forêt, par conséquent, la solitude. Depuis le jour où commence notre récit, depuis le jour où l'on avait vendu morceau par morceau, tout ce qui restait de la fortune du marquis d'Argental, Rouquin, en prévision des événements qui allaient s'y passer, avait fait restaurer Bois-Tordu.

Une voiture était venue chercher Norbert à la gare de Corbigny. La matinée était fraîche, mais splendide ; le soleil, tout d'abord noyé dans un réseau de vapeurs blanches, brillait au-dessus des grands arbres dont les cimes, à l'horizon, semblaient le rejoindre et le toucher. La route que suivait la voiture était pittoresque et rude, tour à tour plongeant dans les courbes de la forêt, pour remonter ensuite en haut des crêtes qu'elle traversait entre des bordures de rocs de granit qu'on eût dit éboulés après quelque formidable tremblement de terre. Les feuilles et les branches grêles des arbres frissonnaient agitées par la brise matinale, et c'était le seul bruit que l'on entendait, avec le roulement sourd des roues dans les ornières.

Gabrielle eut la sensation de cette solitude complète. Tant qu'elle était restée à Paris, tant qu'elle n'avait pas quitté le coupé où, cependant, elle était à la merci de Norbert, elle avait conservé une vague espérance. Dans la foule qu'elle traversait, où elle vivait, ne pouvait-il se trouver un sauveur ? Mais, à présent, c'était fini. Qui viendrait la chercher en ce désert d'arbres, tout plein de chemins inconnus que fréquentaient seuls les sangliers, les cerfs et les loups ? Personne !

La voiture, où Gabrielle se trouvait avec Norbert, avait quitté la grande route depuis longtemps, pour prendre les chemins de traverse, et ceux-ci, parfois, se resserraient à tel point que les chênes, penchés par-dessus, interceptaient la lumière. Alors Gabrielle sen-

taut sa frayeur augmenter, Elle pria mentalement, presque sans y penser. Norbert ne lui adressait pas la parole ; dans la forêt, pourtant, comme il la sentait frissonner, il dit :

—Auriez-vous froid ?

Elle grelottait et ses dents claquaient, mais c'était de peur. Il l'entoura d'épaisses couvertures, jeta une fourrure sur ses épaules et redevint silencieux et immobile.

La forêt semblait interminable ; tout à coup la voiture en sortit brusquement et à la demi-obscurité succéda, sans transition, la chaude et ruisselante lumière de ce soleil de printemps ; on était arrivé. Là-bas, en face, entouré de son jardin, se dressait le vieux château restauré ; une allée sablée conduisait de la forêt jusqu'au pont-lévis, jeté sur un joli ruisseau, assez large et limpide, qui courait capricieusement autour du jardin ; et en face du pont-lévis, barrant l'allée, un chêne énorme, mal poussé, éparpillait, à deux mètres du sol, ses branches tordues dans des convulsions gigantesques. C'était lui qui avait donné son nom au château.

Comme l'avenue montait, la voiture alla lentement ; du doigt, le marquis d'Argental se penchant, désignait à Gabrielle un endroit du ruisseau qui semblait un massif de broussailles entremêlées exprès les unes dans les autres, tant elles étaient intricables ; auprès de ces broussailles, le long du ruisseau, un homme était assis, à l'ombre, tournant le dos aux arrivants. Il avait les épaules courbées de l'homme dont la fatigue a alourdi les muscles ; il était vêtu d'une veste de velours marron à côtes et coiffé d'un chapeau de paille.

—Votre père qui ne vous attend pas ! fit le marquis.

—Mon père ! dit-elle, sans retenir un cri de joie, joignant les mains dans un moment d'extase, oubliant tout pour ne plus penser qu'au vieux Bertara.

Et se penchant, elle aussi, pour mieux voir :

—Mais que fait-il donc ?

—Il pêche des truites !

Elle tressaillit ; c'est qu'il y avait un contraste étrange, saisissant, dans ce simple mot ! Calme, confiant dans Norbert et protégé contre lui-même par sa faiblesse d'esprit qui faisait de lui un pauvre être inoffensif et doux, Bertara pêchait à la ligne, et sa fille, auprès de lui, se trouvait dans une situation si atroce que, pour y échapper, elle devait tuer son père ! Un moment Gabrielle avait cru retrouver un soutien, un protecteur ! Hélas ! n'était-ce pas elle, plutôt, qui devrait protéger ce vieillard usé, cassé, et dont l'intelligence s'était obscurcie ? De nouveau, et plus que jamais, elle eut la sensation de son isolement. Une sueur d'angoisse mouilla son front.

Norbert, qui lisait en elle, avait un sourire glacé. La voiture arrivait au pont-lévis ; le pêcheur leva la tête, regarda la voiture et, reconnaissant Gabrielle, lui tendit les bras. La jeune fille s'y laissa tomber, en sanglotant, cachant sa tête effarouchée dans le sein du vieillard.

—Mon père, oh ! mon père ! murmurait-elle.

Et lui pleurait aussi, heureux de la retrouver ; de grosses larmes de bonheur coulaient en suivant les larges sillons tracés par les rides sur son visage.

—Ma pauvre enfant, te voilà ! je te retrouve ! tu es sauvée ! Ah ! si tu savais comme j'ai souffert et comme j'ai eu peur ! Que t'est-il arrivé ?

Elle ne répondit pas. Ses sanglots parlaient pour elle. Père et fille restaient dans les bras l'un de l'autre, s'étreignant. Norbert intervint :

—Mademoiselle Gabrielle vous racontera tout plus tard, dit-il.

Mais Bertara se précipita vers le marquis ; lui prit les mains et les porta à ses lèvres.

—Je devine ce qu'elle me dira, monsieur Norbert. Vous l'avez sauvée. Vous avez couru des dangers peut-être ? Pourrai-je jamais vous prouver combien je vous suis reconnaissant !

Gabrielle écoutait, muette, épouvantée. On ne l'avait pas trompée ! Bertara était la dupe de Norbert. Ils rentrèrent au château, la jeune fille au bras du vieillard, se traînant avec peine, si effarée par ce qu'elle voyait, qu'elle ne l'entendait plus et oubliait de lui répondre.

—Qu'est-ce que tu as donc ? demanda Bertara.

—J'ai tant souffert ! dit-elle.

Norbert se pencha à son oreille :

—Souvenez-vous ! dit-il. Je serai impitoyable ! Et, pour que vous n'en doutiez pas, vous allez en juger par vous-même.

Et, s'adressant à Bertara :

—Voudriez-vous, dit-il, vous assurer que la chambre de Gabrielle est prête ? Je vais, pendant ce temps-là, conduire Gabrielle à la salle à manger.

Le vieillard s'empressa d'obéir. Quand il fut parti, Norbert sonna. Deux hommes entrèrent, trapus, l'un brun, c'était Bontemps, l'assassin de Siméon ; l'autre, châtain foncé, tous deux les yeux bleu-pâle, fuyants. Ils restèrent immobiles devant le marquis.

—Papillon et Bontemps, dit Norbert d'une voix brève, de quelle mission avez-vous été chargés au château, par un homme auquel vous ne voudriez pas désobéir, même sous une menace de mort ?

—Nous sommes chargés de veiller sur Bertara !

—Et s'il fuit ?

—De le tuer !

—S'il se doute de ce que nous voulons, de ce que nous faisons ?

—De le tuer !

—S'il reçoit les révélations de sa fille ?

—De le tuer !

—Si Gabrielle cherche à s'échapper, à se sauver, à résister ?

—De l'étendre mort, d'une balle dans la tête !

Et Papillon et Bontemps tirèrent chacun un revolver chargé. Et Papillon demanda, avec un sourire sinistre :

—Le moment serait-il venu ? Faut-il ? Nous sommes prêts !

Il arma son revolver et tourna les yeux vers la porte. On entendait un bruit de pas lourds, dans une chambre voisine, se rapprochant. C'était Bertara qui revenait. Gabrielle, blême, se sentait défaillir, n'ayant plus la force de dire une parole.

—Souvenez-vous, Gabrielle ! dit Norbert, calme. Souvenez-vous !

Bertara entra, vint embrasser sa fille et serrer les mains de Norbert.

—Que je suis heureux ! disait-il. Si vous saviez combien je suis heureux !

Bontemps et Papillon étaient sortis, sur un signe du marquis.

—Monsieur Bertara, fit Norbert, Mlle Gabrielle aura ces jours-ci tout le loisir de vous raconter quels dangers elle a courus, depuis le soir où elle fut enlevée rue d'Allemagne. Ces dangers, en lui prouvant qu'elle pouvait s'attendre, de ma part, au dévouement le plus absolu, ont influé sur son cœur et changé la résolution qui m'a tant fait de peine autrefois.

Et lentement, scandant chacun de ses mots :

—Monsieur Bertara, j'aime toujours Gabrielle ; j'ai le bonheur d'être aimé d'elle. Voulez-vous me donner toujours sa main ?

Gabrielle s'était dressée, étendant machinalement les bras comme pour écarter un cauchemar. Bertara allait répondre. Norbert fit un geste qui indiquait qu'il avait encore quelque chose à dire :

—Il faut que vous sachiez tout, monsieur Bertara. Vous avez hérité de votre frère, parti en Amérique il y a trente ou quarante ans, et qui était allé finir ses jours à Constantinople où il est mort. Sa fortune est immense. Vous êtes son héritier, de par son testament. Gabrielle n'est donc plus une ouvrière pauvre ayant besoin de travailler pour vivre. Les millions de son oncle lui assurent un avenir de fête, de luxe, d'éblouissements. Votre fortune actuelle vous donne à tous les deux le droit d'être difficiles. Ma fortune personnelle, tout en étant considérable, est loin d'égaliser la vôtre, mais mon nom que vous connaissez maintenant et que je vous avais caché autrefois pour ne pas effrayer votre modestie, est un des plus hauts noms de France. Prononcez donc ! Je m'inclinerai devant votre décision.

Bertara regardait tantôt Norbert, tantôt Gabrielle ; il croyait sans doute être le jouet d'un rêve.

—Ainsi, dit-il, c'est vrai, cela ? Nous héritons ? Nous voilà riches ? Et tu le savais, Gabrielle ?

—Je le savais ! dit la jeune fille sourdement.

Chose bizarre, cette nouvelle paraissait ne pas produire une grande émotion sur l'esprit affaibli du vieillard. Il hochait doucement la tête, d'un air entendu.

—Qu'est-ce que j'avais toujours dit ? murmura-t-il, que je ne mourrais pas dans misère ? Eh bien ! ça s'est réalisé ! A présent, me voilà tranquille !

Norbert avait parlé de millions, mais Bertara n'y avait pas pris garde ; l'énonciation de la somme ne le frappait point ; le fait seul l'intéressait.

—Monsieur Norbert, dit le bonhomme, laissez-moi vous appeler toujours de ce nom, la loyauté de vos intentions ne peut être un doute pour nous. Vous aimiez ma fille avant qu'elle fût riche. Vous ne pouvez que l'aimer encore, depuis qu'elle n'est plus pauvre. Lorsque autrefois vous m'avez demandé la main de Gabrielle, je l'ai laissée libre de vous choisir ou de vous repousser. Je n'ai pas changé. Ma volonté sera celle de ma fille, ma réponse sera la sienne. Réponds toi-même à monsieur Norbert, mon enfant !

Gabrielle se taisait, les lèvres closes par l'épouvante. Quelle atroce situation ! Elle était complice d'une abominable intrigue, complice d'un crime, dont elle était la victime première !

—Gabrielle, fit le marquis avec tendresse, hésiteriez-vous ?

—Parle, ma Gabrielle, disait Bertara, montre-nous le fond de ton cœur ! Que redoutes-tu, auprès de nous ?

Ce qu'elle redoutait !

—Gabrielle, répéta Norbert, la regardant dans les yeux, répondez !

Il avait glissé sa main droite dans la poche de son pardessus, et la jeune fille, terrifiée, voyait reluire, entre les doigts du misérable, la crosse de son revolver. Alors, elle dit d'une voix si faible, qu'ils furent obligés de se pencher, pour entendre :

—Oui, je serai votre femme !

Et elle chancela, mais Norbert la retint, la pressa dans ses bras, et sa voix murmurait à l'oreille de l'enfant :

—Il était temps !

Norbert, presque aussitôt, les quitta, ayant des ordres à donner au château ; restés seuls, le père et la fille se considérèrent longtemps en silence ; Bertara, heureux de la retrouver, heureux d'être riche, souriait ; quant à Gabrielle, elle se mordait les lèvres jusqu'au sang pour ne pas pleurer ; mais cela fut inutile, elle éclata en sanglots.

—Qu'est-ce que tu as, ma pauvre enfant ? Pourquoi pleures-tu ?

Les sanglots l'étouffaient. Effrayé, Bertara voulut sonner, mais elle se précipita pour l'en empêcher.

—Je n'ai rien, dit-elle. Je pleure, mais c'est de joie !

Le vieillard la considérait d'un air soupçonneux.

—Est-ce que tu me caches quelque chose ? Est-ce que ce mariage ne te conviendrait pas ? Alors, pourquoi consentir ?

Elle l'arrêta d'un geste, regardant autour d'elle.

—Taisez-vous ! non, je ne vous cache rien ! Vous vous trompez, ce mariage me convient parfaitement !

—Tu aimes le marquis ?

—N'a-t-il pas tout ce qu'il faut pour être aimé ?

—Tu l'aimes, enfin ? Réponds sans détour.

—Eh ! oui, je... je l'aime ! dit-elle, cachant son visage rougi de fièvre, humide de larmes, entre ses mains convulsées.

—Eh bien, il n'y a pas à être honteuse pour cela ! dit le vieux en riant. Le beau malheur ! Il t'aime aussi, et, dans quinze jours ou trois semaines, tu seras sa femme ! Maintenant, raconte-moi donc un peu ce qui t'est arrivé.

Alors, ce fut un nouveau supplice. Il fallut qu'elle inventât des détails. Et vingt fois, au courant de cette histoire, elle fut sur le point de crier à son père :

—Je mens ! Ne vois-tu pas que c'est horrible, tout ce qu'on me force à te dire ! Je mens ! Rien n'est vrai en tout cela. Je mens ! Je n'aime pas Norbert, il m'épouvante. Si je consens à être sa femme, c'est qu'il y va de ta vie, ô mon pauvre père ! Je mens, et ce qu'il y a de plus odieux en ce triste rôle, c'est que chacune de mes paroles te fait chérir davantage cet homme, ce misérable !

Et quand elle eut fini d'inventer, de dire comment, ayant été enlevée par des infâmes qui en voulaient à sa fortune, elle avait été sauvée par Norbert au risque de sa vie :

—Aime-le bien, mon enfant, fit Bertara, c'est une dette que tu viens de contracter envers lui, et dont ton amour seul pourra le payer. Tu lui dois plus que la vie, puisque sur lui dois l'honneur, ne l'oublie jamais !

Elle prit les mains du pauvre vieux et les serra étrangement. Ses yeux brillaient de

leurs mauvaises ; ses lèvres tremblaient, découvrant ses dents qu'on eût dit prêtes à mordre.

—Non, mon père, dit-elle gravement, je ne l'oublierai jamais.

XV

Norbert ne perdit pas de temps et les préparatifs de la cérémonie commencèrent aussitôt. Sûr de Gabrielle, sachant bien qu'il la tenait et qu'elle ne lui échapperait pas, il n'essayait même point de cacher le mariage qui fut bientôt connu de toute la contrée. Les bans furent publiés, à Corbigny et à Paris, Gabrielle se sentait devenir folle, par instants, et elle en était à désirer vraiment la folie, pour échapper à cette honte. A plusieurs reprises, chez elle, il lui arriva de perdre la notion de tout ce qui se passait, qu'en recouvrant connaissance il lui parut qu'il y avait des intervalles mal reliés en sa vie.

Trois ou quatre jours après son arrivée à Bois-Tordu, journées qui s'étaient écoulées pour elle dans une sorte de léthargie, le marquis la fit prier de descendre au salon. Elle obéit, bien qu'elle se sentit si malade qu'elle avait à peine la force de se tenir debout. Norbert n'était pas seul ; un homme était là, qui salua la jeune fille d'un profond et obséquieux salut.

—Voici M. Samuel, un couturier de Paris qui vous apporte vos robes de nocés, ma chère Gabrielle, dit Norbert. Veuillez les examiner et les essayer. M. Samuel est tout à vos ordres.

Samuel se caressa les favoris, examina Gabriel d'un coup d'œil et salua derechef, l'échine courbée en deux. Cinq ou six robes magnifiques étaient étalées sur des chaises et des fauteuils, la robe blanche de nocés avec son long voile et sa guirlande de fleurs d'oranger : la robe simple que devait mettre Gabrielle, pour le voyage qui suivait la cérémonie ; la robe de bal, avec ses fleurs, ses dentelles précieuses, élégante et décolletée ; la robe plus sérieuse pour les visites ; la robe pour les jours d'opéra, la robe des jours de réception. Et Samuel, complaisamment, étalait, faisait valoir chacun des riches costumes à Gabrielle qui ne l'écoutait pas. Norbert s'approcha d'elle, et très bas :

—Il le faut, dit-il.

Alors, machinalement, comme une victime qu'on mène au sacrifice, elle livra au couturier ses bras, ses épaules, sa taille, sans un mot, sans dire son goût, sans donner son avis. Ce luxe de toilettes splendides n'avait pas éveillé sa coquetterie. De temps en temps, Samuel, dont les demandes restaient sans réponse, se disait, un peu étonné de cette scène étrange :

—Voilà une future marquise qui ne sera pas gaie !

Il employa la journée à faire des retouches aux robes, puis, quand tout fut prêt, il repartit. Quand Gabrielle rentra dans sa chambre, elle trouva, étalés sur un guéridon, sur sa table à ouvrage, sur son lit, partout, une profusion de diamants, de perles, de colliers. Gabrielle ferma les paupières, pour ne point voir, mais devant ses yeux réapparurent ces joyaux plus éblouissants encore. Alors, un instant, elle oublia ! La femme reprit le dessus, ce papillon qui, si souvent, se laisse brûler aux lumières.

—Que c'est beau ! murmura-t-elle, fascinée, que c'est beau !

Sa main frémissante plantait une aigrette de diamants dans ses blonds cheveux, puis la rejetait pour y mettre un diadème digne d'être placé sur le front d'une reine, et devant la glace qui renvoyait son visage ;

—Comme cela me va bien ! comme je suis belle !

Mais la glace reflétait tout à coup, à côté d'elle, l'image de Norbert qui venait d'entrer sans bruit. Elle pâlit, ramassa perles, colliers, diamants et les lança aux pieds du marquis, avec une sorte de colère, honteuse d'un moment de faiblesse.

—Jamais vous ne me verrez ces parures ?

—Qui sait ? Je le regretterais, car vous étiez ravissante ! dit-il, avec un regard passionné.

—Votre présence m'est odieuse, monsieur, dit Gabrielle, et vous devriez me l'épargner.

—Il faut cependant vous habituer à me voir, puisque nous sommes appelés à vivre l'un auprès de l'autre, désormais.

—Est-ce possible, mon Dieu ? dit-elle avec égarement. Non, un crime pareil ne s'accomplira pas.

Il eut un geste d'orgueil et de défi.

— Dans quinze jours vous serez ma femme ! Et je vous aime, Gabriel, tous les jours davantage, parce que tous les jours je vous trouve jolie et désirable entre toutes. Je vous aime, Gabrielle, au point d'en oublier et mes projets d'ambition, de puissance, et mes désirs de luxe et de fortune. Personne ne pourrait vous aimer plus, puisque mon amour est criminel. Je n'avais jamais aimé comme je vous aime, Gabrielle, regardez-moi, vous m'affolez !

Et il s'était laissé glissé sur ses genoux, humblement. Elle ne l'avait pas cru, jusqu'alors. Elle se disait qu'il mentait. Soudain, elle vit clair dans le cœur de cet homme ! L'amour, peut-être, l'avait touché ! Elle vint à lui, le regarda, droit dans les yeux, longuement, avec une persistance singulière. S'il aimait, peut-être était-ce là le salut !

— Ainsi, dit-elle, vous prétendez m'aimer ?

— Et je cours un danger de mort, en vous aimant, car celui de qui je dépens et qui m'a jeté sur votre route m'a dit : " Surtout prenez garde de l'aimer ! Il y va de votre vie ! "

— Si vous disiez vrai, vous ne voudriez pas me rendre malheureuse ! Comment vous croire, puisque vous me torturez ?

— Je vous aime, Gabrielle ; mon crime était commis quand l'amour est né ; l'amour est venu trop tard.

— Mais je ne puis vous aimer, moi !

— Ne dites pas cela, Gabrielle, vous me rendriez fou. Le temps effacera vos souvenirs. Vous oublierez.

— Le temps fera ma haine plus vivace en rendant mes regrets plus amers. N'ayez point d'illusions. Je n'oublierai pas !

Norbert resta un moment la tête basse. Tout à coup il se releva. Il était dans une agitation extrême, il alla s'assurer que personne n'était là, près des portes, pouvant les entendre, et revint.

— Gabrielle, si je vous prouvais que je ne suis pas aussi criminel que je le parais, que j'ai cédé, en convoitant votre fortune, à un moment de folie, d'égarement ? Si je vous disais : " Gabrielle, abandonnons tous les deux ces richesses qui sont cause de tout, fuyons avec votre père, loin, le plus loin que nous pourrons. Oh ! vous ne souffrirez pas de la misère tant que je serai fort. " Si je vous disais cela, pour vous prouver que je vous aime, oublieriez-vous ce qui s'est passé ?

— Si vous laissiez partir mon père, en promettant de le protéger ; si vous me rendiez la liberté, oui, j'oublierais.

— Et vous me laisseriez vous aimer ? Vous m'aimeriez.

Elle se recula, comme ne pouvant vaincre l'horreur qu'elle ressentait.

— Non, dit-elle, cela, jamais !

— Songez, Gabrielle, qu'un peu de votre amour changerait ma vie !

— J'aime. Vous savez qui !

Norbert eut un geste de fureur.

— Ce Valentin, dit-il, savez-vous bien que je suis capable de le tuer ? Un crime de plus, qu'est-ce que cela ?

— Oh ! il se défendra, il est brave !

Il haussa les épaules avec mépris. La fenêtre était grande ouverte. Le soleil brillait toujours, dans un ciel admirablement pur. Le jardin était plein d'oiseaux qui gazouillaient. Le sable cria, sous un pas lent et lourd. C'était Bertara qui se promenait, tournant le dos. Norbert reprit d'une voix basse et précipitée :

— Gabrielle, vous pourriez m'empêcher de rouler dans le crime. Regardez, Gabrielle, je tiens votre vie entre mes mains et celle de votre père, comme je tiendrai un jour celle de Valentin.

Il avait tiré de sa poche le revolver qui ne le quittait pas et l'avait armé. Bertara s'était arrêté à vingt mètres, auprès d'un massif, et cueillait une branche de lilas. Norbert l'ajusta.

— Regardez si ma main tremble, dit-il.

Il était aussi calme que s'il se fût trouvé au tir. Gabrielle fermait les yeux, pâle comme une morte. Bertara repartait, continuant sa promenade. Cinq minutes après, il disparaissait, au bout de l'avenue, dans la forêt. Une mésange à tête noire venait de se poser sur la branche même dont Bertara avait détaché une fleur ; après avoir sau-

tillé, elle lança quelques notes qui se terminèrent par un gazouillis très doux où l'oiseau semblait se parler à lui-même. Machinalement Gabrielle avait ouvert les yeux.

—Cet oiseau chanteur m'ennuie, dit le marquis.

Il l'ajusta une seconde et fit feu, la tête vola, écrasée. Un instant, la mésange décapitée resta immobile sur la branche, puis les pattes se décrochèrent et elle tomba lourdement. Il remit son revolver dans sa poche.

—Gabrielle, dit-il, réfléchirez-vous ?

—Pour sauver mon père, j'ai consenti à être votre femme, quant à mon amour, non, mais ma haine, toujours ! Ma haine, tant que j'aurai une parole pour vous le dire, un regard pour vous le faire comprendre, ma haine, jusqu'à mon dernier souffle de vie !

Il soupira et fut une minute silencieux, puis :

—Vous l'aurez voulu, dit-il.

Il s'inclina devant elle et la laissa. Il n'y eut plus aucune scène entre eux, pendant les jours qui suivirent. Seulement, la surveillance invisible qui s'exerçait autour de Gabrielle et de son père, jour et nuit, devint encore plus étroite, surveillance habile, où des agents rusés et experts, gardaient les dehors de l'indifférence la plus complète.

Norbert déployait une activité fébrile, hâtait les préparatifs du mariage, rassemblait une armée d'ouvriers qui installaient dans le jardin et jusque dans la forêt, des girandoles de verres de couleur, des poteaux en haut desquels devaient flotter les oriflammes aux couleurs de la famille d'Argental. Norbert avait décidé que, le soir de la bénédiction nuptiale, un grand bal serait donné à tout le village de Corbigny. Le mariage à la mairie et la cérémonie religieuse devait avoir lieu le même jour ; déjà le contrat était signé ; Rouquin, prévoyant en toutes choses, avait cédé au marquis des titres de propriété qui avaient refait à Norbert une fort jolie fortune ; cela sauvait les apparences, car, outre ces propriétés qui consistaient en maisons à Paris et en excellentes fermes, Norbert produisait encore, à son apport, le château restauré et le domaine de Bois-Tordu, rachetés par Rouquin.

Quant à Bertara, il abandonnait purement et simplement à sa fille, par conséquent à son gendre, puisque le mariage avait lieu sous le régime de la communauté, tous ses droits à l'héritage de son frère. Il ne demandait qu'à vivre auprès de sa fille et de Norbert le reste de ses jours, sans stipuler même un chiffre de pension, comptant sur l'affection filiale de Gabrielle, et sur la reconnaissance du marquis.

Le mariage approchait ; quelques jours les en séparaient à peine ; et la situation n'avait pas changé pour Gabrielle et la malheureuse souffrait des tortures inouïes pour paraître calme devant son père qui croyait heureuse et qui inconscient du mal qu'il lui faisait disait de temps en temps :

—Eh bien, il me semble que tu es heureuse ? On te gâte ?

Et elle, de sa voix grave, voilée de larmes :

—Oui, père, je suis bien heureuse !

XVI

La veille du mariage il fit, jusqu'à quatre ou cinq heures, une journée superbe, mais très chaude ; le soir, un orage éclata, la pluie se mit à tomber avec violence ; un vent impétueux se leva, qui chassa les nuages et fit cesser la pluie en dehors de la forêt ; mais les rafales, dans l'intérieur de Montreuilon, en secouant les branches, renversaient une grêle de larges gouttes restées sur les feuilles et qui étaient comme une seconde averse.

Par ce temps, propice seulement aux exploits des braconniers, la forêt de Montreuilon eût dû être déserte, et cependant, depuis une heure ou deux, cinq hommes en avaient arpenté les chemins effondrés par l'orage et étaient venus chercher un refuge dans une hutte de charbonniers située au fond d'une clairière de la Combe de l'Homme Noir, près du carrefour du Blaireau. Le ravin où se trouvait cette hutte était éloigné d'une lieue du château de Bois-Tordu. Un de ces hommes était resté dans les arbres, au bout de la clairière, en sentinelle avancée, les autres étaient entrés. Pas un mot n'était échangé entre eux. La nuit était si obscure, que, si près qu'ils fussent l'un et l'autre, ils n'auraient pu se voir. Leurs vêtements étaient trempés ; le vent, ayant tourné au nord, était glacial. Ils grelottaient.

—Brou ! dit l'un. Si nous faisons du feu ?

—J'y pensais, dit un autre. Mais voilà ! il s'agirait de trouver des allumettes qui ne soient pas mouillées.

—J'en ai. Je les avais entre cuir et chair.

—Alors, allume !

Il recueillit dans la hutte des brassées de bois mort, abandonnées par les charbonniers. On en fit un tas dans la cheminée en terre : une seconde après le bois flambait illuminant de rouges lueurs fantastiques le visage des hommes rassemblés là. C'étaient Mourad et Valentin, Trompe-l'OEil et Auguste. La sentinelle, restée dans les arbres, était Chilpéric. Comment se trouvaient-ils là ? Comment avaient-ils découvert la piste de Gabrielle et celle de Norbert ?

L'assassinat de Siméon avait fait grand bruit dans Paris et avait mis la police sur les dents ; Siméon était un faux cocher : le vrai cocher du fiacre s'était fait connaître, mais n'avait pu que raconter qu'un matin Siméon l'avait accosté et lui avait jeté dans les mains un porte-monnaie plein d'or, pour avoir la libre disposition de sa voiture. Il n'en savait pas plus. Chilpéric apprit l'assassinat, le soir même, par une note publiée dans les journaux et reconnut Siméon à la Morgue. Ils s'aimaient beaucoup, avaient couru ensemble bien des périls, avaient risqué leur peau plus d'une fois, quand ils étaient à la préfecture et plus d'une fois l'un avait sauvé la vie de l'autre. Chilpéric ne put s'empêcher de pleurer.

—Le pauvre garçon, murmura-t-il, c'est lui qui a écopé ! Va, mon pauvre vieux, tu peux dormir tranquille, je te vengerai.

Et il n'en fut que plus âpre à la piste.

Le hasard avait dévoilé à Trompe-l'OEil l'endroit où Gabrielle avait été menée. Un jour que en cherche de travail il se trouvait près de la mairie du dix-neuvième arrondissement, il vint à s'approcher de la grille derrière laquelle sont affichées les déclarations du mariage.

Soudain, il laissa échapper un cri de stupéfaction. Ce qu'il lisait, c'était l'annonce du mariage de Gabrielle Bertara avec le marquis de Norbert d'Argental, mariage qui devait être célébré quelques jours après à Corbigny, en Morvan. Tout d'abord, Trompe-l'OEil crut avoir mal lu.

—Je suis fou, murmura-t-il, à quoi vais-je penser là ?

Mais il relut de nouveau. Il ne se trompait pas ! Alors, sans autrement réfléchir, il se mit à courir de toutes ses forces ; en quelques minutes il fut rue Marcadet, et il eut monté les six étages d'Auguste.

—Ah ! mon vieux, mon vieux, elle se marie... elle... Gabrielle, avec ce Norbert. C'est annoncé, je l'ai vu, à la mairie.

—Hein ? Qu'est ce que tu dis là ?

Il fallut que Trompe-l'OEil répâtât cinq ou six fois ; l'honnête clown ne comprenait point.

—Tonnerre de sort ! dit-il, pour que le marquis ne craigne pas de faire tambouriner son mariage, il faut qu'il ait obtenu le consentement de Gabrielle. Que s'est-il passé ?

—Allons chercher Valentin ! Allons tout apprendre à Mourad ?

—Oui ! Et dépêchons-nous ! Le temps presse.

Mourad et Valentin furent prévenus, et le soir même, à la gare de Lyon, ils prenaient un billet pour Corbigny, avec Trompe-l'OEil. Auguste et Chilpéric, qu'ils avaient fait avertir. A Corbigny ils étaient descendus, séparément, n'ayant pas l'air de se connaître ; ils se rejoignirent dans la forêt.

Deux jours après leur arrivée, Valentin, que ses compagnons étaient obligés de rappeler dix fois par jour à la prudence, resta caché pendant la soirée dans les broussailles de Montreuilton, aux abords du chemin qui menait au château. Le matin, il avait eu, de la même place, une émotion intense. Il avait aperçu Gabrielle, appuyée au balcon de sa fenêtre et qui était restée là longtemps, immobile, le regard vague perdu dans l'infini du ciel bleu ; oui, c'était elle, il l'avait devinée, reconnue malgré la distance ; son cœur s'élançait vers elle ; il eut peine à retenir un cri, et machinalement ses mains s'étaient tendues, comme si Gabrielle allait se laisser tomber, et comme s'il avait été prêt à la recevoir.

Il était revenu à la même place le soir. Qu'espérait-il ? Qu'attendait-il ? Croyait-il que Gabrielle viendrait là, seule, et qu'il pourrait lui parler ? Depuis si longtemps qu'il ne l'avait pas vue, il avait un immense besoin de lui dire qu'il l'aimait toujours !

Vers cinq heures, quand le soleil déclinait, que, déjà, les oiseaux ne chantaient plus et que la nature, par son silence, annonçait la nuit descendant peu à peu, Valentin, tout à coup, aperçut Gabrielle, qui passait lentement le pont-levis, et s'en venait par l'avenue. Mais elle n'était pas seule. Bertara la suivait, marchant près de Norbert. Et, par d'autres portes du château, étaient sortis en même temps trois hommes, qui semblèrent, de loin, régler leur marche sur celle de la jeune fille, la surveillant, prêts à tout.

Valentin les vit passer près de lui, à quelques pas ; il put contempler les ravages que quelques semaines avaient faits sur la figure de Gabrielle. Pâle, les traits fatigués, les yeux creusés et rouges à force de pleurer la nuit, elle semblait vieille de dix ans, elle marchait courbée, comme si elle avait eu un fardeau sur les épaules, et parfois elle avait des gestes égarés, pareils à ceux d'une folle. Il fallut au jeune homme toute sa force d'âme pour ne pas se jeter sur Norbert et l'étrangler. C'eût été perdre Gabrielle, la perdre sûrement. Il n'eut pas un instant le soupçon d'une infidélité de la part de la jeune fille. Tout en elle indiquait si clairement qu'elle était une victime et marchait contre sa volonté, que Valentin se demandait seulement, les doigts crispés dans les cheveux :

— Comment cet homme les tient-il en son pouvoir ? Pourquoi ne fuit-elle pas avec son père ?

Cette réflexion était celle que se faisaient de leur côté, Mourad et ses compagnons. Par quel artifice, quelle ruse, quel nouveau crime, le marquis retenait-il auprès de lui presque librement, Gabrielle et Bertara ? Cependant le temps passait, le mariage approchait ; il devait avoir lieu le lendemain, Gabrielle allait être perdue pour tous. Il fallait agir.

Toutes les tentatives faites pour se rapprocher de la jeune fille étaient restées infructueuses ; Mourad résolut donc d'essayer de pénétrer dans le château la nuit, de s'emparer de Norbert et, Gabrielle et Bertara une fois mis à l'abri de tout danger, de faire prévenir la justice. On remettrait Norbert et ses complices entre les mains du parquet, l'enlèvement de Gabrielle et l'assassinat de Siméon étaient plus que suffisants pour qu'on n'entendit plus parler d'eux.

Ils s'étaient réunis dans le ravin de l'Homme-Noir pour se concerter avant d'exécuter leur projet ; comme ils s'étaient tenus cachés jusque-là, ils étaient sûrs qu'à Bois-Tordu, le marquis ne pouvait se douter de leur présence dans le pays. Ils étaient cinq, robustes et résolus ; ils savaient rencontrer au château cinq adversaires, aussi vigoureux et que le sang répandu ne ferait pas reculer : Norbert, Papillon et Bontemps, puis La Guyane et Louffard, arrivés de la veille.

Mourad et ses compagnons quittèrent, vers dix heures, la hutte de charbonnier ; il ne pleuvait plus, il ne restait plus que la fraîcheur des feuilles encore humides ; mais le chemin était défoncé, et dans les défoncements s'étaient des flaques d'eau jaunâtre où ils trébuchaient. Quand ils furent à quelques centaines de mètres de Bois-Tordu, ils s'arrêtèrent ; aucun d'eux ne parlait ; leur cœur battait. Ils sentaient qu'ils arrivaient au plus grave moment de la lutte qu'ils avaient entreprise contre Norbert, et ils se serrèrent les mains. Ils entrèrent dans la forêt de chaque côté du sentier défoncé, et, en rampant dans les broussailles, gagnèrent la lisière.

La nuit était si obscure qu'ils n'aperçurent pas le château. On eût dit qu'il avait disparu, qu'il s'était évanoui ; aucune lumière ne brillait aux fenêtres ; de temps à autre, Mourad et Valentin, qui marchaient en avant, étaient arrêtés par des fils de fer ; c'était les préparatifs des illuminations du lendemain. Trompe-l'Œil et Auguste, quittant le bois s'avancèrent dans la plaine avec l'intention de faire le tour du château et de s'assurer que personne ne veillait ; Chilpéric gagna le chêne tordu à quelques pas du pont-levis, et Mourad et Valentin, passant le pont, pénétrèrent dans le jardin et se blottirent derrière un massif, en attendant le retour de l'escamoteur et du clown. Ils ne furent pas longtemps.

— Rien, dit Trompe-l'Œil à voix basse, tout semble dormir. Personne n'est sur le quivive ! l'affaire sera faite en deux temps. Une, deux, passez, muscade ?

Alors, ils s'avancèrent dans le jardin, se jetant à terre, chaque fois que l'un d'entre eux avait fait crier le sable de l'allée. Ils s'arrêtaient sur le côté du château, où se trouvait l'entrée de l'office ; c'était par là qu'ils avaient résolu de s'introduire ; Chilpéric avait apporté une pince, qu'il fit glisser sous la porte : il pesa sur la pince, la serrure se

détraqua et la porte s'entr'ouvrit. Par l'office, cinq minutes après, ils devaient être dans le corps même du château ; ils s'arrêtèrent un instant ; ils s'étaient distribué la besogne ; Valentin devait chercher Gabrielle, il avait remarqué la situation de sa chambre et la découvrirait bien vite ; Chilpéric devait chercher Bertara ; Mourad se chargeait de Norbert ; quant à Trompe-l'Œil et Auguste, ils devaient faire face, avec le secours des autres, aux agents de Norbert.

—Allons, dit Mourad, à voix basse, en avant !

La porte donnant sur les couloirs de l'hôtel n'était pas fermée à clef ; au moment où Valentin la poussait, on entendit, dans le jardin, un sifflement doux, modulé avec lenteur. Ils tressaillèrent. Était-ce un signal ? Et de qui venait-il ? Était-ce quelque paysan qui passait ? Ils écoutèrent, la main sur le poignard. Le sifflement continuait, avec les mêmes lentes modulations ; on eût dit qu'il venait du jardin, là, à quelques pas d'eux.

Chilpéric ressortit et resta une minute dehors. On n'entendit plus rien. Il rentra, et aussitôt le sifflement recommença, mais bientôt il se tut. Il n'y eut plus que le vent passant par rafales brusques dans les arbres. Ils attendirent, rien n'interrompit plus le silence, ils s'engagèrent, marchant à la file, dans les couloirs.

C'était une vieille construction que cette demeure de Bois-Tordu ; la famille d'Argental, qui ne l'avait habitée que rarement, avait tenu à lui conserver son aspect d'autrefois ; les couloirs de l'office conduisaient à un vaste corridor sur lequel donnait un grand escalier de pierre menant aux appartements du premier étage : nos cinq compagnons atteignirent l'escalier sans encombre et montèrent, retenant leur souffle. Pas un bruit dans ce château, qu'on eût dit inhabité. Déjà ils avaient franchi la moitié de l'escalier, lorsque tous, en même temps, furent secoués d'un tressaillement brusque. Le jardin, la cour, le château, venaient d'être emplis soudainement d'un coup de sifflet strident, aigu. Cette fois, c'était bien un signal.

Pendant quelques secondes, il ne se passa rien de nouveau. Mourad, Valentin et les trois autres, accroupis dans l'ombre, sur les marches en pierres de l'escalier, entendaient distinctement les pulsations de leur cœur. Alors il se passa une scène étrange qu'on eût dite détachée d'une féerie à surprises. Brusquement le château tout entier venait de s'éclairer, comme pour une fête, comme pour un bal. Les portes, grandes ouvertes, laissaient voir les salons brillamment illuminés. Mais, chose singulière, personne n'apparaissait, le château continuait d'être désert, et pas un bruit, pas une voix, pas le frôlement d'une marche.

Serrés les uns contre les autres, les amis de Gabrielle éprouvèrent un moment d'angoisse inexprimable : leur cœur était oppressé comme par un spectacle qui avait quelque chose de surnaturel ; d'instinct, ils s'attendaient à une surprise, à un dénouement qu'ils n'avaient pas prévu. Comme le silence continuait à régner, Mourad et Valentin montèrent rapidement les dernières marches. Mais, soudain, ils s'arrêtèrent. Dans la baie lumineuse produite par la porte d'un grand salon ouverte à deux battants, venait d'apparaître un homme qui, debout, la tête haute, les regardait en souriant. Tous le connaissaient, tous lui avaient parlé, à l'exception de Mourad et de Chilpéric, c'était le marquis d'Argental, monsieur Norbert, comme on l'appelait chez Bertara quand il faisait la cour à Gabrielle. Valentin s'était précipité vers lui.

—Ah ! nous te tenons enfin, misérable assassin !

Norbert ne sourcilla pas. Valentin lui barrant le passage, il l'écarta doucement de sa main puissante, et faisant deux pas vers les nouveaux venus que la surprise clouait là où ils étaient :

—Je ne m'attendais pas à votre visite, messieurs, dit-il d'un ton goguenard, mais vous, monsieur Valentin, et vous, monsieur Trompe-l'Œil, et vous, monsieur Auguste, vous n'en serez pas moins bien reçus.

Il s'effaça pour leur faire place. Ils se regardèrent interdits. Le marquis leur indiqua des sièges ; ils restèrent debout. Alors Norbert, du même air ironique et hautain :

—Me feriez-vous, messieurs, l'honneur d'assister demain à mon mariage ? J'en serais aussi charmé que surpris, et je vais à l'instant donner des ordres pour qu'on vous prépare des chambres.

Ils se remettaient peu à peu et recouvraient leur sang-froid. Valentin, toujours près de Norbert, le poursuivait de son regard chargé de haine.

—Trêve d'ironies, monsieur, dit-il, vous savez pourquoi nous sommes ici, et vous allez répondre à nos questions.

Norbert eut un rire silencieux :

—Je suis chez moi, dit-il, je serais en droit de vous demander ce que vous venez y faire, la nuit, en forçant mes portes et en vous présentant un poignard à la main.

Et tirant son revolver et l'armant :

—Vous êtes cinq ; je tiens dans ma main la vie de six hommes ; si je vous tuais, tous les cinq, croyez-vous que la justice me donnerait tort ? et ne serais-je pas en droit de légitime défense ?

Trompe-l'OEil fit un bond en avant.

—Pas de bêtises, hé, dit-il, vous allez déposer ce joujou-là, tout de suite, ou sinon, attention ! je compterai jusqu'à trois !

Norbert l'ajusta au front, froidement, le doigt sur la gâchette. Mais l'escamoteur, très calme :

—Une fois ? deux fois ? trois fois ? non ? Attrape !

Il étendit le bras ; son poignard fila, comme envoyé par un ressort, avec une adresse merveilleuse, et alla se planter dans la main du marquis, qu'il traversa. Norbert poussa un cri de douleur. Le revolver était tombé et Mourad avait mis le pied dessus.

—Voilà, dit Trompe-l'OEil, ça sert toujours à quelque chose d'avoir de l'adresse dans les doigts !

Norbert était désarmé ; le sang coulait de sa blessure ; le poignard de l'escamoteur était tombé près du revolver et Mourad avait vivement ramassé l'un et l'autre.

—Maintenant, dit Mourad, nous causerons plus à notre aise.

Sur un signe, le clown s'était rangé près de la porte qu'il avait refermée. Trompe-l'OEil et Chilpéric se tenaient devant les fenêtres ; Mourad et Valentin restaient auprès de Norbert. Le marquis, le sourcil froncé, l'œil cruel, n'avait rien perdu ni de son sang-froid ni de son audace.

—Que me voulez-vous ? dit-il d'une voix rude.

—Ne le devinez-vous pas ?

—Je ne devine rien. Je vous interroge. Répondez.

—Soit, bien que ce serait à nous d'interroger, à vous de répondre. Vous avez ourdi contre Gabrielle une intrigue infâme. Vous savez que cette enfant est l'héritière d'une immense fortune, cette fortune, vous la convoitez, vous avez enlevé Gabrielle qui, la première fois, a pu vous échapper. Vous avez réussi une seconde fois à vous emparer d'elle. Vous la retenez contre sa volonté. A quelles menaces obéit-elle ? Nous l'ignorons, mais nous allons le savoir. Vous demandez ce que nous venons faire ici ? Eh ! parbleu, nous venons la sauver et sauver son père.

Norbert eut un rire éclatant.

—Vous êtes fou, dit-il, quelle histoire forgez-vous là ? Où avez-vous pris que j'avais enlevé Gabrielle et que je voulais de force l'épouser ? Quel rêve de l'autre monde faites-vous donc ? C'est librement que Gabrielle m'a suivi, c'est librement qu'elle m'épouse !

—Tu mens, tu mens, misérable ! s'écria Valentin.

Norbert lui adressa un regard méprisant et ne répondit pas.

Il se retourna vers Mourad, et, sèchement :

—La présence de Bartara dans mon château, auprès de sa fille, n'est-elle pas la meilleure preuve de ce que je vous dis ? Mon mariage est-il donc environné de mystères ? Tout le monde le connaît, dans le pays. Les fêtes de demain vous prouveront que je me marie au grand jour. Quand me suis-je caché ? A Paris, tous mes pairs savent de quelle noblesse je suis, et le nobiliaire vous eût indiqué le château de Bois-Tordu. Tous mes amis de Paris, tous les châteaux voisins du mien ont reçu la nouvelle de mon mariage, et beaucoup d'entre eux seront là demain, à l'aube. Où voyez-vous, là-dedans, l'apparence de ce que vous racontez ? Vraiment, je le répète, vous êtes fou, et je ne sais qui m'oblige à répondre à vos sottises. Vous m'avez fait tomber dans un guet-apens dont vous me rendrez raison, tous, autant que vous êtes.

Il parlait toujours avec la même froideur et très lentement.

—Nous allons faire venir Gabrielle et son père.

—Il n'y a que ce moyen de confondre ce misérable ! dit Valentin.

—J'allais vous en prier, fit Norbert.

Et se tournant vers Valentin :

—Monsieur, dit-il, vous devriez vous apercevoir que je me soucie peu de vos insultes. Elles ne tombent que sur vous !

Les regards haineux des deux hommes se croisèrent.

—Valentin, dit Mourad, vous avez remarqué où est situé l'appartement occupé par Gabrielle. Veuillez vous y rendre et la prier de nous rejoindre ici.

Déjà Valentin, fou de joie, s'élançait, quand Mourad l'arrêta :

—Non, restez, vous pourriez tomber dans un guet-apens. Il est bon que nous ne nous séparions pas.

Mourad frappa sur un timbre.

—Ce château est trop silencieux pour qu'il n'y ait point, sur-le-champ, des domestiques à répondre, dit-il.

En effet, on entendit un pas sur les dalles du corridor, et sur le seuil du salon un homme se montra. C'était Louffard. Il resta un moment interdit. Norbert le regardait fixement. Mais se sentant surveillé, il ne pouvait faire aucun signe. A la vue de Louffard, Trompe-l'OEil, Auguste et Valentin avaient laissé échapper un geste de surprise.

—Le concierge de la maison Roussebois ! murmurèrent-ils.

—Louffard ! se dit Chilpéric. La Guyane ne doit pas être loin !

Auguste, doucement, derrière le bandit, avait poussé la porte.

—Allez prier mademoiselle Gabrielle de descendre au salon ! fit le marquis à l'agent. Celui-ci allait obéir quand tout à coup Auguste l'enlaça de ses deux bras d'Hercule, par le milieu du corps, le soulevant de terre, l'étouffant, le serrant à lui broyer les côtes. Dans cette étreinte puissante, Louffard se débattait vainement.

—Nous connaissons le citoyen, dit le clown, c'est lui qui gardait mam'zelle Gabrielle, avenue du Bois-de-Boulogne. M'est avis qu'il ne faut pas le lâcher, le château doit être plein de gredins de son espèce. Ça fait toujours un de moins.

Louffard poussait des cris rauques de détresse ; en se débattant un revolver tomba de sa poche.

—Ah ! ah ! fit Auguste en riant, paraît qu'ils sont sur leurs gardes, les domestiques d'ici.

Prestement, avec une agilité sans égale, Trompe-l'OEil avait attaché les mains et les jambes de Louffard. Le clown le jeta comme un paquet dans un coin, et lui faisant luire son poignard sous les yeux :

—Si tu cries, si tu bouges, je te cloue au parquet !

Norbert n'avait pas fait un mouvement pour secourir Louffard. On eût dit que ce qui se passait là ne l'intéressait point. Il était pourtant devenu un peu plus pâle. Mourad appuya sur le timbre. Auguste laissa la porte libre. Personne ne vint, cette fois, Mourad sonna de nouveau, vainement. Alors, le marquis eut un sourire poli.

—Vous avez une trop singulière façon de vous faire obéir de mes gens pour que je ne souhaite pas voir jusqu'où vous pousserez l'originalité. Personne ne viendra plus si vous ne sonnez deux fois de suite, puis trois fois, puis quatre fois.

Mourad craignait un piège, mais une simple réflexion le rassura. Tant que la vie de Norbert serait en son pouvoir, ni lui ni ses compagnons n'avaient rien à redouter. Et il sonna. Norbert avait dit vrai ; un homme parut, Bontemps. Chilpéric eut un cri et s'élança à sa gorge.

—C'est lui ! c'est l'assassin de Siméon !

Bontemps, rapide comme l'éclair, avait tiré un revolver de sa poche et en avait appliqué la gueule sur le front de Chilpéric. Une seconde, et c'en était fait de l'agent !

—Arrête ! dit vivement Norbert.

Le bras de Bontemps s'abaissa.

—Jette là ton arme ! fit le marquis, impérieux.

Le pistolet tomba.

—Laisse-toi garrotter et ne te défends pas !

En une minute, Bontemps eut rejoint Louffard. Et Trompe-l'OEil, tapant sur l'épaule du marquis :

—A la bonne heure, au moins, vous y mettez de la bonne volonté.

Le marquis eut un sourire froid et s'adressant à Mourad :

—Sonnez trois fois, monsieur.

Mourad et Valentin commençaient à être inquiets. Le calme de Norbert devait cacher un piège. Mais quel piège ? Ils ne savaient. Quand Papillon parut, appelé par les trois coups de sonnette, il comprit d'un coup d'œil ce qu'il s'était passé. Norbert, désarmé, la-

main sanglante, était entourée ; Bontemps et Louffard gisaient dans un coin, râlant. Mais avant qu'il eût fait un mouvement pour se défendre, le marquis, levant la main, avait ordonné :

— Laisse là ton pistolet. Ne résiste pas, je le veux !

Alors passivement, Papillon avait tendu les mains à Trompe-l'Œil.

— De mieux en mieux, faisait l'escamoteur en riant. Sapristi ! jamais je n'ai autant rigolé ! Et toi, Auguste ?

Moi, ce que je ne fais du bon sang ! dit le clown épanoui.

Valentin et Mourad étaient de plus en plus inquiets.

— Maintenant, dit Norbert, je n'ai plus qu'un cuisinier qui dort sous les combles et deux femmes de chambre au service de Gabrielle.

— Tu mens ! dit Chilpéric. Tu mens !

Et soulevant par le cou Louffard, il le jeta au milieu du salon :

— Voilà un bandit qui ne mange jamais sans un autre. Puisque Louffard est ici. La Guyane doit y être.

Norbert se taisait.

— Allons, il faut répondre ! dit Chilpéric.

— Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit, vous êtes les maîtres du château, cherchez ! Et, s'inclinant avec une politesse ironique devant Mourad :

— Seulement, je trouve que cette scène est bien longue, et j'ai hâte d'en finir.

— Soit, dit Mourad, finissons-en !

— Gabrielle a son appartement à l'étage-audessus. Elle doit dormir, veuillez ne pas l'effrayer en la réveillant brusquement.

— Oh ! fit Valentin, je n'aurai qu'à lui dire qui nous sommes, et qu'elle n'a plus rien à craindre de vous !

— Allez donc ! fit Norbert. Je vous attends !

Valentin s'élança hors du salon, grimpa l'escalier. Gabrielle, dans sa chambre, couchée tout habillée sur son lit, ne dormait pas ! Elle écoutait machinalement le bruit monotone de la pendule, dont chaque tictac la rapprochait de l'heure où elle serait la femme de Norbert ! Dormir ? Est-ce qu'elle aurait pu ! La fièvre lui brûlait le sang, enflammait son cerveau.

— Demain ! se disait-elle à haute voix, comme si elle se refusait à y croire. Demain ! Et pour échapper à cette honte, je ne puis même pas mourir.

Et les yeux grands ouverts dans l'obscurité, elle rêvait. Elle entendit qu'on frappait doucement. Croyant s'être trompée, elle ne s'en préoccupa point. Au bout de quelques instants, on frappa de nouveau, et une voix tremblante murmurait :

— Gabrielle ! ma chère Gabrielle !

Elle se jeta hors du lit effarée.

— Cette voix ! dit-elle. Allons, je rêve toujours, ou bien je suis décidément folle !

Elle alla mettre son oreille contre la porte, elle entendait, de l'autre côté, une respiration haletante, précipitée, et de nouveau, on frappa, mais un peu plus fort, et la même voix dit :

— Gabrielle ! je t'en supplie, Gabrielle réponds-moi !

Elle eut un cri étouffé.

— C'est Valentin ! Je suis sauvée !

Elle ouvrit la porte, et tomba dans les bras du jeune homme. Il l'étreignit de toutes ses forces sur sa poitrine, lui baisant les cheveux, ne trouvant plus rien à dire que des mots sans suite.

— Gabrielle ! je te retrouve, te voilà, tu ne me quitteras plus.

Elle se tut, ses larmes seules répondaient pour elle, mais tout à coup le sentiment de sa situation lui revint :

— Comment te trouves-tu ici ? Tu vas te perdre. Tu ne sais donc pas que l'homme qui me poursuit est insensible à tout.

Valentin eut un sourire de triomphe :

— Oh ! tu n'as plus rien à craindre de lui ! Nous le tenons ! Ah ! comme il voulait nous tromper, le misérable ! Sais-tu ce qu'il prétendait ? Que tu l'aimes. que c'est volontairement que tu l'as suivi, que c'est avec bonheur que tu l'épouses ! Mais qu'as-tu ?

Gabrielle venait de repousser Valentin, balbutiant :

— Mon père, tu ne me dis rien de mon père ?

—N'est-il pas au château ?

—Ah ! c'est lui qu'il faut trouver, c'est lui qu'il faut sauver, d'abord, tout de suite, ou bien...

—Ou bien ? dit Valentin, effrayé de son agitation.

—Ou bien, je suis perdue. Ne m'interroge pas. Je ne pourrais répondre. Je n'oserais. Cherche mon père, défends-le, protège-le de ton corps, et alors, je pourrai parler. Alors, tu sauras tout !

Il la prit par la main et l'entraîna vers le salon. En entrant, elle ne retint pas une exclamation de joie. Tous ces visages qui lui souriaient étaient des visages d'amis. Son cœur se dilatait. Elle joignit les mains dans une prière muette :

—Mon Dieu, murmurait-elle, comme je vous remercie !

Ils l'entouraient, à l'exception de Mourad, qui veillait sur Norbert. Il lui serrait les mains à les lui brayer.

—Mon père ! dit-elle, c'est mon père qu'il faut sauver !

—As pas peur, mamz'elle Gabrielle, dit Trompe-l'Œil, plus rien à craindre, le vieux, puisque nous sommes là.

Mourad la suivait d'un regard doux et attristé. Elle vint à lui, un peu gênée et rougissante, sentant qu'en son cœur, tout n'était pas fini avec le vif sentiment qu'il lui avait inspiré.

—Vous ne m'en voulez pas, dit-elle, puisque vous êtes ici. Vous êtes noble et bon. Comment vous remercier ?

Elle était tout près de Norbert, si près qu'elle eût pu le toucher. Elle le frôla sans lever les yeux. Elle avait peur toujours, parce que son père n'était pas là. Lui, les bras croisés, se mordant rageusement les lèvres, la regardait :

—Gabrielle ! dit-il.

Elle tressaillit. Sur un geste de Mourad, Trompe-l'Œil et les autres s'étaient rangés auprès de Gabrielle, Valentin était resté près d'elle, et la jeune fille se tenait debout, au milieu de la pièce.

—Gabrielle, répéta Norbert, veuillez répondre à ces hommes qui se disent vos amis et se déclarent vos protecteurs, veuillez leur dire que, ne courant aucun danger vous n'avez pas besoin de sauveurs et que vous ne reconnaissez pas pour vos amis des gens qui se sont introduits dans ce château comme des malfaiteurs pour accuser de je ne sais quels crimes odieux l'homme dont vous porterez le nom demain.

—Gabrielle, fit Valentin, d'une voix vibrante, jette ses crimes à la face de cet homme, ou plutôt, non, pour quoi lui répondrais-tu ? De quel droit t'interrogerait-il ? C'est toi qui le juges. C'est toi qui commandes, nous n'avons qu'à t'obéir. Parle ! que veux-tu que nous fassions de lui ?

—Gabrielle, répéta Norbert, veuillez leur dire qu'ils se trompent, que vous êtes heureuse. Puisqu'ils prétendent vous obéir, faites cesser des insultes que je ne puis châtier puisque je suis victime d'un guet-apens, et ordonnez-leur de s'éloigner.

—Gabrielle, dit Valentin, tu l'entends, humilie donc l'orgueil de ce misérable.

—Gabrielle, dites-leur, pour les convaincre, que vous m'aimez, et que c'est en souriant que vous irez à l'autel.

—Tu l'entends ? Tu l'entends, Gabrielle, faisait Valentin frémissant.

—Gabrielle, continua Norbert, ne gardez pas plus longtemps le silence, n'hésitez pas plus longtemps. Votre hésitation ferait croire qu'un doute vous effleure et que vous n'avez pas confiance en moi.

—Tais-toi donc, Gabrielle, puisque ton silence le condamne !

—Gabrielle, parlez, dit Norbert ; il le faut, je l'exige !

La jeune fille, les mains pendantes au long du corps, la poitrine haletante, était dans une affreuse angoisse. Que devait-elle dire ?

—Je parlerai, oui, je veux parler, puisqu'il le faut, mais je ne veux parler que lorsque mon père sera présent.

—Vous savez où est la chambre de votre père, Gabrielle, dit le marquis. Veuillez vous-même aller le chercher.

Elle s'en alla, en chancelant. Cinq longues minutes s'écoulèrent. Elle redescendit. Quand elle rentra, elle n'eut que le temps de s'asseoir, pour ne pas tomber.

—Mon père est absent, dit-elle. J'ai pénétré dans sa chambre. Il ne s'est pas couché, car le lit n'est pas défait.

—Que veut dire ceci ? fit Mourad à Norbert.

—Je l'ignore. Ce n'est pas la première fois que M. Bertara s'absente la nuit ; il est libre, du reste, absolument libre. Gabrielle ne l'ignore pas ; aussi libre que Gabrielle elle-même. Du reste, la présence de Bertara est inutile. Il est même préférable qu'il n'assiste pas à une scène qui pourrait ébranler son esprit un peu faible. Je comprends que Gabrielle ait désiré la présence de son père, et je suis de son avis, parce que cela eût donné plus de gravité encore aux déclarations qu'elle va nous faire. Gabrielle, nous attendons.

Et attachant sur la pauvre fille un regard incisif, cruel, qui la fit frissonner jusqu'aux os, il scanda ses mots :

—Il est onze heures moins cinq minutes, je désire que, à onze heures sonnant, ces messieurs se retirent. Puisque vous avez sur eux tout pouvoir, je compte sur vous pour cela, Gabrielle, vous m'entendez ? J'y compte.

Elle regardait le marquis, épouvantée, et lisait en ses yeux ainsi qu'en un livre ouvert. Et ce qu'elle y voyait, c'était une menace de mort pour Bertara. Car elle l'avait compris, si Norbert était aussi calme, c'est que Bertara était toujours à lui, c'est que, même prisonnier et réduit à l'impuissance, il disposait toujours de la vie du pauvre vieux ! Et ces cinq minutes qu'il lui donnait ! Elle avait compris que c'était cinq minutes qu'il accordait à Bertara, et que ces cinq minutes écoulées, c'en était fait du vieillard. Et, pour qu'elle comprit bien, Norbert, l'œil sur sa montre :

—Quatre minutes !

Elle se leva, les mains sur le front.

—Je ne sais plus ce qu'il faut que je réponde, râla-t-elle, il faut qu'on me le dise, sans cela je ne pourrais...

Tous s'étaient rapprochés, surpris, pleins de terreur. Et Valentin, lui saisissant les mains :

—Gabrielle, que vas-tu dire ? Dans les paroles de cet homme, il y avait une menace, je l'ai deviné. Ne t'en préoccupe point ! Ne sommes-nous pas là pour te défendre ?

—Trois minutes ! faisait Norbert.

Alors la jeune fille, fascinée par le regard du marquis :

—On me parle de menaces. Qui donc me menacerait ? Personne. On promet de me défendre ? Qui veut m'attaquer ? Personne ! Je suis libre ici et puis faire ce que je veux !

Norbert remit sa montre et se croisa les bras, attendant.

—Gabrielle, tu es forcée de mentir, tu parles à contre-cœur.

—Non.

—Ce n'est pas possible, tout prouve que tu mens !

—J'ai dit la vérité ! fit-elle, défaillante.

—Oseras-tu répondre à toutes mes questions ? dit Valentin qui, en cet instant suprême, sentait, lui aussi, s'en aller sa raison.

—Interroge ! Je répondrai.

Elle parlait d'une voix brève, les yeux grands ouverts fixés sur le marquis et les pauvères ne s'abaissaient plus.

—Oseras-tu dire que cet homme ne t'a pas enlevée ?

—Je l'ai suivi ! De ma propre volonté !

—Que tu l'aimes ?

—Je... oui... je l'aime !

—Que ton mariage est libre que tu y consens.

—Je me marie librement.

—Que tu me mentais. Que tu ne m'as jamais aimé !

—J'ai menti. Je ne t'aimais pas !

—Tu es donc une créature méprisante et infâme ?

—Je suis méprisante et infâme, en effet.

—Gabrielle, reviens à toi, écoute-moi, tu ne me comprends pas, sans doute. Gabrielle, j'ai vu, tout à l'heure quand je t'ai retrouvée, j'ai vu, à ta joie, que tu m'aimais toujours. Je ne me suis pas trompé à ce point ! Suis-nous, Gabrielle, nous sommes les maîtres de ce château, rien ne peut te retenir. Suis-nous. Ton père, nous le retrouverons, il reviendra, nous l'attendrons et te le ramènerons. Reviens avec nous, Gabrielle. Ainsi, tu échapperas à ce honteux mariage, tu ne seras pas la femme de cet homme.

—Je serai sa femme !

—Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Valentin, que se passe-t-il donc en elle ? Est-ce qu'elle serait devenue folle ?

Et la prenant dans ses bras, l'étreignant :

—Gabrielle, est-ce que tu ne me reconnais pas ?

—Pourquoi ne te reconnaîtrais-je pas ? Tu es Valentin !

Alors, tous se rapprochèrent d'elle, pâles, consternés, et Mourad :

—Gabrielle, nous nous sommes dévoués. Nous sommes prêts à verser pour vous jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Nous vous aimons, et nous l'avons bien prouvé, puisque déjà l'un d'entre nous, qui voulait vous secourir, est mort, Gabrielle, ne méprisez pas ce sang versé pour vous. Cela vous porterait malheur ! Nous sommes venus pour vous défendre, pour vous sauver de cet homme. Ce que vous dites ne peut être que mensonge. Car vous aviez horreur de lui quand je vous ai recueillie et cachée, avenue du Bois-de-Boulogne. Gabrielle, revenez, revenez à vous ! Si cet homme mourait là, devant vous, tout de suite, et je n'ai qu'un mot à dire pour cela, s'il mourait que feriez-vous ? Que diriez-vous ?

Elle eut un geste d'épouvante. . .

—Non, dit-elle, non, il ne faut pas qu'il meure, puisque, ah ! mod Dieu, mon Dieu ! puisque je l'aime !

Elle l'aimait ! Tous ceux qui étaient là se regardèrent. Il y eut un instant d'effarement ; ils semblaient se consulter l'un l'autre et se demander s'ils avaient bien entendu. Et Gabrielle, anéantie, pâle comme une morte, restait devant eux, les yeux baissés, ne pleurant même pas. Mourad, sombre, considérait la jeune fille, ne voulant pas croire, non plus, à cet amour, voyant là un mystère, mais ne le devinant pas.

—Gabrielle, cet homme, bien que notre prisonnier, exerce encore sur vous une influence fatale. Malgré vous, cet homme mourra. Mort, il vous rendra votre liberté.

Il fit un signe à Trompe-l'Œil et à Auguste. Et avant que Norbert eût pu se défendre, avant que Gabrielle eût pu s'y opposer, le marquis était couché sur une table, dans l'impossibilité de remuer, et Mourad levait un poignard. Le poignard brilla une seconde dans sa main, sous la lumière du salon, et s'abaissa avec une rapidité foudroyante. Mais deux bras s'étaient jetés entre l'arme et la gorge du misérable. C'était Gabrielle, Gabrielle encore, qui le sauvait.

—Ne le tuez pas ! ne le tuez pas !

Et, repoussant Mourad de toutes ses forces, elle se précipita entre lui et Norbert, échelée, en désordre, folle. Alors, ils s'éloignèrent avec un mouvement d'horreur. Que s'était-il passé ? Ils ne comprenaient plus qu'une chose, c'est que la jeune fille les épouvantait. Ils avaient honte d'elle, une grande colère les envahissait. Elle dut saisir leur pensée, car elle se tordit les mains. Auguste et Trompe-l'Œil laissèrent échapper Norbert. Le marquis se releva, possédant toujours le même calme étrange ; il ne remercia même pas Gabrielle d'un regard.

Celle-ci, à côté de Norbert, se trouva soudain isolée. Elle avait fini par les convaincre. Ils la croyaient amoureuse de cet homme. Alors, ils se disposaient à partir ? Qu'avaient-ils encore à faire au château ? Rien. Un à un, ils défilèrent devant la jeune fille, ne lui adressant point la parole, mais ayant dans les yeux une telle expression de mépris qu'elle se cacha le visage dans les mains pour ne plus rien voir. Seul, Valentin, resté le dernier, lui dit :

—Gabrielle, je te savais riche et je ne me faisais plus d'illusions, tu étais perdue pour moi, mais riche ou pauvre, je t'aimais toujours parce que je ne pouvais deviner que la fortune t'avait changée à ce point. Et je voulais te sauver quand même. Adieu ! tu n'entendras plus parler de moi.

Et tout à coup, pris d'un accès de rage, si près de Norbert qu'il le força de reculer :

—Quant à vous, avant d'épouser Gabrielle, vous me tuerez, ou bien vous ne l'épouserez pas, car vous serez mort.

Et ses poings levés s'abattirent lourdement sur les deux joues de Norbert, qui chancela en poussant un cri étouffé.

—Voilà une insulte qui veut du sang, fit le jeune homme, et je vous en offre la réparation demain matin, à cinq heures, à l'arme que vous voudrez, au carrefour des Quatre-Chemins.

—J'y serai, fit Norbert. Et partez, ah ! partez vite, car ma patience a des bornes. Je vois rouge et j'ai envie de vous étrangler.

—A demain, donc ! Vous aurez le temps de vous marier ensuite.

Et il sortit, rejoignant les autres. Gabrielle, dans un élan, lui tendit les bras pour l'empêcher de partir, mais il ne la vit pas. Lorsque Norbert fut seul avec elle :

—Vous avez bien fait, dit-il ; en m'empêchant de mourir, vous avez sauvé votre père !

Et il essuya son front, mouillé de sueur une sueur d'angoisse. Maintenant, seulement, il avait peur !

XVII

Qu'était devenu, pendant cette scène, le père Bertara ? Il était parti le soir même, après dîner, en compagnie de La Guyane, sous prétexte de pêcher des truites à la lanterne. La Guyane avait su habilement le retenir loin de Bois-Tordu, une partie de la nuit. Il l'avait abandonné pendant quelque temps pour revenir jusqu'au château, où il savait que Norbert se débattait contre les défenseurs de Gabrielle. Norbert avait été prévenu de leur présence dans la forêt, et on a vu, lors de leur entrée mystérieuse, que le marquis attendait leur visite. Arrêté dans le parc, La Guyane était monté dans les branches d'un marronnier, et là, invisible parmi les feuilles, il avait vu la scène tragique du salon. Les fenêtres étant ouvertes, il avait tout entendu. Si Mourad avait tué Norbert, Bertara était mort. Si, Gabrielle, au lieu de défendre le marquis, avait avoué, Bertara n'eût jamais revu sa fille.

Le lendemain, Norbert se fit réveiller à l'aube. Le soleil n'était pas levé. La course, jusqu'au carrefour des Quatre-Chemins, était longue. Louffard, seulement, l'accompagnait portant sous son bras une boîte de pistolets.

Valentin et Mourad étaient au rendez-vous. Le jeune homme était pâle et résolu : son regard étincelant ne quittait pas la figure de Norbert. Après quelques brèves explications, il fut convenu que le duel aurait lieu à quinze pas, avec faculté pour les deux adversaires d'avancer chacun de cinq pas, de telle sorte que, s'ils profitaient tous deux de cette faculté, c'était un duel à bout portant. Mourad avait lui aussi des pistolets. Le choix des armes favorisa Valentin. Piètre avantage, et qui le fit sourire. Il n'avait jamais tenu un pistolet. Au moment de prendre place, Valentin et Mourad se serrèrent la main.

—S'il vous arrive malheur, dit Mourad, je vous vengerai.

Ils gagnèrent leur poste. Au signal donné par Mourad, Valentin fit cinq pas et s'arrêta ; puis, du même mouvement, il éleva son pistolet à la hauteur de l'œil, et, sans viser, pressa la détente. La balle enleva le chapeau de Norbert et lui érafla le crâne. Un peu de sang coula le long de l'oreille.

—Mes compliments, monsieur, dit Norbert avec calme.

Il n'avait pas fait un pas. A son tour il visa. On sait qu'elle était sa merveilleuse adresse. Une seconde, il tint au bout de son canon le cœur de Valentin qui, la tête haute, les bras ballants, sans même songer à s'effacer, attendait le coup.

—Eh ! tirez donc, monsieur ! fit le jeune homme.

Que se passa-t-il dans l'âme de Norbert ? Avait-il oublié le sanglant affront de la veille ? Avait-il pitié de cette jeunesse généreuse et ardente qu'il pouvait trancher par une simple pression de l'index ? Ou seulement tremblait-il de reparaitre devant Gabrielle, les mains souillées du sang de celui qu'elle aimait, élevant ainsi, par cette mort, entre elle et lui, une infranchissable barrière ? Peut-être un peu de tout cela ! Un chardonneret chantait sur un hêtre ; il vint à quitter le hêtre, et il traversa le carefour pour aller se percher sur un frêne ; il passa rapide comme une flèche, au-dessus de Norbert. Plus rapide que l'oiseau, le marquis l'ajusta et fit feu. Le chardonneret, coupé en deux, tomba. Des plumes du pauvre volèrent jusque sur Valentin.

—Vous avez eu tort, de ne pas me tuer, monsieur, dit le jeune homme, dont la colère faisait siffler les paroles dans la gorge ; je vous jure, moi, qu'à la première occasion je ne me vous épargnerai pas !

Norbert salua, et avec une courtoisie parfaite :

—A votre aise, monsieur, et quand vous voudrez !

—Cet homme est réellement très fort, pensa Mourad.

Le marquis avait disparu, suivi de Louffard. Au château, Gabrielle attendait, le cœur

serré par une atroce angoisse. Quand elle l'aperçut, elle fut sur le point de s'évanouir. Si Norbert revenait vivant, sans blessures, c'est que l'autre était mort. Quand il entra dans la chambre de celle qui allait être sa femme, il s'arrêta sur le seuil. Gabrielle s'élançait et lui entourait le cou de ses dix doigts, avec une force que la rage centuplait :

— Ah ! misérable, dit-elle, tu l'as tué !

Un moment suffoqué, il ne répondit pas ; il lui fallut tordre les poignets de l'enfant pour se débarrasser d'elle. Quand il put parler :

— Vous vous trompez, Gabrielle, il vit. J'ai tenu sa vie entre mes mains ; il n'est même pas blessé.

— Vous mentez. Vous n'avez pas fait cela.

— Je l'ai fait, parce que je vous aime.

Elle se recula, interdite, et n'ajouta plus rien. Quant à Norbert, rajustant sa cravate et son col dérangés par la pression des doigts de la jeune fille, il dit en souriant :

— La cérémonie est pour dix heures. J'espère, Gabrielle, que vous serez prête ? Il faut un quart d'heure en voiture pour nous rendre à Corbigny ; le maire nous attend à neuf heures et demie ; le curé est prévenu pour dix heures. Veuillez donc vous tenir prête à partir à neuf heures. Il fit quelques pas vers la porte, puis revint.

— Je vous prie de vouloir bien paraître plus gaie, lorsque vous serez devant le monde. Il ne faut pas que l'on devine ce qui se passe entre nous.

Et, s'inclinant derechef, il la laissa. Gabrielle resta immobile au milieu de sa chambre, puis elle regarda autour d'elle, ouvrit les fenêtres, se pencha au dehors, considéra la nature qui s'éveillait, le soleil qui ruisselait, les fleurs dont les parfums montaient jusqu'à elle, rendus plus subtils par la rosée matinale, elle écouta les oiseaux qui emplissaient les arbres de leurs chansons, et elle eut un cri de désespoir suprême :

— Ainsi, cette iniquité s'accomplit et personne ne me sauvera ! Et tout semble heureux autour de moi ! Et il n'y a rien de changé ! alors que ma vie se brise !

Et les heures s'écoulèrent. Et une femme de chambre, à huit heures, entra chez elle pour l'habiller, apportant les blanches et immaculées parures de l'épousée, la robe de neige, le long voile, les souliers de satin et la couronne qui devait ceindre son front virginal.

Ce fut un étrange mariage que celui-là ! Pendant la matinée, de tous les environs arrivèrent des amis du marquis, et bientôt les chambres du château furent occupées. A neuf heures, ainsi que l'avait ordonné Norbert, Gabrielle était prête, plus blanche que ses vêtements. Son père vint la prendre, guilleret, l'air radieux, heureux parce qu'il croyait sa fille heureuse. Devant lui, Gabrielle ne souriait-elle pas toujours ? Les voitures attendaient dans la grande cour d'honneur.

La jeune fille descendit, défaillante, mais puisant dans son amour filial les dernières forces qui lui restaient. Elle monta, avec son père, dans la première voiture. Et le marquis murmura à son oreille, au moment où il lui tendit la main, alors qu'elle mettait la pointe de son soulier sur le marchepied :

— Souvenez-vous, Gabrielle, que je suis armé !

Oui, ce fut un mariage étrange et tragique. Tous les paysans de Corbigny s'étaient échelonnés le long de la rue du village que suivait le cortège, tirant des coups de fusil, des coups de pistolet, des pétards. Des jeunes filles attendaient à la porte de l'église rustique, avec des bouquets de fleurs. Le village, ainsi que le château, était en fête et célébrait cette union. Gabrielle ne fut, pendant la cérémonie et jusqu'à la fin de la journée cruelle, qu'une machine inconsciente sans énergie, sans pensée.

Le soir, il y eut bal et illuminations. Tout le pays était là, dansant et s'amusant, et de temps à autre des cris s'élevaient, dominant la musique du bal, le choc des verres, le bruit des danseurs :

— Vive monsieur Norbert ! Vive monsieur le marquis !

Et un homme silencieux traversa la fête, sombre et fatal, contempla avec ironie tout cela qui était son œuvre et, rencontrant Norbert, lui prit le bras :

— Vous le voyez, je n'ai pas manqué à ma parole, mais l'heure du repos n'est pas venue. Nous avons d'autres héritiers à découvrir, avant d'entrer en possession de la fortune.

Cet homme, c'était Rouquin. Et il ajouta plus bas, à l'oreille du marquis frissonnant :

— Et ceux-là, il faudra qu'ils meurent.

DEUXIÈME PARTIE.

LES HÉRITIERS.

I

Une année s'est passée depuis ce mariage et depuis un an Paris retentit du nom de Norbert. Le marquis est apparu un jour, comme un météore, et il a ébloui la grande ville, si fastueuse et si difficile à l'admiration. Après avoir végété dans la pauvreté de ses débuts, après avoir disparu quelque temps, sans que les anciens amis de son monde eussent deviné ce qu'il était devenu, voilà qu'il surgissait soudain, fort d'une fortune immense, et produisant au soleil parisien une créature frêle et blonde, aux yeux tristes et rêveurs, pâle, délicate et délicieusement jolie : Gabrielle, sa femme. Ce fut comme un coup de théâtre, suivi, du reste, à bref délai, d'autres surprises non moins vives. Paris se lasse vite lorsque l'on ne tient pas sa curiosité en éveil ; Paris n'eut pas le temps de se fatiguer, car, comme s'il n'avait attendu que ce moment pour faire prendre l'essor à sa grande intelligence jusqu'alors obscurcie par la misère, le marquis d'Argental sut occuper Paris chaque jour par une révélation nouvelle.

Il avait racheté le vieil et splendide hôtel de la rue de Grenelle Saint-Germain, où ses ancêtres avaient habité, où lui-même était né, et il l'avait meublé avec un luxe inouï. Sa maison fut sévèrement et royalement tenue. Les plus beaux chevaux, les plus riches équipages furent les siens. Nul ne put rivaliser avec lui de dépenses, et nul ne put égaler son goût exquis. Il éblouissait et charmait. En même temps et comme s'il avait eu à cœur d'attirer à lui les pauvres comme il avait fait des riches, il achetait, derrière les Invalides, un vaste terrain où il faisait construire un hôpital ; il fondait des établissements de charité, subventionnait les bureaux de bienfaisance, et, par des dons magnifiques que laissait tomber à tous ceux qui souffraient sa main généreuse, montrait que la bonté de son âme était inépuisable comme sa fortune.

Mais il ne s'en tenait pas là. Cette magnificence, toute princière qu'elle fût, ne pouvait absorber ses autres facultés. Il montra bientôt, en se lançant dans de grandes affaires financières, des qualités d'homme politique et d'organisateur de premier ordre, qui attirèrent sur lui l'attention du gouvernement. Quelque temps après son mariage, et comme il était encore à Bois-Tordu, une dizaine de fermiers très influents dans la contrée étaient venus lui offrir la députation ; il avait accepté. C'était le marche-pied nécessaire à son avenir. Son début au corps législatif fut éclatant.

Il conquiert, en cinq ou six mois, une influence telle qu'il passa bientôt, dans tous les esprits, pour être le ministre du lendemain. Il n'avait qu'à tendre la main pour prendre le portefeuille. Il tenait, dans cette main, Paris tout entier attentif à ses volontés et à ses caprices ; il tenait la France éveillée, par ce que les journaux lui racontaient des prodigieuses facultés de cet homme ; dans cette main qui tant de fois, pour vaincre Gabrielle, avait serré la crosse d'un revolver, il tenait plus que Paris, plus que la France, il tenait les marchés de l'Europe, remués par les combinaisons financières et les projets grandioses de cette intelligence d'élite.

Quelques mois avaient suffi pour faire de Norbert, aidé par la fortune que Rouquin avait mise à sa disposition, le roi de la mode et de la finance, le roi des salons et de la politique, le roi du luxe et de la charité, le *Roi de Paris*, enfin. Une année à peine lui avait suffi pour franchir d'un bond les échelons du pouvoir. Il était monté haut, déjà, et voulait monter plus haut encore. Il l'avait dit un jour à Gabrielle :

— J'éblouirai le monde par mon génie !

Et cet homme que suivait la curiosité bienveillante partout où il passait, cet homme que l'on acclamait, parcequ'il ne se contentait pas d'être grand, mais parce qu'il se montrait bon, cet homme dont le visage était connu de tous et devenu populaire, cet homme ne souriait jamais : un cancer rongea son cœur ! Il aimait avec une violence désordonnée, mortelle.

Un an s'est passée depuis le drame du château de Bois-Tordu, et c'est aujourd'hui

l'anniversaire de ce mariage tragique. Une grande fête se prépare à l'hôtel d'Argental. Norbert ne veut pas qu'on puisse se douter des tristesses qui dévorent sa vie intime, mais chacune de ces fêtes arrache, pour ainsi dire, à son âme quelque lambeau palpitant, car elles renouvellent le mépris de Gabrielle et remuent le foyer de sa haine.

Rue de Grenelle, Rouquin ne paraît qu'à de rares intervalles. Depuis un an, il a déployé une activité fiévreuse pour retrouver celui des deux héritiers désignés avec Bertara, dans le testament du millionnaire ; c'est une sœur de Bertara, restée introuvable. En vain, Rouquin a interrogé le père de Gabrielle :

— Vous n'êtes pas seul à recueillir cette colossale fortune, monsieur Bertara, nous ne vous l'avons pas caché, dès le premier jour.

— En effet, j'ai une sœur, appelée Jeanne, et il est juste qu'elle ait sa part. Malheureusement, j'ignore où elle est. Existe-t-elle encore même ? Je n'en sais rien.

— Comment l'avez-vous perdue de vue ? Si vous me donniez tous les renseignements possibles, j'essayerais de la retrouver.

Le vieux avait hoché la tête, puis tristement il avait dit :

— Ma sœur Jeanne a cinquante ans, si elle vit toujours. Elle est née comme moi à Chamesson, près de Châtillon-sur-Seine, dans le département de la Côte-d'Or. Elle était très jolie, ma sœur, et comme le père et la mère lui faisaient la vie dure, elle a quitté Chamesson pour venir à Paris. Elle a donné de ses nouvelles pendant quelque temps. Puis le père et la mère sont morts. Alors je n'ai plus entendu parler de Jeanne. J'ai essayé à plusieurs reprises, quand moi-même je me suis installé à Paris, de retrouver ses traces. Soit qu'elle fût morte, soit qu'elle eût quitté la France, j'ai toujours échoué. Pour moi, voyez vous j'estime qu'elle est morte.

Lui aussi, Rouquin, avait remué Paris, mais sans découvrir Jeanne Bertara. Et ce qui consolait Rouquin de son insuccès, c'était de savoir que son adversaire n'était pas plus heureux.

— Si Jeanne Bertara n'existe plus, se disait-il après chaque insuccès, tant mieux pour le marquis et pour moi. Moins de risques à courir. Le malheur, c'est qu'il faudrait prouver cette mort pour réclamer la mise en possession de l'héritage tout entier.

A peine depuis un an qu'elle est mariée, a-t-elle échangé avec son mari quelques rares paroles, quand le monde les regardait, et qu'il fallait sourire pour ne pas être devinée. Chacun des deux vit isolé, elle avec le désespoir de son existence brisée, et sa soif de vengeance. Lui, avec son remords et son impossible amour ! Depuis un an, il n'a pas supplié, il n'a rien dit, ses yeux seuls, parfois, imploraient un pardon, mais ne rencontraient qu'un impitoyable mépris.

Et le matin même du jour où devait se donner à l'hôtel la mémorable fête dont le Paris viveur et élégant s'entretenait, ce matin-là, Norbert fit demander à Gabrielle si elle consentait à le recevoir. Gabrielle était levée depuis peu ; elle était en peignoir. Elle devint pâle, en entendant la femme de chambre qui lui transmettait cette demande. C'était la première fois que Norbert lui adressait une aussi étrange requête. Elle fit signe qu'elle recevrait son mari, et elle attendit pelotonnée au fond d'un canapé, serrant autour de sa taille les dentelles de son peignoir, fiévreuse et ayant froid. Il entra et derrière lui referma la porte. Son visage énergique reflétait une profonde agitation. Elle ne fit pas un geste en le voyant, à peine tourna-t-elle la tête en l'entendant entrer, et il resta debout devant elle.

— Gabrielle, dit-il d'une voix qu'il essayait d'affermir, mais qui était, malgré lui, tremblante, ma démarche doit vous sembler étrange, je le comprends ; mais vous me rendrez au moins la justice de reconnaître, que, depuis notre mariage, c'est la première tentative que je fais d'un rapprochement entre nous.

Elle se dressa debout, et violemment :

— Un rapprochement ? s'écria-t-elle. C'est folie que d'y penser, monsieur, et, si tel est l'objet de votre présence chez moi, je ne vous retiens pas.

— Ecoutez-moi, Gabrielle, jusqu'au bout.

— Avez-vous donc trouvé dans ma conduite un motif d'espérer ?

— Non, oh ! non, vous vous vous êtes montrée sans défaillance et sans pitié. Vous n'avez pas eu un moment de faiblesse, non, Gabrielle.

— Eh bien ?

— Cependant il faut que vous m'écoutez.

Et humblement, suppliant, très bas :

—Ne me refusez pas !

Elle eut un geste d'indifférence et de lassitude, qui voulait dire :

—A quoi bon ? Tout ce que j'entendrai changera-t-il quelque chose à ce que je suis, à ce que je veux rester ?

—Ainsi, Gabrielle, vos sentiments à mon égard ne se sont pas modifiés depuis un an ?

—Non.

—Cependant vous n'ignorez pas que je vous aime ?

—Vous me l'avez dit. Je ne vous crois pas.

—Que faudrait-il faire pour vous le prouver ?

—M'aimeriez-vous, que cela ne diminuerait ni mon ressentiment, ni mon mépris.

—Gabrielle, tout ce que je fais, c'est pour vous, pour vous seule.

—Que m'importe, vraiment !

—Vous devriez en être fière.

—J'ai honte d'être votre votre femme et je rougis de porter votre nom.

—Gabrielle, Gabrielle, ne me poussez pas à bout. Toute autre, à votre place, serait orgueilleuse d'être aimée ainsi. Si je travaille, Gabrielle, si je suis devenu riche, si je suis devenu puissant, c'est que je veux vous atterrir ! N'avez-vous jamais entendu parler de moi ? vanter mes générosités ? mes charités ? mes œuvres philanthropiques ? Et rougissez-vous tant que cela de porter le nom d'un homme que tout le monde est obligé d'admirer, parce que jusqu'aujourd'hui il n'a eu que des idées grandes et généreuses et pas une faiblesse ?

—Je vous connais trop !

—Votre haine ne s'arrêtera-t-elle pas ? Me poursuivra-t-elle sans cesse ?

—A jamais !

—La vie n'est pas possible de la sorte.

—Elle est plus pénible pour moi que pour vous.

—Non. Cent fois non, car je souffre horriblement, Gabrielle ; ne le voyez-vous pas ?

—Je le vois et j'en suis heureuse, et votre supplice grandira tous les jours, à mesure que ma haine se fortifiera.

—Gabrielle, ne dites pas cela, vous me rendriez fou. Du moins, laissez-moi l'espoir. Si vous saviez, Gabrielle, quelle torture de vous avoir auprès de moi, vous si belle, vous que j'adore, et de ne pouvoir vous prendre dans mes bras, d'être séparé de vous par un abîme. Ma passion s'augmente de l'obstacle que vous lui opposez. Vous devriez me redouter, Gabrielle, car je ne suis, après tout, qu'un criminel, et je suis capable d'un nouveau crime.

Elle releva la tête, avec un défi superbe.

—Que voulez-vous dire ? Vous menacez, à présent ?

—Oui, je menace. J'aime mieux votre épouvante que votre dégoût. Je suis votre mari, je suis votre maître. Je suis fort et vous m'appartenez, puisque vous êtes ma femme.

Puis, il s'approcha de Gabrielle et lui prit les mains qu'elle avait froides et inertes et qu'elle ne retira point.

—Gabrielle, ne me pardonnez-vous pas ?

—Prenez garde de me forcer au désespoir !

—Ma vie vous appartient.

Il la serra contre sa poitrine dans une étreinte folle.

—Ce n'est pas ta vie que je veux, c'est ton amour !

—Mon amour est à un autre.

—Ah ! malheureuse ! malheureuse ! Ne me brave plus ! Crains-moi !!

—Je ne te crains pas et je te brave !

Elle n'avait pas essayé de se défendre. Elle savait bien que c'était inutile. Mais ses yeux largement ouverts, où il n'y avait même point d'épouvante, poursuivaient le marquis d'un regard méprisant. Il recula devant ce dégoût, manifesté avec tant de calme, avec une si surprenante tranquillité d'esprit. Il laissa tomber Gabrielle sur le canapé, se mit à genoux et, la tête cachée dans les mains, pleura.

—Pardon, Gabrielle, je suis fou quand je suis auprès de toi. Je ne me connais plus. Qu'allais-je faire, mon Dieu ? Je me fermais à jamais ton cœur. Pardonne-moi. Est-ce que je t'ai fait mal ?

Elle ne répondit pas. Elle ne cessait pas de le regarder.

—N'es-tu pas assez vengée, Gabrielle ? Je suis à tes pieds et je t'implore. Ah ! si tu savais ce qu'il faut que j'humilie d'orgueil ! Regarde-moi, Gabrielle ; repais ta vue de ma souffrance. Redis-toi que tu repousses un homme devant qui chacun s'incline, un homme qui n'est devenu si puissant que parce qu'il t'aimait. Que te faut-il encore et quelle épreuve, quelle humiliation me réserves-tu ?

—Vous pouvez vous épargner toute humiliation, j'y reste insensible !

—Ah ! je te briserai !

Elle hocha doucement la tête.

—Peut-être, mais vous briserez mon cœur avec ma vie !

—Rien ne te fera fléchir ?

—Rien !

Il réfléchit quelques minutes, la tête penchée puis :

—Qui sait ? dit-il tout à coup, un éclair dans les yeux.

Et comme elle avait un geste d'incrédulité, il ajouta :

—Quel sacrifice faudrait-il, quel dévouement idéal, quelle abnégation, allant même jusqu'à la mort, pour conquérir ton estime ?

Je n'en connais pas de possible !

Il resta silencieux encore, puis répéta sur le même ton singulier :

—Qui sait ? Peut-être un jour me verras-tu si grand, si bon, si repentant, que la pitié entrera dans ton cœur !

Elle ne répondit pas. Son œil restait méchant et ironique. Il se retira, la saluant d'un geste de la main.

—Que la vie continue donc entre nous, telle que vous l'avez voulue, dit-il ; mais si je ne suis rien pour vous qu'un mari de nom, souvenez-vous que je ne souffrirai pas que vous ayez une intrigue avec ce jeune homme, que vous vous obstinez à chérir. Je l'ai épargné une fois, parce qu'il n'avait outragé que moi-même. Je ne puis commander à votre cœur, puisque vous l'aimez, soyez certaine toutefois que, si ce garçon ose lever les yeux sur vous, je le tuerai comme un chien.

Il sortit sur ce mot.

Les derniers préparatifs de la fête du soir s'achevèrent dans la journée. L'hôtel était inondé de fleurs rares et de plantes exotiques. De nombreuses invitations avaient été lancées. Le bal promettait d'être des plus brillants. Vers la fin de l'après-midi, le marquis monta chez lui pour s'habiller, après avoir donné partout un dernier coup d'œil. Le soir, tout ce que Paris comptait d'illustrations dans la politique, dans le monde aristocratique, les plus grands noms de France étaient représentés à cette fête, dans la magistrature, la finance, la littérature et les arts, qui défilèrent dans les salons splendides de l'hôtel et dans les jardins éclairés comme en plein jour.

Ce fut vraiment un triomphe pour Norbert que cette fête. Il était bien le roi de tout ce monde élégant et fin, par la beauté, par la force, par la fortune et la supériorité de son génie. Et Gabrielle aussi était reine. Suprêmement délicate et jolie, je ne sais quel mystère s'attachait encore à sa personne. D'où venait-elle ? Où le marquis l'avait-il rencontrée ? On ne savait. Elle conservait sa grâce timide de jeune fille au milieu de ce monde, et la tristesse intime de son cœur brisé, le drame qui déchirait sa vie, ajoutaient encore, par une langueur de maladie à la distinction de son visage, un peu pâli et amaigri.

Norbert, de loin, regardait sa femme, à la dérobée, et soupirait. Tout à coup, parmi la foule d'invités qui se pressaient autour de lui, il aperçut un homme très grand, maigre, à la figure froide et énigmatique : Rouquin. Profitant d'un moment où la presse était moins forte, Rouquin vint à Norbert et lui dit à voix basse :

—J'ai à vous parler.

Norbert fronça le sourcil.

—Vous choisissez mal votre heure. Ne pouvez-vous demain, par exemple, ou quelque autre jour ?

—Il est difficile de vous rencontrer. Les affaires et la politique prennent votre temps. Du reste, personne ici ne me connaît, nous pouvons aller dans un salon, au jardin, tenez, et nous causerons tranquillement.

Et comme le marquis hésitait, le front toujours plissé.

—Il le faut, je le veux ! dit brutalement l'homme.

D'Argental devint blême. Ses poings se crispèrent. Mais le ton de Rouquin ne souffrait pas de réplique. Norbert le précéda dans un petit salon.

— Monsieur, lui dit Rouquin avec une feinte politesse, vous êtes mon associé et je tiens à vous rendre compte de la situation où nous sommes. S'il vous paraît étonnant que j'aie choisi l'heure d'une fête aussi brillante pour vous parler, je ne vous en cacherai pas la raison.

— Il y a donc un motif ? Je l'avais deviné.

— Cette raison existe, en effet, mais elle est d'une nature particulière. J'ai cru m'apercevoir, depuis quelque temps, que vous aviez oublié le service que je vous ai rendu, la source de votre fortune et même l'œuvre qu'il nous reste à accomplir. Vous vous endormiez dans les délices de votre mariage et d'un luxe dont vous étiez déshabitué. Je ne vous ai pas réveillé. Aujourd'hui le moment est venu de vous remettre à l'action. Si je vous importune au milieu des hommages que vous recevez de toutes parts, c'est que je veux vous rappeler que, malgré votre influence et votre rapide pouvoir, vous ne vous appartenez pas.

Le marquis gardait les yeux baissés :

— Enfin, monsieur, expliquez-vous, dit-il.

— J'y arrive. J'aime en toutes choses les situations nettes. Ecoutez-moi donc attentivement. La fortune que nous convoitons ne deviendra la nôtre, réellement, et en entier, qu'au jour où il n'existera plus d'autre héritier que votre femme. Bertara nous a servi tant que votre mariage n'a pas eu lieu. Aujourd'hui Bertara nous gêne. Vous me comprenez ?

— Vous voulez qu'il meure ?

— Oui !

— Eh bien ! vous avez tort, dit le marquis d'une voix étouffée. Cette mort sera une cruauté inutile. Je ne vous suivrai pas jusque là !

— Avez-vous bien réfléchi avant de me parler ainsi ?

— J'ai réfléchi.

Il y eut un moment de silence. Entre les deux hommes grondait une sourde menace. Rouquin, pourtant, était calme et froid. Il reprit la parole :

— Il peut arriver des incidents où l'existence de Bertara serait un danger perpétuel pour notre sécurité. Ce danger, je le supprime, avant qu'il ne se manifeste. En outre, il me faut un gage de votre bonne foi et de votre dévouement.

— Jadis vous n'aviez exigé que ma parole.

— L'assassinat de Bertara nous liera l'un à l'autre plus solidement. Quant à votre parole, monsieur le marquis, rappelez-vous ce que vous aviez promis et dites si vous êtes homme d'honneur.

— Je ne vous comprends pas.

— Cela m'étonne, car je m'explique clairement. Autrefois, monsieur, à la crainte que je manifestais de vous voir amolli par les beaux yeux de Gabrielle, vous avez répondu par l'ironie. Vous étiez sûr de votre cœur. Aujourd'hui vous aimez votre femme. Ne niez pas. Vous l'aimez avec emportement. Eh ! cela se lit sur votre visage. Eh bien, monsieur, dans des affaires comme les nôtres, l'amour est plus qu'une faiblesse, c'est un péril, c'est presque une trahison ! Voilà pourquoi j'ai résolu que Bertara mourrait frappé par votre main. Ensuite je serai sûr de vous !

— Ne comptez pas sur moi pour cette sinistre besogne.

— Souvenez-vous, monsieur d'Argental, que vous n'êtes pas votre maître. Je me suis montré bon prince jusqu'à ce jour, et, si vous aviez tenu vos engagements, je ne vous eusse jamais revu que pour vous apporter de bonnes nouvelles. Aujourd'hui, j'ordonne. Obéissez !

Norbert releva la tête et le regarda avec un souverain mépris.

— Je refuse.

— Je m'y attendais. Je pourrais vous tuer, mais ce serait vengeance trop facile et punition trop mince. Voici donc ce qui arrivera. Si demain, à cette heure-ci, je n'ai pas la preuve que Bertara est mort, après-demain à la première heure, deux de mes agents, ils me sont dévoués jusqu'à la mort, ne l'oubliez pas, se présenteront au parquet et édifieront M. le procureur-général sur votre compte. Les détails les plus circonstanciés seront donnés au parquet sur l'enlèvement de Gabrielle, sur votre mariage ingénieux et

sur l'assassinat de ce pauvre diable de Siméon, la plus lourde charge. Entendez-vous le joli bruit que cette révélation fera dans votre monde ?

Norbert était très pâle. Un frisson lui courait sous la peau.

— Vous ne ferez pas cela ! bégaya-t-il.

— Je le ferai. Je vous le jure. Peste ! mie croyez-vous un sot ?

— Il ne suffit pas de dénoncer. Il faudra donner des preuves.

— Tranquillisez-vous. Il y en aura. D'abord, les lettres contenant vos demandes d'argent ; le double de mes lettres répondant aux vôtres et toujours plus explicites que les vôtres, la restitution de Bois-Tordu ; la reconstruction de votre domaine ; enfin il vous faudra expliquer d'où provient cette fortune qui vous a aidé dans vos débuts. Toutes choses très claires, j'en conviens, et sur lesquelles vous ne serez pas le moins du monde embarrassé pour répondre aux magistrats.

Le marquis se taisait. Un combat se livrait en lui.

— Soit, dit-il à la fin. Je suis en votre pouvoir. Je ne suis pas monté si haut pour retomber aussi brusquement.

— A la bonne heure ! Vous entendez raison. Vous arrangerez les détails comme il vous plaira ; c'est donc entendu.

— Demain il faut que Bertara soit mort. Adieu.

Et avant que le marquis eût le temps de répondre, Rouquin s'était éloigné, avait gagné le vestibule où il prenait son manteau et avait disparu. Norbert rentra dans les grands salons, sombre et morne. Et la première personne qu'il vit fut Gabrielle, la fille de cet homme que Rouquin venait de condamner. Et sur les salles, où se pressait toujours la foule brillante et parée, il jeta un regard où il y avait comme une sorte de rage désespérée. Lui, le roi de ce monde, il se faisait pitié. Lui, si influent, si puissant, était au pouvoir de Rouquin !

Il ne put soutenir la vue de cette fête joyeuse, il craignit qu'on ne devinât son trouble et ressortit, allant se réfugier dans le coin le plus sombre du jardin. Il connaissait Rouquin, sa cruauté réfléchie et sans pitié. Jamais Rouquin ne reviendrait sur sa résolution. Bertara était condamné ! il devait mourir ! S'il vivait, c'était pour lui, Norbert, une honte sans pareille, le baigne, le suicide ! Le marquis s'était laissé tomber sur un banc et pensait. Longtemps il resta ainsi, immobile ; on eût dit qu'il rêvait. Tout à coup il releva le front :

— Ah ! si j'étais sûr qu'elle me pardonnât quelque jour, murmura-t-il, que ne ferais-je pas, mon Dieu !

Il rêva encore. La lune, que des nuages avaient cachée jusque-là, éclaira vaguement son visage. Quel changement s'était fait en lui ! Qui dira les mystères du cœur de l'homme ? Il semblait transfiguré. Un sourire erra un instant sur ses lèvres. Il hocha la tête à plusieurs reprises :

— Oui, c'est cela, dit-il, et puisqu'il faut que Bertara soit mort demain, donc à demain !

II

Bertara n'habitait pas rue de Grenelle-Saint Germain, dans l'hôtel où demeurait sa fille. Norbert lui avait acheté, à Auteuil, non loin de la Seine, un fort joli pavillon entre cour et jardin, et le brave homme s'adonnait là à son aise à sa passion pour la pêche à la ligne. Il partait tous les matins à l'aube, avec des ustensiles sous son bras, et un pliant pour s'asseoir. A midi, il rentrait pour déjeuner. Il repartait presque aussitôt et regagnait sa dlace favorite au bord du fleuve. On ne le revoyait plus qu'à la nuit tombante, ou lorsque le temps changeait et que la pluie menaçait.

Le lendemain du jour où s'était donnée, rue de Grenelle, la fête du marquis, le vieux Bertara se leva tout guilleret et courut à sa fenêtre, écarta les rideaux et consulta le ciel. Le temps était calme ; quelques nuages couraient dans le bleu de l'éther ; selon l'expression des pêcheurs, " le temps était en mouvement," excellent pour la pêche. Bertara se frotta les mains, et, s'étant habillé prestement, passa dans la salle à manger où l'attendait un en-cas préparé tous les soirs par Mme Donadieu, sa gouvernante, une bonne vieille, grincheuse mais dévouée, qu'il avait connue jadis rue d'Allemagne et qu'il s'était attachée lors de sa nouvelle fortune ; Mme Donadieu le soignait comme un enfant.

—Allez, disait-elle à Gabrielle qu'elle avait vue gamine et qui venait souvent déjeuner avec son père, il ne lui manque rien, et vous pouvez dormir sur vos deux oreilles : il mange à son goût et, s'il bougeonne de temps en temps, c'est lorsqu'il rentre bredouille ou mouillé comme un barbet, de sa maudite pêche !

Bertara avala un morceau de viande froide, dégusta un verre de vieux Bourgogne, son vin de prédilection, dont sa fille et le marquis avaient abondamment pourvu sa cave, et s'en alla le nez au vent, le sourire aux lèvres, heureux et sans soucis. Il descendit vers le Point du Jour, longea quelque temps la Seine du côté de Billancourt, et, s'arrêtant sur la berge, déposa ses ustensiles auprès de lui. Un quart d'heure après, le liège flottait dans les eaux calmes, à peine frissonnantes sous une petite brise matinale. Mme Donadieu s'était levée à six heures ; elle fit son ménage, se rendit au marché et prépara le déjeuner de son maître. Bertara rentra à midi. Il était radieux. Il avait pris un brochet d'une dizaine de livres.

—Je l'enverrai à ma fille, s'était-il dit aussitôt.

Et en effet il le fit porter par Mme Donadieu à la marquise, dans le courant de l'après-midi. Il déjeuna en toute hâte, se brûla en avalant son café trop chaud, et, alléché par son succès du matin, repartit, plus gai, plus riant, plus jeune qu'il n'avait jamais été. Madame Donadieu fut de retour vers cinq heures, de l'hôtel d'Argental. Elle revint dans la voiture du marquis, avec Gabrielle qui, fatiguée de la fête de la veille, voulait se reposer dans la compagnie de son père. Elle avait hâte d'oublier l'odieuse visage de Norbert devant la naïve et bonne figure de Bertara. Bertara n'était pas rentré. Gabrielle fit un bouquet de roses et d'œillets blancs, dans le jardin, en l'attendant. Le jour baissait. Le soleil se coucha. La nuit vint.

—Monsieur s'attarde aujourd'hui plus que d'habitude ! fit la gouvernante. Le rôti va être desséché.

Gabrielle commençait à être inquiète.

—Et ce que mon père revient quelquefois aussi tard ? dit-elle.

—En général, il rentre avant le brouillard, qui le fait tousser. Oh ! il ne sera pas longtemps, tranquillisez-vous. Monsieur revient toujours tout droit sans s'arrêter aux guinguettes du Point-du-Jour.

Gabrielle prit patience. Neuf heures sonnèrent. Elle n'y tint plus.

—Mon père est malade, dit-elle, il a fait très chaud cet après-midi, peut-être a-t-il besoin de secours. Retrouveriez-vous l'endroit où d'habitude il va jeter sa ligne ?

—Je crois bien. C'est toujours à la même place. J'y suis allé vingt fois. Figurez-vous qu'il y a un an, quand il s'est installé ici, peu de temps après votre mariage, il lui prit la fantaisie de ne même pas rentrer au logis pour déjeuner. J'étais obligée de lui porter à manger sur la berge. Une vraie folie. Heureusement ça n'a pas duré. J'aurais rendu mon tablier.

—Courons. Vous me montrerez le chemin.

—A cette heure-ci ? Deux femmes ? Il y a au Point-du-Jour un tas de vagabonds et de joueurs de bonneteau qui nous feraient un mauvais parti.

—J'irai seule. La lune va se lever. Je verrai clair. Donnez-moi mon manteau. Vite ?

—Pour sûr, j'accompagnerai madame. Ah ! si vous n'aviez pas renvoyé votre cocher, il viendrait avec nous ! Allons !

Les deux femmes sortirent. Gabrielle marchait si vite que Mme Donadieu était obligée de courir pour ne pas être distancée.

—C'est par ici, n'est-ce pas ? C'est par ici ? disait la jeune femme.

—Au bout d'une demi heure de cette course haletante, Mme Donadieu s'arrêta, et quand elle eut recouvré la respiration :

—C'est dans ces environs que monsieur s'installe toujours.

Et criant de toutes ses forces dans la nuit :

—Monsieur ! Monsieur ! Monsieur Bertara !

Et Gabrielle, l'imitant, cria :

—Mon père ? mon père ! où êtes-vous !

Tout à coup, Gabrielle, qui toujours marchait en avant, s'arrêta, se baissa, et, se relevant soudain, poussa un grand cri. La berge était haute, à pic et glissante. Or, sur le pré, se trouvaient épars tous les ustensiles de pêche qui servaient à Bertara, une boîte

avec ses hameçons, des perches, des lignes, un panier, une serge et une courroie pour envelopper les bâtons lorsqu'il revenait, un pot en fer-blanc avec des asticots, un autre, plus large, plein d'eau, que Mme Donadieu découvrit et où nageait quelque menu fretin. La ligne était encore tendue comme si Bertara venait seulement de disparaître et le bouchon était resté accroché à de hautes herbes, non loin du bord. La lune, brillant dans le ciel bleu, permettait d'embrasser tous ces détails d'un seul coup d'œil.

Gabrielle, terrifiée, ne criait plus. Quant à Mme Donadieu, elle tremblait de tous ses membres. Enfin, une dernière découverte, qu'elles firent à quelques pas, rendit impossibles leurs dernières espérances. Gabrielle venait d'apercevoir, retenu à une pierre sur le bord extrême de l'eau et trempant dans le fleuve, le chapeau de paille de Bertara. Plus de doute, le bonhomme avait glissé le long de la berge, n'avait rien rencontré sous la main pour se retenir et était tombé dans la Seine. Il ne savait pas nager ; il était mort ; et son pauvre vieux corps roulait maintenant sous l'eau, au gré du courant.

Gabrielle, sans un cri, sans un soupir, porta ses mains à son front, puis tout à coup s'abatit lourdement sur le sol. Elle était évanouie. Mme Donadieu, effarée, presque aussi faible que la jeune femme, fut longtemps à la faire revenir à la vie. Enfin, Gabrielle reprit connaissance, et, quand elle comprit de nouveau ce qui s'était passé elle pleura abondamment. Les larmes la soulagèrent. Les deux femmes rentrèrent à Auteuil. Elles ne se couchèrent pas. Leur nuit se passa à pleurer.

Le lendemain, dès les premières lueurs du jour, elles retournèrent à la berge et là purent constater qu'elles ne s'étaient pas trompées la veille. La glissade de Bertara était visible sur la terre jaune humide, et, en bas, on voyait distinctement les traînées de ses mains et la trace de ses ongles incrustés dans le sol, dans les efforts qu'il avait dû faire pour arrêter sa chute. Hélas ! il était mort noyé ; il n'y avait pas de doute.

Déclaration fut faite au commissaire de police, mais toutes recherches furent vaines. On retrouva bien des gens qui connaissaient Bertara pour le voir tous les jours jetant sa ligne au même endroit ; ces mêmes personnes l'avaient aperçu le jour de sa mort, vers quatre heures de l'après-midi, mais aucune ne put donner d'autre renseignement. Cette mort parut accidentelle ; si quelque soupçon vint à l'esprit de la jeune femme, il fut vite dissipé. Ce fut elle-même qui apprit cette catastrophe à son mari. Norbert en parut tristement surpris et essaya de la consoler.

Trois jours se passèrent, pour Gabrielle, au milieu des larmes ; les recherches continuaient et n'aboutissaient pas ; le cadavre du pauvre vieux restait introuvable. Enfin, le soir du troisième jour, la préfecture de police fit passer une note au marquis d'Argental, pour lui dire qu'un corps venait d'être retiré de la Seine, à deux kilomètres de l'endroit de la berge où Bertara était tombé. Le cadavre avait été envoyé à la morgue. Il répondait au signalement donné par le marquis, et la préfecture pria Norbert de se rendre à la morgue afin de le reconnaître. Norbert ne prévint pas tout de suite Gabrielle et partit.

A la morgue, après une rapide inspection du cadavre, il déclara reconnaître Bertara. Le vieillard, le rapport du médecin commis par la police était explicite, avait été pris sous l'eau, entre les quilles de deux bateaux et son visage était défiguré. Aucun trait n'apparaissait plus, ni les yeux, ni le nez, ni la bouche. La déclaration du marquis fut faite sans hésitation. En outre, elle fut confirmée par le témoignage de Mme Donadieu, appelée en toute hâte. Cependant la gouvernante avait fait une remarque singulière :

— Notre maître n'était pas aussi fort, il n'avait pas, le cher homme, les épaules aussi larges.

Mais le marquis affirmant toujours, la vieille, en pleurant et frémissant, avait fini par être du même avis. Du reste, personne ne prêta grande attention à l'exclamation de Mme Donadieu, car aucun doute ne paraissait possible. C'étaient les vêtements de Bertara, sa veste de toile blanche, son pantalon blanc, son gilet de coutil blanc ; c'étaient ses brodequins avec des guêtres qui lui serraient le bas de la jambe ; c'était sa cravate ; c'était sa chemise marquée de ses initiales. Donc, c'était Bertara. Et, comme nous l'avons dit, le médecin affirmait que ces blessures avaient été occasionnées par le frottement du cadavre entre deux bateaux, remarque qui n'était pas nouvelle et que l'on a souvent constatée sur les cadavres repêchés dans la Seine.

Le marquis donna donc des ordres pour que le corps de Bertara fût transporté de la morgue à Auteuil, dans le petit pavillon occupé par le bonhomme. Ce fut là que Ga-

brfelle revit le vieillard. Mme Donadieu avait caché sous un voile la figure horriblement mutilée de Bertara ; Gabrielle, quand même, voulut contempler une dernière fois son père et souleva le voile ; elle poussa un grand cri et s'évanouit. Elle resta au chevet du lit, en prières, jusqu'à ce que l'on vint enlever le corps pour le mettre dans la bière. Elle accompagna le convoi jusqu'au cimetière. Norbert, les convenances le voulaient, était auprès d'elle, dans une voiture de deuil.

A force de pleurer, Gabrielle n'avait plus de larmes ; ses yeux étaient rouges et son visage gonflé. Sa douleur était déchirante. Norbert, pendant tout le trajet, du pavillon au cimetière, la regarda silencieusement. Son regard avait une singulière douceur. A deux reprises, il se pencha vers elle, et entr'ouvrit les lèvres comme s'il avait eu l'intention de lui parler. Alors il lui venait une sorte de sourire d'autant plus étrange, que la tristesse de cette cérémonie semblait devoir lui commander plus de respect, mais deux fois, au moment de parler, il se retint avec un hochement de tête qui signifiait :

— Plus tard ! le moment n'est pas venu.

Au cimetière, Rouquin attendait. En l'apercevant, Norbert tressaillit, mais se remit aussitôt. Quand le marquis fut sur le point de remonter en voiture, Rouquin s'approcha de lui et dit à voix basse :

— C'est bien. Je suis content de vous !

Norbert détourna les yeux et ne répondit pas.

III

Après avoir quitté le marquis, Rouquin monta dans sa voiture pour retourner chez lui. Insatiable, il n'avait qu'une pensée, se posséder de l'immense fortune des Bertara, et pour cela il était prêt à tout, criminel endurci, le meurtre ne l'effrayait pas.

Fils d'un notaire obscur de province il était arrivé à Paris avec une soif inextinguible de richesses. Il fit son chemin, grâce à son indomptable énergie, sans être retenu par un seul scrupule honnête. Il avait su se faufiler dans les bonnes grâces de la riche veuve d'un banquier et finit par l'épouser, obtenant ainsi le contrôle d'une fortune colossale. Il aurait pu vivre heureux et considéré, mais l'esprit du mal était en lui et son ambition était sans bornes, toujours à la piste des grandes fortunes il avait flairé l'affaire Bertara et depuis ce temps il n'avait cessé de rêver aux moyens de défrauder à son profit les héritiers légitimes. De là son marché avec le marquis Norbert d'Argental.

A demi couché en sa voiture, songeant à ses affaires, Rouquin retournait donc chez lui tranquillement, quand tout à coup il fut réveillé de son assoupissement par une grande clameur. Il se pencha sur la portière et regarda dehors. Un accident de voiture venait d'arriver, et déjà un rassemblement énorme encombrait la voie. Les gens autour de lui le renseignaient bien vite. Un jeune homme bien vêtu venait d'être renversé par un cheval emporté et était étendu sans connaissance sur le pavé, déjà on lui donnait les premiers soins. Descendant de sa voiture, Rouquin se pressa à travers la foule et put regarder en face le jeune homme. Aussitôt qu'il le vit un tressaillement le prit et il murmura :

— C'est étrange ! si Gabrielle Bertara avait un frère, je dirais : le voici. Ce garçon lui ressemble !

Agissant sur un instinct irréflecti, Rouquin s'avança donna sa carte aux sergents de ville qui, accourus sur la scène, prenaient soin du blessé, et offrit de le faire transporter chez lui. Les sergents de ville touchés par la mise riche de Rouquin et sa responsabilité évidente ne firent aucune difficulté, et le blessé ayant été placé sur les coussins de la victoria dans une position aussi aisée que possible, Rouquin donna l'ordre de le conduire chez lui. Arrivé là le blessé fut installé sur un lit et un médecin appelé en toute hâte prononça la situation du blessé dangereuse, recommanda la plus grande tranquillité et se retira en promettant de revenir au bout de quelques heures.

Quand Rouquin recueillit le jeune homme dans sa voiture il ne se doutait guère de la surprise qu'il se préparait. Un instinct l'avait poussé à faire la seule bonne action qu'il eut jamais faite dans sa vie et les conséquences en devaient être sérieuses.

Aussitôt le malade installé, Rouquin donna les ordres nécessaires pour en prendre les plus grands soins. Il ne pouvait se défaire de l'idée que le blessé allait lui être utile. Il avait raison, le hasard encore une fois lui était venu en aide.

La femme de Rouquin, aussi bonne et compatissante que son mari était vicieux et

dur, s'intéressa de suite au jeune homme et passait de longues heures au chevet du malade alors que la garde-malade appelée en premier lieu se reposait ou vaquait à d'autres soins.

Lydia, c'était son nom était jeune et belle, et fit une impression profonde sur le jeune homme qui au bout de quelques jours, ne pouvait ouvrir les yeux sans la chercher du regard.

Une semaine après l'accident, le jeune homme avait repris des forces et pressé par l'intérêt affectueux que lui portait Lydia s'entretenait avec elle.

Rouquin se dirigeait vers la chambre du blessé quand il fut frappé de quelques paroles que le jeune homme venait de prononcer, il se cacha derrière la tenture qui séparait les deux appartements et écouta tentivement :

Le jeune homme disait : Vous me demandez mon histoire ; elle n'est pas longue, mon nom est André Sénéchal ; nous sommes deux frères, Georges, qui est maintenant en voyage poursuivant ses études et moi, un inutile, un désœuvré, faible de naissance, voué à une mort précoce par la maladie qui me ronge. Mon père est mort il y a quelque temps, suivant ma mère, après quelques jours de maladie.

Le père nous a laissés une petite fortune et nous vivons tranquillement, moi attendant la fin de ma maladie, lui, Georges faisant tous ses efforts pour prolonger mes jours.

Il s'arrêta un instant, et avec un abandon enfantin il dit :

— Comme vos yeux sont beaux, et profonds, et doux, Lydia !

Il garda le silence de nouveau, restant toujours demi-couché sur le lit.

— Oh ! Pourquoi suis-je si faible ? faiblesse qui est cause de mon accident. C'est un triste cadeau que m'a fait là ma mère. Ma mère fut très malade avant ma naissance. Elle est morte quelques jours après m'avoir donné la vie. Morte malgré les pleurs de mon père, les cris de Georges, âgé de dix ans, qui s'attachait au lit funèbre avec tant de force qu'on ne put l'en arracher. Que de fois l'on m'a raconté ce drame depuis lors ! Mon père et mon frère jouissent d'une santé robuste. Mais ma mère, sur la fin de sa vie, avait été languissante. Un médecin, consulté, avait déclaré que la poitrine était atteinte, suite de privations, de misères. Je suis d'un sang appauvri. C'est à force de soins que j'ai vécu. Ah ! si ma pauvre mère vivait !

— Vous l'aimez, sans l'avoir connue ?

— Oui. Je n'ai que son portrait pour tout souvenir elle était admirablement belle, d'un blond ardent que l'on ne retrouve plus, paraît-il, qu'en certaines provinces de France où se perpétuent les vieilles races, elle était née bien près du pays de Morvan, à Chameçon, dans la Côte-d'Or. Deux fois nous avons fait ce voyage, Georges et moi, pour retrouver, là-bas, quelques-uns des jeunes souvenirs de celle qui n'était plus. Et partout on nous dit, sans savoir que nous étions ses fils, que Jeanne Bertara c'était son nom de fille, avait passé, de son temps, pour être la plus belle.

Tout à coup, il s'arrêta, se souleva brusquement, regarda un instant autour de lui, puis reporta son regard sur Lydia. Celle-ci également, venait de faire un mouvement brusque.

— Avez-vous entendu, Lydia ? fit André. Il m'a semblé qu'on avait poussé un soupir, non loin de nous.

— Oui, j'ai entendu aussi ! fit Lydia à voix basse.

Après un instant de silence ils reprirent leur entretien pensant qu'ils s'étaient trompés.

Depuis un an, les agents de Rouquin recherchaient Jeanne Bertara, la seconde héritière des cent millions du nabab ; et rien n'était venu les mettre sur sa piste ; rien n'était venu leur dire que cette femme fût morte ou vivante ! Depuis un an les agents de Mourad la recherchaient aussi, sans plus de succès, semant l'or à pleines mains sans rien récolter. Et voilà que le hasard livrait ce secret à Rouquin !

En entendant ce nom de Jeanne Bertara, la surprise fut si grande chez le misérable, sa joie si vive, qu'il ne put retenir un rugissement de triomphe, trop tard étouffé par un dernier reste de prudence. C'est ainsi qu'André avait été mis en éveil. Mais, se croyant surpris, Rouquin s'était rejeté aussitôt derrière un rideau. Il était pâle. Ses yeux étaient injectés de sang et étincelaient d'un orgueil infernal. Un moment, il avait désespéré, Jeanne Bertara restant introuvable. Maintenant il tenait au bout de sa main l'énorme fortune que son appétit convoitait. Entre lui et cette fortune, il n'y avait que l'obstacle de deux jeunes gens. Il se mit à rire silencieusement, et se mit à écouter de nouveau le récit du jeune homme.

—Je ne pourrais vous décrire, continuait André, l'affection que me porte mon frère Georges. Lui aussi m'aime, j'espère pouvoir vous le faire connaître. Vous verrez comme il est beau, et noble, et fier. Il voulait être soldat, ç'a été l'idée de toute sa vie, mais, au moment d'entrer à Saint-Cyr, il m'a vu si faible, si délicat, qu'une pensée lui est venue, qui ne pouvait être inspirée que par une affection comme la sienne.

—Je me ferai médecin, a-t-il dit à mon père, je deviendrai un grand médecin et je guérirai mon frère.

Son unique ambition, son seul but est de me guérir ; toute son intelligence est concentrée sur l'étude des maladies de poitrine. Il m'a dit qu'il était sur le point de faire une découverte qui le classerait parmi les savants, parmi les grands noms de la science. Pour compléter ses études, il est parti il y a quelques mois pour l'Allemagne, et je l'attends de jour en jour. Sa dernière lettre me disait : " Je reviendrai bientôt si j'apporte avec moi la gloire." Pauvre frère ! comme je l'aime ! Comme je serai heureux de son bonheur ! Son bonheur, c'eût été terrible, s'il n'avait pas réussi à se faire un nom, à sortir de pair, à devenir ce qu'il voulait : un grand médecin, c'était la mort pour lui, la mort, dans quelques jours.

—La mort, dites-vous, André ?

—Ah ! oui, vous ne savez pas. Je ne vous ai jamais dit. C'est une touchante histoire. Mon frère aime, il aime une jeune fille à l'adoration. Georges a son cabinet à Passy, près de l'avenue du Bois-de-Boulogne. Or il y a un an un Turc, Mourad, qui habite là un hôtel splendide le fit appeler pour qu'il donnât ses soins à l'un de ses sœurs assez gravement malade. Le résultat aurait pu être prévu, ils s'aimèrent d'un amour fort comme la mort. Hors un jour Mourad surprit leur secret. Mon frère m'a raconté une fois seulement cette scène saisissante et elle est restée gravée dans ma mémoire, comme si j'en avais été le personnage. Mourad s'approcha d'eux et toucha mon frère à l'épaule. Puis froidement, sans colère apparente, il dit :

—Suivez moi.

Et à sa sœur qui chancelait, défaillante, et que Georges soutenait :

—Vous, Féridité, rentrez dans votre appartement.

Georges suivit Mourad. Ils traversèrent une partie de l'hôtel ; Mourad marchait le premier. Tout à coup, il s'effaça en poussant une porte. Georges entra dans un salon où le bruit de leurs pas s'étouffait dans les tapis épais, dans les tentures merveilleuses ; où la lumière d'un lustre d'or étincelait sur les pierreries d'armes d'un travail et d'une richesse inouïs. Les deux hommes restèrent debout. Mourad avait les lèvres blanches. Sa paupière bistrée, obstinément baissée, cachait l'éclat de ses yeux noirs.

Dans une scène terrible dans son intensité, Mourad accusa mon frère d'être un vulgaire coureur de dot. Mon frère pour se disculper prit l'engagement de s'absenter pour un an et d'apporter la gloire sinon la fortune, ou de mourir à l'époque déterminée pour montrer sa bonne foi. Il écrivit cet engagement et le tendit à Mourad qui le prit sans rien dire.

Mon frère fut si grand, que Mourad l'écoutait singulièrement ému. Le langage si fier et si ferme du jeune homme avait trouvé le chemin de son cœur. La droiture et la noblesse brillaient dans le regard de Georges. Il était impossible qu'il ne fût pas ce qu'il paraissait être. On lisait dans ses yeux, en même temps que sa décision était irrévocable et qu'il était prêt à mourir pour prouver son honneur, je ne sais quelle profonde tristesse d'être obligé d'avoir à le prouver. Mourad froissa le papier entre ses doigts et se dirigea lentement vers une lampe au-dessus de laquelle il le tendit. Le papier se tordit, noircit, prit feu et flamba.

—Que faites-vous, monsieur ? dit Georges.

—Vous le voyez, monsieur, je brûle cet engagement téméraire.

—Monsieur, fit Georges gravement, l'engagement existe, que ce papier soit anéanti ou non, et vous avez ma parole.

—Votre parole me suffit.

Et spontanément, dans un élan chaleureux, Mourad lui tendit les mains ; mais Georges secoua la tête :

—Non, dit-il. Dans un an ! Vous m'avez outragé et déshonoré à mes propres yeux ! Dans un an, vous m'appellerez votre frère et alors je serai lavé de cette insulte, ou bien je serai mort. Adieu !

— Soit donc ainsi que vous le voulez, fit Mourad. Dans un an, à pareil jour, le 25 juillet. Et que Dieu vous guide !

— Dans un an, le 25 juillet ! fit Georges.

Et il partit, s'enfuyant comme un fou, les mains sur les oreilles et fermant les yeux, parce qu'il craignait de voir Féridié ou de l'entendre, mais quand, ayant traversé le jardin, il allait sortir, deux bras l'enlacèrent, deux bras souples qui lui firent un collier doux et velouté, et il sentit sur ses lèvres, avec l'offense d'un baiser plein d'ivresse, ces mots :

— Je t'aime ! J'attendrai ! Mon amour te protège !

C'était Féridié qui avait tout entendu. André avait fait ce récit tout d'une haleine. Lydia ne l'avait pas interrompu une seule fois. Mais si grande qu'eût été son attention, elle n'avait pas égalé celle de Rouquin. Presque couché le long de la porte, pâle à force d'émotion, fébrile et tremblant malgré toute sa puissance sur lui-même, le misérable n'avait pas perdu un mot de cette confidence.

— Comme j'ai bien fait d'écouter, se disait-il, comme j'ai bien fait de ne pas s'approcher trop brusquement.

Et, se penchant, il écoutait André qui achevait :

— Mon frère va revenir. Sa dernière lettre, datée de Cologne, est pleine de confiance : "J'ai fait une grande découverte," me disait-il. Dans quelques jours, il sera ici. Dans quelques jours, les journaux du monde scientifique parleront de lui. Et il pourra se présenter, joyeux et la tête haute devant Mourad, car nous ne sommes que le 15 juillet. L'année que mon frère s'était fixée n'est pas écoulée. Georges vivra. Il est sauvé !

— Il est perdu ! murmura Rouquin.

Et doucement, sans faire plus de bruit qu'un serpent qui se fût glissé le long du corridor, il gagna l'antichambre, ouvrit la porte et s'équiva.

IV

Ces révélations, arrivant coup sur coup, avaient surpris Rouquin. Il avait besoin de se remettre, de respirer, de réfléchir. Mais c'était un homme à promptes décisions ; son plan fut bientôt prêt ; dans l'après-midi du même jour, il avertit le marquis d'Argental de la nouvelle phase de leur intrigue :

"J'ai besoin de causer avec vous. Venez me voir. Je vous attends. J'ai découvert les derniers héritiers : Jeanne Bertara est morte, mais elle laisse deux fils, c'est beaucoup. Je ne sortirai pas avant de vous avoir vu."

Il confia ce mot à Louffard avec mission de le porter, rue de Grenelle, à Norbert. Louffard partit aussitôt. Le marquis venait de sortir. Louffard courut au corps législatif, comptant l'y trouver. Il l'y attendit. Le marquis ne vint pas. Alors Louffard retourna à l'hôtel d'Argental et y laissa le billet. Gabrielle était seule au salon. Elle vit entrer l'homme, qu'elle connaissait pour être l'un des complices de Norbert, un des agents de Rouquin. C'était cet homme qui l'avait enlevé, qui avait été son geôlier avec La Guyane. Elle eut le pressentiment qu'il se tramait entre Rouquin et Norbert quelque nouvelle et ténébreuse intrigue. Quand Louffard fut ressorti, elleonna. Un domestique entra, s'inclina et attendit.

— Vous avez vu cet homme ? demanda-t-elle, montrant Louffard qui disparaissait dans la rue.

— Je l'ai vu, oui, madame.

— Que voulait-il ?

— Remettre à monsieur une lettre pressée. C'est la seconde fois qu'il vient, depuis deux heures. Il a laissé la lettre.

— C'est bien.

Le valet sortit. Gabrielle entra dans le cabinet de son mari. Un moment, elle hésita. La lettre était sur le bureau. Elle la prit, la décacheta, la parcourut. Aussitôt elle rentra chez elle. Elle était blême et frissonnait. Pourquoi ? C'est qu'une horrible épouvante venait d'entrer dans son âme. Rouquin et Norbert étaient capables de tout pour l'entière possession de cette fortune. Qu'allaient-ils faire ?

— Ah ! dit-elle, j'empêcherai de nouveaux crimes. Je lutterai seule, s'il le faut, mais si mon mari veut atteindre cette famille, qui est encore la mienne, il me trouvera sur son chemin.

Une demi-heure après, vêtue d'une robe noire très simple, elle quittait l'hôtel, longeait un instant la rue de Grenelle, et, avisant un fiacre qui allait au pas, lui fit signe d'arrêter.

— Et nous allons, ma petite dame ? fit le cocher.

— Rue d'Allemagne, dit-elle à voix basse, au coin du passage d'Hautpoul. Allez bon train !

— Compris ! fit le cocher.

Et il cingla sa bête d'un vigoureux coup de fouet ! Qu'allait-elle faire passage d'Hautpoul où on ne l'avait pas revu depuis le jour où elle en avait disparu d'une façon si mystérieuse et si dramatique ? Isolée, se sentant environnée d'ennemis, elle avait songé à Valentin, à Trompe-l'Œil, à Auguste, qui déjà l'avaient défendue, jadis, et qui, sans doute, ne refuseraient pas de la protéger encore, dans cette lutte qu'elle voulait entreprendre contre son mari. Elle avait songé à instruire Mourad, si riche et si puissant, mais elle ne connaissait pas le nom de cette famille, retrouvée si inopinément, car la lettre de Rouquin ne donnait ni nom ni adresse.

Son cœur battait avec violence, au fur et à mesure que la voiture descendait la rue d'Allemagne. Elle était blanche, ses lèvres étaient sèches, et elle les rafraîchissait fréquemment du bout de la langue. La voiture s'arrêta. Il n'y avait pas de concierge, on se le rappelle. Gabrielle entra chez le fruitier. Elle vit là des visages nouveaux. On ne la connaissait pas. Elle s'informa de Valentin.

— Au second, au fond du couloir, lui fut-il répondu.

Elle eut un éblouissement. Le second au fond du couloir, là, c'était l'ancien logis de son père ; c'était là qu'elle avait été si heureuse ! c'était là que Valentin l'avait aimé ! c'était de là qu'elle était partie, le soir de la fête, pour aller aux provisions, son petit panier au bras. Et elle y revenait, ce jour-là, en grand deuil de son père, et marquise d'Argental, et riche à millions. Et elle y retrouvait Valentin, Valentin qu'elle aimait, malheureux, sans doute, et fidèle à son souvenir.

— M. Valentin est chez lui, avait dit le fruitier, je viens de le voir rentrer, il n'y a pas cinq minutes.

Ah ! comme elle tremblait, en montant cet escalier qu'elle avait franchi tant de fois en chantant, quand elle était ouvrière. Comme elle tremblait en frappant à cette porte.

— Entrez ! dit une voix, de l'intérieur.

C'était sa voix. Elle l'avait reconnue. Valentin était là ! Elle voulut soulever le bras, tourner la clef dans la serrure et pousser la porte. Mais il fallait un peu de force pour les trois mouvements, et elle était faible, à cette heure, comme une enfant. Elle étouffait.

— Entrez ! dit-on encore.

Puis tout à coup des pas se firent entendre, la porte s'ouvrit, un flot de lumière enveloppa Gabrielle. Et Valentin recula, les mains crispées sur son cœur, en retenant un grand cri.

— Gabrielle ! Gabrielle !

La pauvre femme n'avait pas fait un pas. Elle sentait qu'elle allait tomber, s'écrouler pour ainsi dire, et fermait les yeux. Et lui répétait, avec violence :

— Gabrielle, malheureuse, que viens-tu faire ici !

Elle joignit les mains :

— Ne m'insulte pas ! Ne me chasse pas. Tu sauras tout !

Alors elle se laissa glisser sur les genoux et se mit à pleurer, à sangloter bruyamment. Gabrielle et Valentin de s'étaient pas vus depuis un an, et ils se regardèrent un instant en silence, fort troublés. Malgré la simplicité de ses vêtements de deuil, Gabrielle était d'une extrême élégance ; sa robe était de la meilleure faiseuse, moulant les perfections de sa taille fine. Son chapeau noir orné de jais rendait plus profonde la pâleur de son joli visage.

Valentin aussi avait changé.

Ce qui restait de l'enfant en lui avait disparu. Ses épaules s'étaient élargies. Sous ses cheveux qu'il portait rejetés en arrière, son front semblait être devenu plus puissant. Il travaillait. Gabrielle l'avait surpris au milieu de son travail. Valentin fit entrer la jeune femme, la fit asseoir, et resta debout devant elle, grave et triste.

— Gabrielle, dit-il, pourquoi êtes-vous venue ? Ce n'est pas pour moi, et vous ne saviez pas me trouver ici. En outre, il ne peut plus rien y avoir de commun entre la marquise d'Argental et moi ! Vous vouliez sans doute visiter ce coin de Paris où vous avez passé

des années dans la pauvreté. Vous vouliez comparer votre état présent à votre ancienne misère. Je vous laisse donc. Restez chez moi, Gabrielle, aussi longtemps qu'il vous plaira. Je sors, vous serez plus libre.

—C'est pour vous que je suis venue, vous vous trompez, mon ami, Et je vous en supplie, ne m'accablez pas davantage, je suis si malheureuse !

—Malheureuse ? Vous ? dit-il avec un méprisant sourire. N'avez-vous pas ce qu'il faut pour être heureuse ? La fortune pour faire face à vos besoins de luxe ? un nom illustre ? un mari qui vous aime et que vous adorez ? Que vous manque-t-il ?

Elle hocha tristement la tête et doucement, très bas :

—Ne vous montrez pas trop cruel pour moi, Valentin. Tout à l'heure, vous pourriez vous en repentir ! Je ne mérite pas vos sarcasmes.

—Allons donc ! Ne jouez pas à la victime. Votre sort est envié !

—C'est que l'on ne le connaît pas.

—Votre mari ne vous aime-t-il plus ? Après un an de mariage !

—Écoutez, dit-elle, puisqu'aussi bien je vois qu'il faut tout vous dire, je vais vous révéler un secret, celui de ma vie nouvelle, et qui est presque un secret de mort !

Et Gabrielle, haletante, sous le coup d'émotions puissantes, fit le récit des terribles menaces du marquis, la manière dont il l'avait terrassée en lui montrant qu'il avait la vie de son père entre les mains, le mariage au revolver, et ce qui s'était passé depuis dans le ménage du marquis, jusqu'à la mort de Bertara, mort qui avait enfin permis à la pauvre femme de tout révéler, la seule raison de son silence, en la personne de son père ayant cessé d'exister.

Saisi d'horreur Valentin ne put écouter ce récit sans frissonner et sans manifester les signes de l'indignation la plus sincère ; à la fin du récit il ne se contenta plus et s'écria :

—Gabrielle, mon Dieu, que me dites-vous là !

—La vérité, je le jure, rien que la vérité.

—Alors, cet homme est un monstre. Il faut le livrer à la justice, aux tribunaux, au bagne dont il est digne !

Elle eut un geste de colère et de découragement.

—Ah ! s'il ne fallait que le désigner du doigt ! quelle volupté j'aurais à le frapper ! Mais je ne le veux pas.

—Vous ne le voulez pas ? mérite-t-il donc quelque pitié ?

—Certes non. Le bagne même serait trop doux.

—Alors, pourquoi l'épargner ?

—Je ne l'épargne pas. Non, mais avertir la justice, c'est folie que d'y songer. J'ai rêvé autre chose !

—Parlez, Gabrielle, et si je puis donner ma vie pour vous . . .

—Si vous mourez pour moi, je mourrai avec vous, mon ami, car je n'ai jamais cessé de vous aimer et d'être digne de vous.

—Gabrielle ! dit-il transporté, ivre de joie.

—Voici pourquoi je suis venue, mon ami. Le temps presse. Mon mari et Rouquin, son complice, n'auront la jouissance tout entière de ma fortune que lorsqu'ils auront fait disparaître les autres héritiers. Ces héritiers, Rouquin vient de les découvrir. Leur vie est donc en danger. Je veux empêcher de nouveaux crimes. Je veux les sauver de mon mari. Ensuite viendra le châtement.

—Je t'y aiderai, Gabrielle.

—J'avais compté sur toi. Une sœur de mon père, héritière comme moi, est morte. Mais elle a laissé deux fils. Où demeurent-ils ? Comment s'appellent-ils ? Je l'ignore. Rouquin le sait, lui. Norbert l'apprendra tout à l'heure. En les surveillant, nous en serons instruits nous-mêmes. En ne les quittant pas, nous préviendrons leurs projets. Tes amis, Trompe l'Œil et Auguste te sont toujours dévoués ?

Oui, comme à toi, Gabrielle, et ils vont être bien heureux d'apprendre que tu es toujours celle qu'ils ont connue, leur vie est à toi. Je cours me concerter avec eux.

—Va donc, mon ami. Je prierai Dieu pour vous !

Il lui tendit les bras. Elle s'y laissa tomber, et il l'étreignit longuement. Puis elle le quitta, les yeux mouillés de larmes, ayant soudain un remords de hasarder ainsi pour elle la vie du jeune homme, cette vie souriante et intelligente devant laquelle s'ouvrait si largement l'avenir. La démarche de Gabrielle avait pris du temps. Après son départ Valentin écrivit à son bienfaiteur Lehoussu, pour lui demander un congé de quelques jours

qu'il était sûr d'obtenir, et sortit pour aller s'entendre avec Trompe l'Œil et Auguste.

Quelques heures après les trois amis erraient rue de Lafayette, aux alentours de la maison habitée par Rouquin. Ils n'étaient pas là depuis longtemps qu'ils voyaient arriver Norbert ; le marquis avait été rejoint par Louffard, et sans même passer rue de Grenelle, où il se fût aperçu que le billet de Rouquin avait disparu, Norbert était venu rue Lafayette ; Louffard connaissait le contenu du billet ; le marquis avait froncé les sourcils, et une angoisse lui étreignait le cœur, en apprenant que Rouquin était sur la trace des héritiers. Il prévoyait de nouveaux forfaits, du sang répandu. Il s'enfonçait de plus en plus dans la fange, dans la honte.

Cependant il avait repris son masque d'indifférence lorsque Louffard l'introduisit auprès de Rouquin. Même il souriait. Les deux hommes s'enfermèrent. L'entretien ne fut pas long. Quand Norbert en sortit, il était d'une pâleur mortelle. Ses mains étaient agitées d'un tremblement nerveux. Cependant il souriait toujours. Mais en descendant l'escalier, il chancelait un peu comme si une ivresse, était-ce l'ivresse du sang ? avait amoli ses jambes. Que s'était-il passé entre eux ? Il est inutile de le dire. Les événements qui vont suivre et se précipiter le feront mieux comprendre.

V

Peu d'heures après la conversation entre Lydia, la femme de Rouquin, et André Sénéchal, le pauvre homme, maintenant convalescent, avait insisté pour ne pas abuser plus longtemps de l'hospitalité qu'on lui avait donné, et, ayant remercié ses hôtes, il se fit conduire chez lui, 11 rue Bleue, où il pensait finir sa guérison. Hélas, il ne soupçonnait pas le danger qui planait sur lui.

Rouquin avait conçu un projet diabolique, et il ne tarda pas à le mettre en exécution. Avant même d'envoyer chercher le marquis, il avait appelé Louffard dans son cabinet et lui avait raconté ce qu'il avait appris, et, en outre, que le jeune homme devait rentrer chez lui le lendemain.

—Maintenant, continua-t-il, il faut que ce jeune homme meure.

—Compris, dit Louffard, je me charge de son affaire.

—C'est bien ! mais il faut que cela n'éveille aucun soupçon, la mort doit paraître naturelle ou tout au moins le résultat d'un accident.

—On y fera attention. Comptez sur moi pour les détails.

Et le bandit quitta Rouquin pour se rendre à la maison du jeune homme et étudier les êtres de la maison. Aussitôt que Rouquin avait parlé d'un accident, il en avait déjà plané le crime. Fertile en expédients, il avait compté sur l'asphyxie comme le moyen à employer pour assassiner le jeune homme qui, dans son état convalescent, devait être plus susceptible aux influences d'un gaz délétère. Ayant sans difficulté fait causer le concierge du No. 11 rue Bleue, il s'assura que la maison était éclairée au gaz. Sans plus tarder il se déguisa en employé de l'usine et, méconnaissable, se rendit de nouveau au No 11 rue Bleue, où, en se représentant comme envoyé par la Compagnie, il fut introduit dans les appartements d'André Sénéchal, où, pendant une heure, il se livra à un travail mystérieux. Le résultat de ce travail devait bientôt se faire connaître d'une manière effrayante.

Pendant son entretien avec Rouquin, le soir était venu, aussitôt l'entretien terminé, le marquis appela un fiacre et donna à l'oreille du cocher l'adresse suivante :

—11 rue Bleue, et vingt francs de pourboire si j'y suis dans dix minutes.

La voiture partit au triple galop. Mais si vite qu'elle allât elle était quand même suivie par un fiacre dans lequel venait de sauter Valentin, laissant Trompe-l'Œil et Auguste devant la maison de Rouquin. Les deux voitures rivalisaient de vitesse, allant d'un train d'enfer.

Dix minutes se passèrent, on atteignit le quai de la Tournelle, Norbert jeta un louis au cocher et s'élança vers l'appartement d'André Sénéchal.

Un pressentiment funèbre lui étreignait le cœur pendant qu'il montait l'escalier ; arrivé sur le palier où était l'appartement de garçon d'André, il secoua vivement la sonnette. Nul bruit ne se fit entendre. Il secoua encore plus fort, silence complet. Tout à coup il se baissa, et il lui sembla sentir l'odeur du gaz.

—Est-ce que je serais venu trop tard ? s'écria-t-il.

Et il donna un vigoureux coup d'épaule à la porte qui céda.

L'appartement était rempli de gaz qui s'échappa par bouffées. Le marquis se précipita vers la fenêtre l'ouvrant d'un coup de poing.

En ce moment Valentin accourait suivi par une femme voilée.

Au moment où on venait, un courant d'air avait déjà dégagé les vapeurs du gaz et on pouvait respirer ; le marquis se précipita vers le lit où André était couché et se pencha sur lui, mettant sa main à l'endroit du cœur. Il sentit un faible mouvement.

—Dieu soit béni, dit-il, le cœur bat, je suis arrivé à temps.

En ce moment Valentin s'approcha, pâle d'indignation.

—Que faites-vous ici, monsieur le marquis ? Êtes-vous venu contempler votre nouvelle victime ?

—Silence ! cria Norbert ; je suis venu le sauver, vous apprendrez plus tard le motif de mon intervention. Sur votre honneur, pas un mot de ma présence ici. Le jeune homme vit, prenez-en soin, et ne le quittez pas d'une minute, sa vie en dépend. Il faut que personne ne sache que je suis venu ici ou tout est perdu, je vous laisse.

En disant ces mots le marquis s'esquiva, laissant Valentin dans une stupéfaction facile à comprendre.

—Se repentirait-il ? murmura le jeune homme.

Mais il fallait se presser, le malheureux André gisait sur son lit dans une torpeur léthargique.

A ce moment, la femme qui avait suivi Valentin se précipita affolée vers le lit d'André en se tordant les mains :

C'était Lydia, la femme de Rouquin, elle avait entendu l'entrevue entre son mari et le marquis, et accourait pour prévenir un crime. Pendant la maladie d'André elle avait appris à l'aimer, et elle avait frissonné d'horreur en écoutant les détails d'un noir complot.

Elle s'était emparée des mains d'André et essayait de le ranimer en les frictionnant, rien ne fit. André restait inanimé.

—Un médecin, dit-elle. Un médecin le sauverait peut-être. Mais il faut qu'il vienne de suite.

Et elle se précipita hors de l'appartement, descendant l'escalier comme une folle. Le concierge la renseigna et elle courut à l'adresse indiquée. Heureusement le docteur était rentré. Il consentit à l'accompagner et, quelques minutes après, était au chevet du jeune homme qui était toujours en syncope, dont Valentin n'avait pas réussi à le tirer.

L'examen du docteur fut long et silencieux. Quand il se redressa, il regarda alternativement Valentin et Lydia et dit :

—Tous mes soins sont inutiles. Je ne crois pas qu'il passe la nuit, et, s'il la passe, je ne crois pas qu'il verra demain le soleil se coucher.

Et il se retira après avoir prononcé quelques paroles banales.

Lydia éleva les mains et tomba sur ses genoux en disant :

—Mon Dieu ! sauvez-le et prenez-moi à sa place.

VI

Après s'être calmée un peu, Lydia se retourna vers Valentin et lui dit, on joignant les mains :

Oh monsieur ! vous que je ne connais pas, mais qui semblez prendre en pitié ce malheureux, ne m'abandonnez pas. Aidez-moi à le sauver, si c'est encore possible.

—Je ne vous quitterai pas, madame ! dit Valentin. Il y a ici un crime que je n'ai pu empêcher ; j'essayerai du moins de rendre la vie à la victime, si Dieu le permet.

—Oh ! Dieu le voudra, monsieur, n'en doutez pas !

Valentin retint un geste de découragement. Il ne croyait pas. Il marcha dans la chambre, silencieux, un instant, puis il dit :

—Il faudra pourtant punir ce crime, c'est un attentat de Rouquin ; le connaissez-vous ?

—Oui, malheureusement. Rouquin est mon mari. C'est en entendant le complot en lui et une autre personne que j'ai résolu de venir ici pour le prévenir si c'était en mon pouvoir. Cet homme est capable de toutes les ignominies.

Et son regard anxieux interrogeait Valentin. Celui-ci allait peut-être tout dire, par-

ler à Lydia de cette fortune dont le jeune homme était l'un des héritiers, et que convoitait Rouquin et Norbert, mais il se retint. Ce secret n'était pas le sien. Et puis, il avait une dernière crainte, vague, indéfinie. Cette femme, si franche dans son désespoir, n'était elle pas une abominable comédienne ? Ne lui tendait-elle pas un piège ? Ne le trompait elle point ? Il se tut. Elle comprit, sans doute, car elle poussa un profond soupir et baissa sur sa poitrine son front chargé d'angoisses.

—Et vous, madame, qu'allez-vous devenir ?

—Que m'importe !

Et elle haussa les épaules. Si André mourait, elle avait la ferme intention de ne lui point survivre.

—Pardonnez-moi d'avoir été peut-être indiscret, dit Valentin d'une voix douce, et cependant, permettez-moi d'insister !

—Hélas ! monsieur, sais-je où reposer ma tête ?

—Et justement, voilà pourquoi je vous fais cette question. Vous ne songez pas à rentrer chez votre mari ?

Elle eut un geste d'horreur et d'épouvante.

—Jamais !

—Et comme je vois le vif attachement que vous portez à cet enfant, comment ferai-je pour vous donner de ses nouvelles ?

—Oh ! monsieur, que je vous remercie d'avoir songé à cela ! Je viendrai tous les jours, et plusieurs fois par jour chercher de ses nouvelles. Ah ! si je pouvais rester auprès de lui et ne le point quitter. Peut-être le sauverais-je !

—Ce serait peut-être la meilleure chose à faire, je vous aiderai. Je vais chercher un autre médecin, peut-être nous donnera-t-il de l'espoir.

Et il sortit rentrant peu après avec un homme à l'aspect sévère qui fit un examen sérieux.

Au bout de quelques minutes il redressa la tête.

—Rien à faire dit-il, cet enfant est perdu.

—Ainsi, plus d'espoir.

—Je n'ose plus vous dire d'espérer.

Elle resta quelques secondes silencieuse, puis poussa un profond soupir, et prenant la main que Valentin lui tendait :

—Adieu, merci, je vous serai éternellement reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour lui ! Je ne m'éloigne pas. Je le sauverai ou je mourrai avec lui.

Et elle alla prendre auprès du lit d'André, la place que lui assignait sa compassion pour cette victime de son terrible mari. André restait plongé dans son évanouissement. Les efforts du médecin restaient infructueux. Cependant l'enfant vivait, le cœur battait. Mais le médecin hochait la tête. Evidemment il n'avait aucun espoir. Valentin se mit à écrire à Gabrielle pour lui apprendre les événements de cet après-midi. Sa lettre finie, il descendit, la confia à un commissionnaire, avec ordre de ne la remettre qu'à la marquise elle-même, et rentra.

Gabrielle était seule quand on lui remit cette lettre. Elle reconnut l'écriture de Valentin et tressaillit. Qu'allait-elle apprendre ? Un instant elle eut peur de lire. S'y avait là quelque nouveau crime, ne ferait-elle pas mieux d'ignorer ? Mais cette hésitation fut de courte durée. La lettre était longue et pourtant Gabrielle la parcourut, pour ainsi dire, d'un coup d'œil et elle la laissa tomber, devenue toute blanche et les yeux comme agrandis.

—Mon Dieu, dit-elle, qui donc punira cet homme !

Pour Gabrielle, après la lecture de cette lettre, comme pour Valentin, du reste, il n'y eut pas un seul doute : Rouquin et le marquis avaient juré l'extermination de cette famille et c'était par André, par le plus faible, qu'ils avaient commencé. Le crime était là, visible, peu important à Gabrielle de savoir de quelle manière il avait été commis. Elle resta longtemps dans un anéantissement absolu. Femme d'un assassin, il lui semblait que, par son impuissance à les empêcher, elle devenait complice de tous ces crimes. Que faire ? Toute la nuit, Gabrielle resta à rêver. Le matin, sa résolution était prise. Elle écrivit :

« Bien des crimes se commettent que la justice ne connaît et ne punit pas. Je suis la victime d'un de ces crimes, et d'autres victimes viendront après moi. En ce moment, deux hommes sont en danger de mort ! L'un d'eux est mourant : à l'heure où j'écris,

l'autre sera en danger aussitôt qu'il retournera en France. Ils s'appellent Sénéchal et demeurent rue Bleue, No 11. Les mêmes mains les frapperont, les mêmes hommes ont juré leur perte, de laquelle dépend une immense fortune. L'un de ces hommes s'appelle Rouquin. L'autre..."

Elle hésita ; allait-elle écrire le nom de son mari ? Elle se dit : "Écrire ici le nom de Norbert, marquis d'Argental, de l'homme le plus populaire et le plus puissant de Paris, c'est courir le risque de voir cette lettre jetée au panier, avec un haussement d'épaules et un rire de mépris. Une accusation contre Norbert paraîtra ridicule. Je tairai le nom de Norbert !"

Et elle termina sa lettre accusatrice :

"L'autre, cherchez ! Mais ne cherchez ni parmi les humbles, ni parmi les petits. Portez les regards plus haut et cherchez parmi les grands !"

Et, dans la matinée, elle alla, elle-même, porter la lettre à la préfecture de police.

VII

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, un jeune homme qui, depuis midi, se tenait aux aguets non loin de l'hôtel d'Argental, entra dans la cour et donna son nom à un valet de pied. C'était Valentin qui, s'étant assuré que Norbert n'était plus à l'hôtel, demandait à voir la marquise. Gabrielle le fit introduire au salon.

— Oh ! Valentin, que tu as bien fait de venir ! Quelle vie misérable est la mienne ! Ta vue me rend un peu de courage. Il y a des moments où je voudrais être morte !

Puis, tout à coup, surmontant cette faible et passagère, elle dit :

— J'ai tort de pleurer. Je ne devrais écouter ni mes regrets, ni ma douleur. Je ne devrais me souvenir que de ma haine. Parle, ami, qu'as-tu à me dire ? Que s'est-il passé de nouveau ?

— Un nouveau crime.

— Encore ! fit-elle, se levant brusquement.

Et, d'un geste terrifié, elle cacha sa tête entre ses mains.

— Du moins, dit Valentin, tout le fait supposer.

— Parle. Ne me cache rien. André Sénéchal est mort ?

— Non, mais tous les médecins le condamnent. Il mourra. Il faudrait un miracle pour le sauver.

— Oh ! cet homme ! cet homme ! murmurait Gabrielle, égarée, Dieu ne se chargera-t-il donc pas de le punir ?

— J'ai laissé André sous la garde de la femme de Rouquin, qui a maintenant horreur de son mari, et qui est assistée par Auguste et par son ami Trompe-l'Œil ! Il est en sûreté, il mourra doucement. Ou s'il est quelque espoir de le faire vivre, son frère, à son retour d'Allemagne, le trouvera et le soignera.

— Mais son frère lui-même, s'il revient en France, va courir les mêmes dangers. Il faut l'avertir, lui montrer les périls qui l'attendent, l'entourer, ne le point quitter. Peut-être est-il trop tard.

— Je ne pense pas. J'ai vu les dernières lettres de Georges. Elles étaient datées de Cologne et annonçaient un prochain départ pour Munich. Elles donnaient l'adresse de l'hôtel où le docteur se proposait de descendre. J'ai télégraphié ce matin à cet hôtel et Georges, en arrivant, trouvera une dépêche ainsi conçue : "Revenez à Paris sur le-champ, Votre frère est très malade." Le docteur fera diligence et sera ici aussitôt qu'il le pourra.

Mais entre Cologne et Munich la route est longue ; peut-être ce jeune homme, qui voyage autant pour son plaisir que pour son instruction, s'arrêtera-t-il en chemin ? Et s'il tarde trop qu'arrivera-t-il ?

Valentin ne répondit pas. Il avait fait tout ce qu'il pouvait. Le malheur s'acharnait sur cette famille ; l'enfer semblait seconder les desseins de Rouquin, l'aider, lui faciliter sa lugubre tâche. Ils se turent pendant quelques instants. Ils étaient envahis par des pensées accablantes. Tout à coup Valentin prit la main de la jeune femme et, à voix basse lui dit :

— Gabrielle, il est impossible que tu vives plus longtemps auprès de cet homme. Il vaut mieux accepter la misère que l'existence côte à côte avec un pareil misérable !

— Non, dit-elle, je ne fuirai pas.

— Pourquoi :

— Parce que je songe à ma vengeance. Cet homme m'aime ! oh ! cet amour-là est quelque chose d'atroce, d'abominable, c'est vrai, c'est presque une honte de l'avoir inspiré, il m'aime et il sait que je le hais. C'est là sa punition.

— Mais tu as tout à craindre de lui.

— Non, puisqu'il m'aime. Oh ! je vois bien ses souffrances, va. Ses yeux se sont creusés, la fièvre les brûle ; il a senti son cœur, ce misérable, qui peut-être croyait n'en avoir point. Cet homme meurt et mourra d'amour, Valentin. Ce sera son châtement.

— Gabrielle, cet homme est capable de tout. J'ai peur pour toi, Gabrielle, il faut le fuir.

— Aie confiance en moi, Valentin, et crois ce que je te dis.

Mais il secouait la tête, douloureusement impressionné.

— Tu doutes ? fit-elle. Eh bien attends.

Elle alla vers une des fenêtres du salon et écarta légèrement le rideau. On attendait, dans la cour, le roulement d'une voiture.

— C'est le marquis, dit-elle. Tous les jours il demande à me voir, et tous les jours je refuse. Sans doute qu'il va me prier de le recevoir. J'accepterai. Tu le verras, tu l'entendras, et quand tu l'auras vu, entendu, tu me diras si je ne suis pas plus en sûreté auprès de lui que je ne le serais si je le fuyais.

Elle prit Valentin par le bras et l'emmena jusqu'à un petit salon, séparé de celui où elle se trouvait par une portière.

— Reste là, dit elle, et ne te montre pas !

Gabrielle ne s'était pas trompée, en disant que le marquis allait se présenter. En effet il se présenta à la porte du salon au bout de quelques minutes. D'ordinaire si maître de lui, il tremblait à ce moment-là. De légers frissons agitaient ses mains. Il prit son mouchoir et le passa sur son front que mouillait un peu de sueur à la racine des cheveux. Et il dit lentement, ou plutôt il balbutia, tant son émotion le serrait à la gorge :

— Je suis heureux, Gabrielle, oh ! je suis bien heureux que vous m'ayez permis de venir, de vous voir, de vous parler, aujourd'hui surtout. Merci, Gabrielle, car si vous n'eussiez pas voulu, je me fusse incliné ; comme toujours, je vous aime !

Elle restait debout au milieu du salon, immobile, la lèvre suprêmement dédaigneuse. Elle ne lui répondit rien tout de suite. Pourtant un mot l'avait frappée. Pourquoi avait-il dit : " Aujourd'hui surtout ? " Curieuse d'apprendre la portée de ces paroles elle demanda :

— Monsieur, dit-elle, j'ai cru remarquer, dans vos paroles, une allusion que je ne comprends pas. Pourquoi êtes-vous heureux de me voir et de me parler, aujourd'hui plus que tout autre jour ?

— Je vous le dirai, Gabrielle.

— Est-ce parce que vous brûlez de m'apprendre que vous n'avez pas clos la série de vos crimes ?

— Gabrielle, épargnez-moi.

— Est-ce parce que vous voulez me dire que vous avez découvert cette pauvre famille que vous cherchiez depuis si longtemps et qui est la mienne, qui a droit, par conséquent, à la moitié de cette fortune qui a excité vos convoitises ? Est-ce parce que vous vous réservez la joie de m'apprendre que de cette famille vous avez frappé, vous et votre complice, un des deux membres ?

Norbert fit un brusque mouvement.

— Qui vous a dit ?

— Peu vous importe ! Ainsi, cela est vrai ? Vous ne le démentez pas ?

— Cela est vrai ! dit-il, baissant la tête plus bas encore.

— Assassin ! murmura-t-elle. Assassin !

Et elle se recula jusqu'au fond du salon, jusque près de cette portière, derrière laquelle elle savait Valentin caché, comme si elle eût voulu se faire protéger par lui contre cet homme. Il ne répondit pas. Il avait une attitude bizarre. Son regard restait presque douloureux. Le même tremblement agitait ses mains, et ses doigts entrelacés se serraient convulsivement, comme pour échapper à ce mouvement nerveux qui lui faisait mal.

— Vous avez tué André Sénéchal, vous et votre complice. Du moins, vous avez voulu, car l'enfant n'est pas mort.

— Il vit ? dit soudain Norbert avec un brusque geste de surprise, de joie, qu'il ne put réprimer.

Gabrielle se méprit.

— Il vit. Ah ! vous redoutez l'accusateur, n'est-ce pas ? Il vit et cela vous fait trembler ? Il vit, mais tranquillisez-vous, malheureux, il est peut-être mort, maintenant.

Norbert poussa un profond soupir. Il ne se défendait pas. S'il parle, le croira-t-elle ? S'il dit qu'il a voulu arracher André à ce danger qu'il prévoyait terrible, mortel, ne le traiterait-elle pas d'imposteur ? Gabrielle, pâle de colère et d'horreur, reprenait :

— Vous avez voulu me voir, pour me dire comment le père d'André est mort, et que, sans doute, la main qui l'a frappé est cette main que vous cachez et qui tremble. Je vous croyais plus habitué aux meurtres et plus familier avec le sang.

— Gabrielle, dit-il d'une voix sourde, comme s'il avait eu de la peine à se contenir plus longtemps, rien de ce que vous me direz ne me fâchera, parce qu'un jour je saurai répondre à tout ce que vous m'aurez dit.

— Pourquoi tardez-vous, et, si vous pouvez vous défendre, que ne vous défendez-vous sur-le-champ ?

Il murmura, ainsi qu'il l'avait fait une fois déjà :

— Non, le moment n'est pas venu.

Et après un silence pendant lequel il s'était rapproché de Gabrielle, il releva la tête peu à peu :

— Gabrielle, dit-il, si je suis, aujourd'hui plus que tout autre jour, heureux d'être reçu par vous, c'est parce que j'ai une grande joie à vous causer, et je n'ai voulu laisser à aucun autre le soin de vous prévenir.

— Qu'entendez-vous par là ? Je ne vous comprends pas.

— Je veux mettre entre vos mains les moyens de perdre Rouquin ; en avertissant la préfecture on fera une enquête. Alors, Gabrielle, vous serez satisfaite, ceux que vous avez tant de raisons de haïr seraient bien près de leur perte.

Gabrielle eut un sourire cruel.

— Votre conseil vient trop tard, monsieur ; ce que vous me conseillez, je l'ai fait.

Ce fut au tour du marquis de sourire tristement. Il prit un papier dans sa poche, le déplia et le tendit à la marquise, qui, étonnée, le prit et y jeta un coup d'œil. Elle eut un moment de trouble et pâlit. C'était la lettre qu'elle avait écrite, c'était la dénonciation où elle accusait Rouquin, sans nommer son mari.

— Vous n'avez point donné mon nom et je vous en remercie. Mais je n'en suis pas moins perdu quand même, car Rouquin, pris, me livrera.

Et se laissant glisser à genoux devant la jeune femme :

— J'adore votre main, Gabrielle, j'adore la main qui me frappe, j'adore la main qui me condamne à mort, à la honte et jette mon nom dans l'infamie.

— Mais cette lettre, comment est-elle en votre pouvoir ?

— Rouquin a des amis partout. Il a été prévenu ; moi je me suis porté garant de son honneur, et, comme on ne peut douter de ma parole, on a jeté au panier la dénonciation. Je l'ai ramassée, j'ai reconnu votre écriture et la voici. Mais tranquillisez-vous, Gabrielle, votre but est atteint. Votre lettre a déposé un soupçon, un doute dans l'esprit de certains policiers : Rouquin ne saura faire un pas sans être surveillé. Il faut des preuves pour l'accuser du crime de la rue Bleue et ces preuves je vous les donnerai si vous voulez vous en servir. Rouquin est perdu et moi aussi.

— Et qui vous dit que je ne suis pas prête à la faire ?

— Je vous en supplie, Gabrielle !

— Êtes-vous si las de la vie ?

— Je suis fatigué de vivre, et je mourrais heureux, si je mourais par vous. Mais hâtez-vous, Gabrielle. Si Rouquin a quelque soupçon, il peut fuir. Et vous ne serez qu'à moitié vengée.

Gabrielle regardait son mari un peu surprise. Elle ne comprenait pas ce qui se passait dans l'âme de cet homme. Et puis, elle craignait quelque piège.

— Vous avez tort de croire qu'il peut exister en moi quelque compassion pour vous. Dieu me ferait dix existences, je les passerais à vous haïr. Je vais écrire au parquet à l'instant.

Il courba le front et murmura :

— Oui, sa haine est un brasier ardent que rien n'éteindra.

Elle s'était mise à un petit bureau et fiévreusement elle griffonna quelques lignes puis elle tendit à son mari :

—Tenez, dit-elle, est-ce bien cela ?

Il s'était relevé ; il lut et inclina la tête en répondant :

—C'est l'arrêt de mort de Rouquin, c'est ma condamnation.

Et, comme elle tendait la main pour reprendre le papier, il la lui saisit, la retint de force et appuya dessus son front brûlant.

—Je vous aimerai toujours, dit-il, toujours et malgré tout.

—Si vous ne cherchez pas à m'en imposer, si vous ne jouez pas, devant moi, une comédie infâme, si vous avez des remords de ce que vous avez fait, pourquoi n'allez-vous pas vous livrer vous-même ? Pourquoi voulez-vous que ce soit moi ?

—Parce que la mort me serait douce, venant de vous !

Et, tout à coup, avec un rire plein d'amertume :

—Je n'ai ni remords, ni repentir. Gabrielle, je vous aime et je veux vous le prouver. Je vous aime et je voudrais que vous m'aimiez, ne fût-ce qu'une heure, quand cette heure devrait être la dernière de ma vie. J'espère que vous aurez un peu de pitié pour celui que vous aurez frappé vous-même, et que votre visage se ferme moins indifférent, et que votre regard s'adoucirait. Telle est mon espérance, Gabrielle.

—C'est en vain que vous espérez, monsieur.

—Allez donc, Gabrielle, et que le châtement vienne de vous ! Je ne ferai rien pour le retarder, je vous le jure.

Il sortit lentement, sans se retourner. Elle resta pensive pendant quelques minutes.

—Cet homme est coupable. En le livrant, lui et son complice, j'empêche d'autres crimes. Je punis les crimes commis. Pourquoi de la pitié ? En ont-ils eu pour leurs victimes ? Pourquoi de l'hésitation ? Cet homme, qui sort d'ici, n'est-il pas un étranger pour moi ? plus qu'un étranger, un ennemi ? plus qu'un ennemi, une bête malfaisante et dangereuse ? Qu'ils meurent tous deux !

Elle alla chercher Valentin, qu'aucun geste n'avait trahi pendant cette scène. Il était un peu pâle et avait les sourcils froncés.

—Tu l'as entendu, dit-elle ; ai-je à le redouter ?

—Non, car il a dit vrai, il t'aime ! Il a eu des accents auxquels il est impossible de se tromper. Il t'aime.

Gabrielle eut un sourire de triomphe.

—Il souffre. Crois-tu qu'il souffre ?

—Oui, murmura le jeune homme, je comprends qu'il veuille mourir, car sa vie doit être un épouvantable enfer.

—Qu'il meure donc ! dit-elle, froissant dans ses mains la lettre dictée par son mari et qui, en éclairant la justice, devait perdre à la fois et Rouquin et le marquis d'Argental.

Valentin quitta l'hôtel quelques minutes après pour retourner rue Bleue.

VIII

Après le départ de Valentin, Gabrielle se disposait à sortir. Quel était son projet ? Elle était irrésolue encore. Certes, elle ne voulait point pardonner au marquis, et, puisque c'était le marquis qui lui fournissait les moyens de se venger, elle se vengerait.

Avant de partir elle fit demander un entretien au marquis ; Norbert était dans son cabinet de travail ; c'est là qu'elle le trouva, assis dans un fauteuil, les bras croisés, ne travaillant pas, ne lisant pas. Il semblait attendre et réfléchissait profondément. Il était vêtu comme au moment où il eut avec Gabrielle cette conversation que Valentin entendit. Il avait encore le visage très pâle ; cependant il paraissait plus calme ; on eut dit qu'il était satisfait, soulagé d'un grand poids, après une résolution prise qu'il lui avait coûté de longs et pénibles efforts, et qu'il n'attendait plus qu'un événement pour que cette résolution fût suivie d'effet. Une boîte de pistolets très riches était ouverte sur son bureau ; un pistolet y manquait ; il était tout armé à portée de la main de Norbert.

A la vue de sa femme, Norbert avait voulu se lever, mais n'en avait pas eu la force sans doute, car, après un mouvement, il redevint immobile. Seulement l'entrée de Gabrielle avait dû lui causer une émotion bien profonde, car une violente rougeur, tranchant avec la pâleur de cire de son visage, avait coloré ses joues aux pommettes. Et son

regard sembla caresser le pistolet près de lui. Gabrielle avait, dans les yeux et toute la physionomie, une étrange expression de dureté, d'ironie, de menace. Elle vint à lui et resta debout :

— Vous avez joué tout à l'heure devant moi, dit-elle d'une voix basse et tremblante, une infâme comédie.

— Moi ? dit-il, sans comprendre.

— La comédie du remords et du repentir, d'un remords que vous n'aurez jamais, d'un repentir qui ne peut entrer dans votre cœur. Vous rappelez-vous ce que vous avez dit ?

— Certes !

— Le répéteriez-vous ?

— Voici. J'ai dit que je serais heureux, oh ! Gabrielle, ma Gabrielle que j'aime, que je continuerais de vous aimer, que j'adorerais votre main, même si de votre main je recevais une mortelle blessure. Voilà ce que j'ai dit, Gabrielle.

— Sans doute, vous vous êtes dit : " En jouant cette comédie j'attendrirai ma femme et je gagnerai mon pardon."

— Non, ce que j'ai dit était la vérité vous avec donc bien agi. Alors, je suis perdu ; je m'y attendais. Ma résolution était prise.

Il saisit le pistolet.

— Regardez ! Ceux qui viennent ne m'auront pas vivants.

Elle haussa les épaules et eut un rire de mépris.

— Comédie ! Vous avez voulu me toucher par le spectacle d'un repentir qui n'existe pas.

— Gabrielle !

— Et j'en ai la preuve. Au moment où vous me donniez le conseil d'aller au parquet, vous saviez que le crime n'est pas assez établi pour vous poursuivre et que vous n'aviez rien à craindre.

— Certes, dit-il avec emportement. Je le jure, Gabrielle, il y a cinq minutes, avant votre entrée, j'ignorais tout ce que vous venez de m'apprendre. Oh ! Gabrielle, croyez-moi, ma vie est devenue bien lourde et j'ai assez du poids de mes fautes, je pourrais dire, hélas ! de mes crimes, sans que vous y ajoutiez le fardeau de fautes imaginaires. Je vous jure, Gabrielle, sur votre vie, à vous qui m'êtes si chère, qui m'êtes si sacrée, je vous jure que j'étais de bonne foi en vous donnant les moyens de me perdre, je vous jure que j'aurais été heureux d'être frappé par vous.

Elle ne répondit pas, ses traits restaient durs. Il eut un geste d'impatience farouche, douloureuse, et il lui prit les bras. Parfois, dans ce caractère entier, la violence reprenait le dessus. Quelque chose comme du sang passait devant ses yeux.

— Ah ! que je vous aime mieux ainsi ! dit-elle sans se défendre.

Il la laissa, fit quelques pas dans le salon et, saisissant de nouveau le pistolet, il le mit de force entre les mains de la jeune femme.

— Tuez-moi donc ! dit-il. Je souffrirai moins.

Elle le repoussa et gravement :

— J'y ai déjà songé, dit-elle, vous souffririez moins, cela est vrai, et voilà pourquoi je ne vous ai pas tués sans doute.

Il tressaillit et son œil devint hagard. Il eut peur un moment. Il sentait combien ce mot contenait de souffrance passées, de rancunes amassées, de fiel au fond du cœur. Il comprit qu'il avait à jamais flétri cette âme de jeune fille à laquelle il avait appris la haine, alors qu'elle n'avait jamais connu que l'amour.

— Gabrielle, dit-il d'une voix sourde, écoutez-moi. Ce pistolet, je l'avais placé près de moi, parce que je m'attendais, d'un instant à l'autre, à être arrêté, après votre démarche au parquet, je me serais tué. Était-ce donc aussi de la comédie, cela ? Lorsque vous êtes entrée, Gabrielle, j'ai cru que vous veniez me dire que tout était fini et que, m'ayant perdu, vous veniez jouir de ma mort. Mais je ne serais pas mort, Gabrielle, sans vous dire, oh ! du moins vous allez me croire, que j'ai tout fait pour arracher à Rouquin, que je hais autant que vous et qui m'épouvante plus que vous peut-être, cette malheureuse famille Sénéchal dont un membre vient d'être frappé. Averti par Rouquin de ce qu'il projetait, j'ai essayé de sauver André, en le faisant fuir. J'ai couru à la rue Bleue et je suis arrivé, sinon à temps, du moins, André vivait encore, demandez à Valentin qui m'a vu. Il pourra vous dire que j'ai essayé de sauver André, je n'ai pas voulu que vous le

sachiez plus tôt, aussi je lui ai demandé le secret. Hélas ! André est mort ou près de mourir !

—J'ai vu Valentin et il ne m'a rien dit de cela.

—Soit, mais il est une autre victime désignée par Rouquin et que j'ai sauvée malgré lui, sans qu'il en sache rien ; il est un homme qui pourra vous dire ce que j'ai fait et pourquoi je l'ai fait. Un homme que tout le monde croit mort, Gabrielle, que vous croyez mort, vous aussi, comme tout le monde, et qui est bien vivant, caché aux yeux de tous, un homme, un vieillard inoffensif, faible et doux, à qui vous devez la vie, Gabrielle, dont vous portez le deuil, et que vous appelez du nom de votre père.

—Mon père, dit-elle avec un grand cri, malheureux ! vous blasphémez !

—Non, je ne blasphème pas.

—Mon père ! murmura-t-elle en passant les deux mains sur son front, ayant peur de devenir folle. Qu'est-ce qu'il dit donc, cet homme ? Et pourquoi parle-t-il de mon père ?

—Votre père est vivant, Gabrielle.

—Mon père ? dit-elle pour la troisième fois. Mon père dont j'ai vu le pauvre corps tout meurtri par les bateaux de la Seine, mon père, qui repose en paix, dans un caveau, au cimetière ; mon père, que j'ai vu mort, enfin ! Vous blasphémez, vous dis-je ! ou vous êtes fou !

—Remettez-vous, Gabrielle, et dites-vous bien que non, je ne suis pas fou, et que je me garderais de vous causer une pareille joie, si j'en devais être obligé plus tard de vous déromper. Votre père vit, Gabrielle. Lui aussi, comme les Sénéchal, comme vous-même, lui aussi allait être frappé par Rouquin. Alors, je l'ai fait disparaître. Celui qui a passé pour votre père n'était qu'un homme mort à l'hôpital, inconnu, sans ami et sans parents. Les vêtements qu'il portait étaient ceux de votre père. C'est vrai, et, pour que la ruse fût plus complète, on n'a pas eu besoin de défigurer son visage, car le pauvre diable était tombé d'un échafaudage et était méconnaissable. Son corps allait être livré aux médecins. Je lui ai fait donner la sépulture, sous un autre nom, c'est vrai, mais il n'y a pas eu là de sacrilège, car j'ai ainsi sauvé ses membres du bistouri d'un savant. Cette ruse a sauvé votre père, Gabrielle, que Rouquin allait frapper et qui allait mourir !

—Mais cet homme est donc un monstre !

Norbert baissa la tête. L'anathème sur Rouquin, quoi qu'il eût fait, retombait sur lui. Tout à coup, Gabrielle s'approcha de son mari. Son visage n'avait plus la même expression de dureté. Il le vit bien, et comme si une espérance eût germé tout au fond de son cœur, il soupira, Il respirait sans doute plus librement. Ses yeux s'éclairèrent.

—Est-il quelque chose au monde que vous respectiez encore, dit Gabrielle, et sur quoi vous puissiez jurer ?

Il secoua lentement la tête :

—Je ne peux jurer que sur vous, Gabrielle, car il n'y a que vous au monde que j'aime et que je respecte.

—Je vous crois, dit-elle après un instant. Oui, je vous crois.

—Gabrielle ! fit-il, devenu atrocement pâle.

Et, tout chancelant, il appuya les mains sur sa poitrine, du côté de son cœur qui lui faisait mal.

—Jurez donc sur moi qui vous ne m'avez pas menti ! Que mon père est vivant ! Que vous lui avez épargné la mort. Jurez-le moi, jurez-le sur la mémoire de votre père et de votre mère, que vous avez dû aimer et respecter aussi.

—Oui, je le jure. Doutez-vous encore ?

—Non, dit-elle, non, je ne doute plus. Où est-il ?

—Au château de Bois-Tordu, à Corbigny-en-Morvan.

—Et rien ne m'empêche de partir ?

—Rien !

Elle regarda attentivement le marquis. Elle doutait, malgré elle. Il s'avança. Elle se recula, mais il fit un geste instinctif comme pour la retenir.

—Gabrielle, après ce que je viens de vous dire, de vous apprendre, après ce que j'ai fait, vous avez donc toujours autant d'horreur de moi ? Pourtant, Gabrielle, dit-il d'une voix très douce où tremblaient les larmes, puisque je ne suis coupable qu'envers vous, c'est vous seule qui pouvez me donner mon pardon !

—D'autres que moi ont souffert par vous !

—Je n'ai pas trempé dans les crimes de Rouquin, je le jure, Gabrielle ! Aucune tache de sang ne souille mes mains !

Elle s'éloignait, silencieuse, parce qu'il essayait encore de se rapprocher.

—Je vous crois, dit-elle parlant enfin.

—Ah ! Gabrielle, fit-il avec une indicible expression de joie infinie.

—Oui, vous êtes innocent du meurtre. Mais vous êtes le complice de celui qui a ou voulait tuer. Un pacte vous lie à ce misérable, quoique vous fussiez pour vous délier. C'est votre désir de luxe et votre ambition qui ont armé la main de Rouquin. Pourquoi le meurtre de Siméon, l'attentat contre André ? Pour arriver à la possession d'une fortune. Pour qui cette fortune ? Pour Rouquin et pour vous. C'est vous-même qui me l'avez dit. Vous vous rappelez ? Concluez donc, monsieur d'Argental !

Il baissa la tête. Ses lèvres murmurèrent deux mots, qui ne furent pas prononcés, tant sa gorge était contractée. Et ces deux mots étaient :

—C'est vrai !

Elle se dirigea vers la porte pour sortir. Mais, là, sur le point de disparaître, elle s'arrêta. Elle avait une dernière question sur les lèvres. Il comprenait toujours ses pensées, avant même qu'elle les exprimât. Il dit :

—Que voulez-vous me demander ?

—Une seule chose.

—Parlez !

—Pourquoi m'avez-vous caché aussi longtemps que mon père fût vivant ? Pourquoi, s'il est vrai que vous avez tenté de sauver André, avoir tenu secrète votre tentative ?

Il soupira.

—Plût à Dieu que je vous eusse caché ces choses plus longtemps. Ne comprenez-vous pas que si Rouquin devinait que j'ai horreur de ces crimes et de cette fortune, gagnée au prix de tant de hontes, s'il savait que Bertara est vivant, que j'ai voulu sauver André, il deviendrait mon plus mortel ennemi ?

—Et vous avez peur de lui, vous l'avez dit ?

—Il m'épouvante. Oh ! ne souriez pas, Gabrielle. Ce n'est pas pour moi que je crains, je tremble pour vous.

—Pour moi ?

—C'est sur vous, aussi bien que sur moi que se retournera la vengeance de cet homme dès qu'il verra que je l'ai trahi. Il était possible de le combattre aussi longtemps que j'eusse en secret déjoué ses projets. Mais me déclarer son ennemi ouvertement, ainsi que je vais le faire, c'est déchaîner sa haine implacable. Et vous savez ce que peut cette haine, Gabrielle. Elle passera peut-être au-dessus de moi pour vous atteindre. Mais, madame, je ne prendrai conseil que de mon repentir. Seulement, dites-moi si quelque jour lointain, très lointain, quand vous aurez vu ce que vous avez fait de moi, dites-moi si un mot de pardon ne tombera pas de vos lèvres. Je ne demande pas une certitude. Je voudrais que vous n'empêchiez pas l'espérance d'éclairer l'horrible nuit où je vis depuis que je vous aime !

Et haletant, si faible qu'on eût juré qu'il allait s'évanouir, sa redingote, serrée sur sa poitrine, soulevée par les bonds désordonnés de son cœur, il l'implorait toujours. Mais devant Gabrielle, passèrent comme une légion de fantômes, les souvenirs des deux dernières années, elle se rappela tout cela en une seconde, et il le comprit, encore à son regard.

—Gabrielle, murmura-t-il d'une voix mourante, Gabrielle.

Mais elle sortit lentement, sans avoir dit un mot. Il passa les mains sur son front. Un gémissement s'échappa de ses lèvres et il se laissa glisser sur son fauteuil. Sa tête tomba lourdement sur le bureau et il ne remua plus. Il était évanoui.

IX

La nuit était venue quand Norbert revint à lui.

Il se souleva péniblement. Ses membres étaient raidis. Une sorte de vieillesse précoce s'était emparée d'eux, les affaiblissait, les courbaturait. Son large et puissant front, du reste, était constamment ridé. Et dans sa chevelure épaisse, d'un blond ardent, presque rousse, coupée toujours très ras, quelques cheveux blancs apparaissaient du côté des tempes. Il fit quelques pas dans son cabinet, s'appuya un moment sur le cheminée, la

tête entre les mains, soupirant parfois. Qui aurait pu dire les navrantes pensées de cet homme ?

Il alla à la fenêtre, écarta les rideaux et regarda dans la cour. Celle-ci était déserte, éclairée par les deux becs de gaz allumés de chaque côté du perron ; les gens étaient à l'office ; les fenêtres de la marquise, dont les appartements occupaient, en face de ceux de Norbert, l'aile droite de l'hôtel, étaient plongées dans l'obscurité. Une à une il regardait toutes ces fenêtres, espérant y découvrir, au milieu de la nuit, la silhouette de sa femme. Au bout de quelques temps une fenêtre s'entr'ouvrit. Une femme s'accouda sur le balcon. La nuit empêchait de distinguer ses traits. Elle resta là longtemps. Elle ne bougeait pas, regardant vaguement devant elle dans la nuit. On eût dit une statue. C'était Gabrielle.

Un quart d'heure après, la femme de chambre de Gabrielle entra chez le marquis, qu'elle trouva près de la fenêtre et qui, tout absorbé, ne l'entendit pas. Elle toussa, remua un fauteuil, le marquis l'aperçut, enfin.

— Qu'est-ce ? dit-il en reconnaissant la camériste.

Celle-ci lui tendit une lettre de sa maîtresse. Il la décacheta. La lettre disait seulement : " J'ai hâte de voir mon père et je pars. " Il répondit aussitôt : " C'est bien, vous êtes libre. Mon amour saura vous protéger de loin comme de près. Le lendemain de votre arrivée à Bois Tordu, deux de vos amis, des vôtres, dis-je, et non des miens, seront auprès de vous. Adieu ! "

Il la vit partir, en effet, le lendemain dans la journée. Il espéra, jusqu'au bout, qu'elle se retournerait vers le salon, où il était descendu, et d'où il la guettait. Mais elle monta en voiture sans lui adresser ni un mot ni un regard. Elle était inexorable. Elle se souvenait. Alors, quand elle ne fut plus là, et bien qu'il vécut jadis comme si elle n'existait pas, la voyant rarement, l'hôtel parut triste comme un tombeau. Une impression de froid et de solitude le saisit.

— Allons, dit-il, il faut en finir !

Il sonna, donna ordre d'atelier. On obéit. Un quart d'heure se passa. La voiture s'était rangé devant le perron. Il descendit. La voiture l'emporta. Il avait donné au cocher l'adresse de Rouquin. Les chevaux de Norbert étaient aussi bons qu'ils étaient beaux ; vingt minutes suffirent pour le trajet de la rue de Grenelle à la rue Lafayette. Rouquin était chez lui.

Ce fut Louffard lui-même qui introduisit Norbert. Rouquin avait déjeuné un peu tard, de telle sorte qu'il se trouvait encore dans la salle à manger. Mais, avec son complice, Rouquin ne se gênait pas. Ce fut dans la salle à manger qu'il fit entrer le marquis. Il se leva et lui tendit la main, riant.

— Eh bien, dit-il, nous l'avons échappé belle !

Et comme Norbert, non seulement ne prenait pas sa main, mais restait impassible, debout et sans accepter le siège qu'on lui avançait :

— Qu'est ce que vous avez ? Vous avez l'air lugubre.

Norbert prit un temps pour répondre, il se recueillait ; puis, tout à coup, il s'inclina légèrement et sourit :

— Je suis venu pour vous tuer ! dit-il doucement.

Rouquin eut un soubresaut. Ses dents coupèrent net le cigare qu'il avait aux lèvres.

— Me tuer !

— Oui !

Rouquin recula, mit la table entre Norbert et lui et d'instinct chercha une arme quelconque. Mais il n'y en avait pas. Il était désarmé. Il pâlit ! Norbert souriait toujours. Il n'avait pas d'armes, lui non plus, du moins en apparence ; il était très calme ; quelqu'un qui n'eût pas entendu, n'eût jamais pu deviner qu'il venait de proférer pareille menace. Il s'avança de deux pas vers Rouquin.

— Vous n'avez rien à craindre, au moins maintenant, prononça-t-il.

Et qui vous dit que je crains ! fit le misérable, relevant la tête.

— Je viens vous tuer, mais non vous assassiner.

Rouquin recouvrait son sangfroid. Il sourit à son tour.

— Vous plaisantez sans doute !

— Je ne plaisante pas.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, voulez-vous me tuer ?

— Je suis las d'être votre complice, j'ai horreur de vos crimes.

—Ah ! ah ! ma foi, je ne vous étonnerai pas si je vous dis que je m'attendais à cette déclaration.

—Tant mieux. Vous m'épargnez ainsi des explications qui eussent été pénibles pour moi.

—Mais non, mais non, je les réclame, ces explications, au contraire ; et nous allons causer un peu, n'est ce pas.

Il s'assit, mit les coudes sur la table, après avoir allumé un autre cigare, et, regardant Norbert avec ironie :

—Faites donc comme moi, dit-il, vous vous en trouverez bien. On cause mieux en fumant, et, fumant un bon cigare surtout. La fumée vous calme, adoucit votre irritation, qui s'évapore comme elle. Souvent on part en guerre à la première bouffée ; à la dernière on est redevenu ami. Essayez-en.

Le marquis d'Argental se contenta de secouer la tête.

—Alors, c'est la guerre ! dit Rouquin d'un ton sec.

—Mieux ! c'est la mort pour l'un de nous deux.

—Vous oubliez ce que vous m'avez promis le jour de notre première rencontre, lorsqu'on vendait ce qui restait de vos misérables meubles, lorsqu'on livrait aux enchères le restant de vos terres. L'engagement que vous avez pris avec moi de m'aider dans une entreprise où nous devons trouver une fortune colossale ?

—Je n'ai rien oublié ; j'ai promis d'être votre complice, c'est vrai. Mais ce pacte mèse et j'ai hâte d'en finir.

—Et comment voulez-vous en finir ? Ne savez-vous pas que je puis vous perdre ?

—Je vous tuerais ou vous me tuerez et ce sera la fin.

—Et si je ne veux pas me battre ?

—Je vous y forcerai, je vous insulterais en public s'il le faut, vous ne pourrez vous dérober à ma vengeance.

Rouquin se tut pendant quelques instants, il était blême. Ses lèvres avaient blanchi. Une sourde irritation se peignait dans la contraction de ses traits, ses yeux s'injectaient de sang. Norbert, lui, avait la même impassibilité résolue. Le sacrifice de sa vie était fait !

A la fin Rouquin se calma, par la force de sa volonté, et il reprit :

—Eh bien, moi, je ne veux pas vous tuer. Vous m'êtes utile. Vous valez pour moi des millions. La partie n'est pas égale. Je refuse absolument de me battre avec vous.

—C'est votre dernier mot ?

—Oui ; et adieu, marquis. Je vous souhaite plus de calme et de raison.

—Adieu et à bientôt !

Le lendemain Rouquin se trouvait à la Bourse, vaquant à ses affaires, lorsque le marquis d'Argental s'approcha de lui et, sans dire un mot, le souffleta et lui cracha au visage. Cette scène créa un excitement indicible parmi la foule des spectateurs. Un instant, ébloui par la violence du coup, Rouquin avait fermé les yeux. Il les rouvrit, et, d'un pas ferme, sans écouter les chuchotements, les exclamations, les rires étouffés, il descendit l'escalier de la Bourse, appela un fiacre, s'y jeta et disparut. Quant à Norbert d'Argental, déjà sa voiture, lui aussi, l'emportait. Une heure après, Norbert recevait ce mot :

“ J'ai le choix des armes. C'est ce que je voulais. Nous nous battons à l'épée, demain si vous le voulez, à la frontière Belge. Nous n'avons pas besoin de témoins. J'emmènerai le docteur Sougaret. Cela suffit. Prenez le train de huit heures du soir. J'emporte mes épées. Prenez les vôtres.”

Norbert répondit laconiquement :

“ A demain donc.”

Les deux adversaires prirent le même train du soir. Ils arrivèrent vers quatre heures à Givet. Ils avaient voyagé dans des compartiments différents. Norbert entra dans un café voisin de la gare et écrivit ces quelques mots à Gabrielle :

“ Je vais me battre, Gabrielle. Je voudrais être tué et tuer Rouquin, mon adversaire. Au moins, vous serez heureuse. Que je meure ou non, je vous aime !”

Les adversaires se rendirent dans un lieu désert ; après les préparatifs nécessaires, ils engagèrent le fer. Le combat fut silencieux, les deux hommes étaient de force égale. Tout à coup Norbert se fendit au moment où l'épée de Rouquin se tendait. C'était ce

qu'on appelle en escrime un coup fourré. Tous deux tombèrent ; Rouquin ayant l'épaule traversée ; Norbert avait la poitrine traversée de part en part.

Après avoir pensé les deux blessés, le docteur se tourna vers Rouquin et dit :

— Votre blessure est légère. Mais, quant au marquis, je doute qu'il en revienne.

Rouquin fronça le sourcil.

— Si cela devait finir ainsi, ce serait trop tôt, murmura-t-il.

Après avoir arrangé avec le docteur pour les soins à donner au marquis, Rouquin prit le premier train pour retourner à Paris.

Norbert fut transporté à une auberge proche de la scène du duel et reçut les soins nécessaires à son état. Le docteur Sougaret, après avoir laissé le marquis entre les mains d'un de ses confrères Belges, avait repris le chemin de Paris pour rejoindre Rouquin.

Le médecin Belge, un praticien de grand mérite examina la blessure avec plus de soin, il reconnut que, bien que profonde, elle n'avait lésé aucun organe important.

— Ma foi, monsieur, dit-il, au marquis, vous en reviendrez. Vous avez de la chance.

— De la chance, murmura Norbert avec un sourire triste.

Il n'ajouta pas un mot de plus.

X

Le jour même où avait eu lieu le duel de Rouquin et du marquis Norbert, vers huit heures du soir, un jeune homme paraissant âgé d'une trentaine d'années, descendait à la gare de l'est, du train venant d'Allemagne, et, sans s'occuper de ses bagages, il s'élança dans le premier fiacre qu'il rencontra à la porte, en disant au cocher :

— Rue Bleue, No 11,

C'était Georges Sénéchal, le médecin, frère d'André, celui qui aimait Féridié, la sœur de Mourad, et qui avait pris l'engagement solennel de renoncer à son amour si dans un an il n'avait pas réussi à faire une découverte qui lui donnerait la gloire et le mettrait à même de prétendre à la main de Féridié sans qu'on pût le soupçonner d'être un vulgaire coureur de dot.

La dépêche de Valentin avait surpris Georges au-delà de toute expression, et c'était avec une tristesse infinie qu'il avait fait ses derniers préparatifs et arrivait chez lui l'âme remplie d'inquiétude.

Arrivé à la rue Bleue, il congédia le cocher et monta rapidement. Il fut rencontré à la porte par la servante et lui demanda :

— Mon frère !

— Hélas ! monsieur, toujours dans le même état, il est resté plus de deux jours sans connaissance. Enfin il s'est réveillé, mais avec une fièvre intense et le délire. Il est bien mal. Puisque vous voici revenu, peut-être le sauverez-vous.

Georges entra dans l'appartement où son frère était délirant, il se précipita vers le lit, ne prenant pas garde à Lydia qui était là dans l'ombre. Il entoura son frère de ses deux bras, le souleva doucement en lui disant, à voix basse :

— Mon frère ! André. Ne me reconnais-tu point ?

Mais André restait insensible à cet appel. Georges replaça son frère dans le lit doucement, et écouta anxieusement la respiration du malade. Le soulevant une seconde fois Georges appuya l'oreille contre le dos, puis le recoucha.

— Quelle faiblesse ! murmura-t-il. Cet enfant va mourir ! Comment donc est-il en cet état et que lui est-il arrivé ? Qui me le dira ?

— Moi, monsieur ! dit une voix faible derrière lui.

Georges se retourna avec un soubresaut.

C'était Lydia qu'il n'avait pas observée jusqu'alors qui s'approchait de lui.

— Vous, madame, dit-il, comment êtes-vous ici ?

— Hélas ! monsieur, je veux expier en sauvant André ou mourir avec lui.

Lydia alors raconta tout ce qu'elle avait appris en assistant, invisible, à l'entrevue entre Rouquin et le marquis. Elle révéla aussi qu'elle était la femme de Rouquin et que dans son horreur du crime contre celui qu'elle avait appris à aimer, à son insu, elle avait résolu de s'enfuir, prétextant une visite à des parents éloignés, mais en réalité elle était venue à la rue Bleue dans l'intention de prévenir le crime, mais qu'elle n'était arrivée qu'assez tôt pour soigner André qui se mourait après l'horrible attentat dont il avait été la victime.

André écoutait en silence.

—C'est horrible ! c'est horrible ! murmurait-il.

Quand Lydia eut fini :

—Maintenant, dit-elle, que vous n'ignorez plus rien de ce qui s'est passé, sauvez-le, je vous en conjure. Je veux expier le crime de mon mari, je resterai à son chevet nuit et jour, sans jamais dormir, jusqu'à ce qu'il soit guéri.

—Guéri ! murmura Georges, hochant tristement la tête, je n'ai presque pas d'espoir.

Et il procéda à faire un examen minutieux de l'état du malade.

Il n'y avait rien à faire, André succombait à une désorganisation générale ; maladif déjà, les chocs successifs produits par l'accident et l'empoisonnement avait accéléré le mal ; la faiblesse était extrême, aussi l'appauvrissement du sang.

C'était la condamnation d'André. Alors une voix tremblante, celle de Lydia, dit près de son oreille :

—Ainsi plus d'espoir ?

—J'arrive trop tard.

Ils se turent. Après une minute, il reprit, mais très bas, et comme se parlant à lui-même :

—Trop tard ! Et pourtant ! pourtant, si j'osais . . .

—Si vous osiez ? répéta comme un écho, Lydia haletante. Et pourquoi n'oseriez-vous pas, si la vie d'André en dépend ?

—C'est qu'il me faudrait, pour m'aider, une créature dévouée, saine, jeune, au sang ardent. Je tenterais la transfusion du sang.

—L'opération dont vous parlez est-elle donc possible ? fit Lydia, un peu plus pâle et se rapprochant davantage.

—Certes, elle est non seulement possible, mais elle a réussi dans les hôpitaux chaque fois qu'elle a été employée.

—Eh bien, monsieur, cette créature que vous demandez, ne l'avez-vous pas auprès de vous ? Ne suis-je pas là ? Je suis jeune, je suis robuste, prenez mon sang, tout mon sang s'il le faut.

—J'accepte, dit Georges.

—Vous acceptez ? fit-elle avec un cri de joie.

—Oui, j'accepte, et si l'opération réussit, mon frère vous devra la vie.

George prépara tout ce qui était nécessaire, et, quand tout fut prêt, il opéra avec un soin minutieux ; au bout de quelque temps il jugea que la quantité de sang était suffisante pour un jour. Une trop grande abondance eut produit une réaction terrible. Le lendemain Georges renouvela l'opération. Le mieux attendu se manifesta le soir du second jour. André était sauvé, quoique faible encore, quelques jours suffiraient pour lui rendre la force nécessaire pour entrer en pleine convalescence.

Lydia tomba sur ses genoux et pria.

XI

Revenons à Rouquin qui, après son duel avec Norbert, était revenu à Paris dans un état d'exaspération facile à comprendre. En effet, la trame qu'il avait si bien ourdie pour la perte des autres héritiers de Bertara, afin que la fortune entière revint à Gabrielle et par elle à Norbert, tombait en pièces par l'effet même du refus du marquis de se soumettre plus longtemps aux termes de son association avec lui.

Un jour, peu de temps après le retour de Georges Sénéchal, à Paris, Rouquin était dans son cabinet de travail, assis à son bureau ; il était inquiet, et ses sourcils froncés, ses yeux brûlants, d'une lueur sinistre, indiquaient qu'il en était arrivé à des résolutions suprêmes ; c'est qu'il avait appris que Georges, le frère d'André Sénéchal, était de retour à Paris. Le misérable avait été tenu par Louffard au courant du résultat de l'attentat contre André, et savait que la condition de ce dernier était désespérée, et il le considérait comme un homme mort. Il ignorait cependant la présence de sa femme au chevet du jeune homme, il la croyait en visite chez ses parents et il ne s'en souciait pas autrement. Il ignorait donc complètement que le dévouement de Lydia devait sauver André, et il était complètement rassuré sur le succès de son crime. Georges était donc le seul obstacle à la réalisation de ses projets. Rouquin se disait que si Norbert se rétablissait, il n'aurait aucune difficulté à reprendre son empire sur lui ; il fallait

donc se débarrasser de Georges à tout hasard. Lui mort, rien n'empêcherait les complices de mettre la main sur l'héritage du vieux Bertara. Il s'agissait de trouver un moyen sûr, qui en même temps serait sans dangers pour les perpétrateurs.

Rouquin donc réfléchissait profondément au moyen qu'il emploierait, le front plissé, les yeux à demi fermés, il semblait endormi lorsque tout à coup il se leva d'un bond en s'écriant :

— Oh ! cette cartouche de dynamite que j'ai trouvée fera mon affaire.

Il appela Louffard, et les deux complices eurent une longue conversation. Rouquin lui donnait sans doute des instructions minutieuses, car Louffard secouait affirmativement la tête de temps en temps en signe qu'il comprenait ce qu'on attendait de lui.

A la fin de l'entrevue, Rouquin remit à Louffard un paquet assez volumineux en disant :

— Tu as bien compris ; ce paquet dans le fourneau chimique parmi le bois préparé pour l'allumer.

— Oui ; répondit Louffard, j'ai bien examiné le local la dernière fois que j'ai eu à réparer les tuyaux du gaz.

Et le bandit rit d'un air satisfait.

Le même jour, Louffard déguisé en charbonnier, entra dans la maison de la rue Bleue avec une charge de bois sur l'épaule, et se présentait à l'appartement de Georges. Georges était absent, et la nouvelle suivante fit entrer le charbonnier dans le cabinet où l'on serrait le bois à chauffer, et le laissa un instant seul. Du cabinet à l'atelier il n'y avait qu'une porte. Louffard se glissa dans l'appartement et se livra à une curieuse manipulation dans le fourneau chimique qui occupait un espace assez important dans l'atelier. Cela fait, il rentra dans le cabinet, finit de ranger le bois, et se retira tranquillement après avoir été payé.

Tranquillisé sur la santé d'André qui, gardé fidèlement par Lydia, reprenait des forces tous les jours.

Georges ne pensa plus qu'à son amour, la date où son sort devait se décider était bien proche, et il voulait être en mesure pour se présenter à Mourad au jour et à l'heure dite, pour lui demander la permission de se présenter comme prétendant à la main de Fériidié. Le jour même de la visite de Louffard, il se mit au travail préparant les papiers qui devaient le rendre célèbre. Une découverte qu'il avait faite après des études ardues et un travail opiniâtre. Après avoir travaillé une heure ou deux heures, Georges écarta ses notes et écrivit une lettre à Fériidié. Dans cette lettre très courte, il disait :

“ Je suis de retour à Paris depuis avant-hier et je n'attends plus que la date que vous connaissez pour me présenter devant vous. Cette date, à laquelle j'ai rêvé bien des fois avec épouvante, pendant l'année qui vient de s'écouler, pendant ces longs jours durant lesquels j'ai été éloigné de vous, je ne l'envisage plus maintenant qu'avec calme, qu'avec bonheur devrais-je lire, puisque j'ai réussi dans ce que j'ai tenté, puisque je vais désormais pouvoir vous dire librement que je vous aime, puisqu'aucun obstacle ne s'élèvera plus entre nous deux.”

Après avoir fait porter cette lettre, il se remit à l'ouvrage et travailla fort avant dans la nuit, puis il se retira non sans avoir vu André et s'être assuré qu'il ne manquait de rien.

Le lendemain, après le déjeuner, Georges s'absenta deux heures, il était allé se procurer les matériaux nécessaires pour une expérience qui portait directement sur les papiers qu'il était en train de préparer.

En rentrant, il disposa ses matériaux et venait d'allumer le feu tout préparé dans son fourneau chimique quand la servante vint et dit :

— Monsieur, une dame vous attend au salon.

— Une dame ? Elle vous a donné son nom ?

— Non, elle a dit que c'était inutile.

Georges ne l'écoutait plus ; il s'était précipité vers le salon avec un cri de joie étouffé.

— Fériidié ! Fériidié chez moi !

C'était la jeune fille, en effet. Il la trouva au salon, l'attendant. Elle avait gardé son

voile, mais ses grands yeux humides de tendresse disaient son amour et son impatience de revoir Georges. Il se laissa tomber à ses pieds.

A ce moment une explosion épouvantable fit trembler la maison, La concussion était si forte que Georges et Fériidié furent renversés par le choc. Des cris d'alarmes étaient poussés de tous les côtés. Aussitôt l'ébranlement causé par l'explosion terminé, Georges se précipita dehors sa seule pensée étant de sauver Fériidié.

Des flammes sortaient de l'atelier du jeune médecin. Un commencement d'incendie venait de se déclarer. Le feu fut vite éteint par les voisins qui les premiers moments d'effarement passés se précipitèrent avec des seaux remplis d'eau.

Une fois la fumée dispersée ou entra dans l'atelier de Georges, tout était détruit, le fourneau chimique avait disparu et les débris jonchaient le plancher qui était ouvert ça et là, les planches ayant été violemment séparées par la force du choc, les murs étaient troués en maints endroits, tout était détruit, les papiers de Georges étaient déchirés, brûlés tellement qu'il n'y avait aucun espoir de s'en servir.

En voyant le dégât, la première pensée du jeune homme fut l'impossibilité dans laquelle il était maintenant de réaliser à temps ce pourquoi il avait tant travaillé. Ses papiers qui devaient être publiés avant la date pour lui fatale maintenant, et qui devaient lui donner la gloire, étaient détruits, il se laissa aller à un moment de désespoir.

Fériidié, courageuse était auprès de lui constatant le dégât. Il se tourna vers elle.

— Hélas, Fériidié, dit-il, c'en est fait de notre bonheur.

— Pourquoi ? répondit-elle, aviez vous pris cet engagement au sérieux ?

Georges dit tristement :

— Certes, mon honneur est jeu.

— Vous avez tort mon ami, dit Fériidié avec feu, mon frère a reconnu votre dévouement et votre grandeur d'âme et il est prêt à me donner à vous. D'ailleurs vos circonstances ont changé, vous n'êtes plus le jeune médecin pauvre que vous étiez il y a un an. Mon frère m'a chargé de vous ramener avec moi chez lui et il doit vous révéler une chose qui était secrète jusqu'à maintenant.

Georges se laissa convaincre et après avoir déterminé qu'il n'y avait aucun danger dans la maison et que son frère un instant ébranlé par la secousse de l'explosion, s'était calmé et reposait tranquillement, il partit avec Fériidié pour se rendre chez Mourad.

XII

L'accueil que lui fit Mourad rassura Georges complètement. Après une longue conversation dans laquelle Mourad révéla au jeune homme sa position d'héritier et lui raconta tout ce qu'il ignorait jusqu'à ce jour il termina en ces mots.

— Je vais, dit-il, m'occuper de vous faire mettre en possession de cet héritage, c'est cinquante millions qui vous reviennent à votre frère et à vous car les cinquante autres appartiennent à Gabrielle Bertara, la femme du marquis Norbert d'Argental. Cependant, avant de nous rendre maîtres de cette fortune, ce qui peut être fait en quelques jours je vous demanderai un dernier délai.

— Agissez, Mourad, et ne vous préoccupez pas de nous, André et moi, nous vous laissons plein pouvoir.

— Comme vous le savez maintenant, Rouquin, ce misérable, qui dès le premier instant a rêvé la possession de cette fortune immense, et qui n'a reculé devant aucun crime pour se l'approprier, lui qui a enchaîné pour la vie Gabrielle dans les bras du marquis d'Argental, lui qui a failli vous perdre tous les deux dans des crimes successifs, lui qui ne se lassera jamais tant qu'il aura un espoir de réussir, il faut qu'il soit réduit à l'impuissance.

— Vous avez raison, mais comment ?

— Nous n'avons que des preuves morales contre lui et il échapperait à la justice des hommes. Nous devons le punir nous-mêmes. Vous devinez maintenant pourquoi, avant de vous livrer à vos propres forces et de remettre entre vos mains cette fortune, je vous demande un dernier délai. Tant que le marquis d'Argental et Rouquin vivront, vous serez menacé. Il faut qu'ils meurent. Patience ; vous serez mis au courant de ce que je

Si vous toussiez demandez le "Menthol cough Syrup"

ferai, et, comme je connais votre fierté, je vous promets que s'il y a des dangers, je vous préviendrai pour que vous les partagiez avec moi.

VII

Il est temps de revenir à Norbert d'Argental que nous avons dû abandonner pour suivre le développement de l'intrigue ourdie par Rouquin autour de Georges Sénéchal.

Au bout de trois semaines, Norbert était sur pied, mais encore très faible. Le médecin, un vieux praticien très dévoué et plein d'expérience, lui défendait bien de sortir et surtout, formellement, de songer à retourner à Paris, dans la crainte qu'un voyage long et fatigant n'occasionnât une rechute, mais Norbert était trop impatient pour faire acte de prudence. Une nuit, il fit préparer sa valise, et, bien que l'hôtel de la Cloche ne fût pas loin de la gare, il lui fallut une voiture pour le conduire au chemin de fer, tant sa faiblesse était grande. Il avait loué un coupé pour lui seul ; il s'y étendit le plus commodément possible.

Dans le trajet de Givet à Paris, il s'évanouit deux ou trois fois ; à Paris, il était à bout de forces et dans un état lamentable. Sa blessure s'était rouverte. Transporté chez lui, dans son hôtel, il crut vraiment qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, et désespéré, voulant un pardon de sa femme, il lui envoya une dépêche. Elle ne contenait que ces quelques mots :

— Venez. Je vais mourir.

Puis, il fut saisi par une fièvre violente qui ne le quitta que le lendemain, grâce à une médication énergique. Gabrielle arriva douze heures après le départ de ce télégramme. Norbert la reconnut.

— Vous êtes bonne, dit-il, et je sens que s'il est quelque chose au monde qui puisse me guérir, c'est votre présence.

Elle ne répondit pas. Il ajouta :

— Mais je veux mourir, je l'ai voulu, du moins, car vous ne serez heureuse que lorsque je serai mort... Patience !

Elle le considérait le visage sombre et attristé. Cet homme, malgré ses crimes, avait un cœur. Cet homme l'aimait. Cet homme avait sauvé son père. Si coupable qu'il fût envers elle, elle le sauverait à son tour ; elle le soigna avec autant de constance et de dévouement que si elle l'avait aimé ; elle voulait payer la dette du père.

La jeune femme se montrait si prévenante, que le marquis pouvait s'y méprendre. Il crut qu'elle se laissait finalement toucher par son ardent amour ; il s'imaginait qu'elle avait pitié de ses tortures morales, et que la pitié avait ouvert la porte à un sentiment plus doux. Il se remettait rapidement. Bientôt il fut sur pied ; le médecin félicita la marquise, et devant Norbert, lui dit :

— C'est à vous, madame, que nous devons le miracle d'une aussi prompte guérison.

— Gabrielle se contenta de baisser la tête, sans sourire, sans remercier. Norbert avait sauvé Bertara ; elle avait sauvé Norbert. Ils étaient quittes. Avec la santé, avec la vie renaissante, se rallumaient en Norbert toutes les flammes de sa passion. Un jour, Gabrielle lui dit :

— Maintenant que vous êtes guéri, vous n'avez plus besoin de moi. Je retourne à Bois-Tordu, auprès de mon père.

— Ne pouvez-vous demeurer quelques jours encore ?

— A quoi bon, puisque votre santé ne réclame plus mes soins ?

— Gabrielle, dites-moi la vérité. J'ai cru voir que votre cœur s'attendrissait au spectacle de mes souffrances, non point des souffrances du corps, mais de celles de l'âme.

Elle secoua la tête, redevenue froide et hautaine.

— Vous vous êtes mépris, monsieur.

— Gabrielle, est-il possible que vous m'ayez soigné avec un pareil dévouement sans m'aimer, bravant les plus cruelles fatigues et passant les nuits à mon chevet ?

— Cela est possible, cela est.

— Gabrielle, il est arrivé souvent que je feignais de dormir et je vous regardais. Et

Prenez le " Syrop Menthol " pour la toux, une fois essayé sera toujours employé

je voyais bien que vos yeux fixés sur moi n'étaient plus aussi durs. La pitié était sur votre front. Un jour vous avez soupiré. C'est vrai, je l'ai vu. Gabrielle, ne me direz-vous pas qu'un jour vous me pardonnerez, qu'un jour, plus ou moins lointain, mon amour touchera votre cœur, qu'un jour enfin il me sera permis d'espérer ?

—Jamais, monsieur, jamais je ne vous aimerai. Le puis-je, je vous le demande ? Votre cœur n'a-t-il pas été souillé par les pensées les plus basses et les plus criminelles ? Votre main n'est-elle point tachée de sang ? Puis-je, lorsque je suis près de vous, ne point me souvenir de ce que vous êtes et de ce que vous avez fait ?

—Gabrielle, ne me chasses pas ainsi de votre cœur. Ecoutez-moi, Gabrielle, et croyez-moi. Vous êtes trop vraiment femme pour ne pas avoir compris depuis longtemps combien je vous aime. Vous serez comme toutes les femmes, vous aurez pitié de l'amour !

—Avez-vous eu pitié du mien ? Ne vous ai-je pas confié, jadis, que j'aimais, moi aussi ? M'avez-vous écoutée ? Vous avez marché sur mon cœur. Vous avez déchiré mon âme et vous m'avez fait connaître la haine.

—Hélas ! Gabrielle, comme vous vous vengez !

Il baissa la tête sur sa poitrine et resta rêveur, tandis que Gabrielle s'éloigna, le laissant seul.

Dès lors sa résolution était prise, il ne voulait pas vivre sans l'espoir de l'amour de Gabrielle.

XIII

On se rappelle que la marquise d'Argental avait été rappelée du château de Bois-Tordu par une dépêche de Norbert en danger de mort. La jeune femme était revenue en compagnie de deux anciens amis, Auguste et Trompe-l'Œil.

Après l'entrevue entre Norbert et sa femme que nous venons de raconter, une réunion de tous les amis de Gabrielle eut lieu chez Mourad. Et dans cette réunion il fut convenu que leurs efforts tendraient à s'emparer de Rouquin, afin d'empêcher ainsi d'autres crimes et de le punir des crimes commis. Une fois maîtres du misérable, ils verraient quel châtement il avait mérité, soit qu'ils se vengeassent eux-mêmes, soit qu'ils le livrassent à la justice. Mais quelle que dût être alors leur décision suprême, le châtement devait être terrible. Ils savaient, tous, qu'ils n'avaient plus rien à redouter de la part de Norbert, ils avaient appris le duel entre les deux complices, la blessure du marquis, le danger qu'il avait couru ; ils étaient donc rassurés de ce côté ; Rouquin seul était à redouter. On en était là des délibérations, quand le marquis d'Argental se fit annoncer chez Mourad.

Aussitôt introduit, il s'avança au milieu de la chambre où se trouvaient les amis. Pâle, amaigri, les yeux brillants de fièvre, il était méconnaissable. On voyait qu'il se préparait à parler, mais que l'effort lui coûtait beaucoup.

—Monsieur, dit-il enfin, vous voyez un homme qui voudrait témoigner par tous les moyens en son pouvoir son repentir. J'ai mal agi contre vous tous et je vous en demande humblement pardon.

Pour qu'un homme de la fierté du marquis s'abaissât ainsi, il fallait que son repentir fut bien sincère.

Mourad s'avança vers le marquis et prit la parole.

—Monsieur le marquis, dit-il, nous sommes prêts à vous pardonner aussitôt que vous nous aurez prouvé que votre repentir est véritable, et non une comédie jouée à nos dépens.

—M. Mourad, répondit le marquis d'un air digne, je ne vous donnerai qu'une preuve. Le vrai coupable dans tout ceci a été Rouquin, lui vivant ou libre, vous n'aurez pas un instant de sécurité, je sais de source certaine qu'il est sur le point de quitter la France avec ses complices quitte à ourdir ses sinistres projets à l'étranger. Il faut le prévenir à tout prix et si vous voulez vous emparer de lui il n'y a pas de temps à perdre. Venez tous, ne craignez pas que je vous tende un piège, je serai au milieu de vous, sans armes. Et je suis très faible, à peine remis d'une blessure. Je ne pourrai m'échapper et si je vous trahis, vous n'aurez pas de peine à me punir.

Mourad, Valentin, Trompe-l'Œil et Auguste se consultèrent d'un regard. Ils comprirent qu'ils étaient tous du même avis.

—Nous avons confiance en vous, monsieur, dit Mourad. Nous croyons que si votre crime a été grand, votre repentir égale votre crime. Nous irons avec vous pour en finir avec ce misérable et le livrer à la justice de son pays.

Le marquis ne répondit rien, et tous se préparèrent à sortir. On envoya chercher Chilpéric le camarade du malheureux Siméon et on partit.

Arrivé chez Rouquin, on mit une garde à toutes les issues ; Trompe-l'Œil et Auguste s'avancèrent seuls vers la loge du portier de l'hôtel. Le portier voulut les empêcher d'entrer, ils le garrottèrent, et le laissant dans sa loge ils s'élançèrent vers le cabinet de Rouquin. La porte était fermée, ils appelèrent, personne ne répondit. Déterminés à tout, ils enfoncèrent la porte et pénétrèrent dans l'appartement. Le nid était vide, Rouquin les avait sans doute vu venir et s'était échappé. Les deux hommes étaient désespérés de leur insuccès quand Norbert qui les suivait de près laissa échapper une exclamation.

—Je me souviens, dit-il, Rouquin m'a dit qu'il y avait un passage secret qui conduisait de la chambre vers les égouts d'où on pouvait gagner les rives de la seine.

Ranimés par cette révélation, Trompe-l'Œil et Auguste renouvelèrent leurs efforts et finirent par découvrir une pente secrète qui céda bientôt sous la pression vigoureuse du colosse.

Appelant les autres, tous s'engagèrent dans le couloir, long et étroit, et furent bientôt dans les égouts. Leurs recherches furent infructueuses. Après une courte consultation on en vint à la conclusion que les fuyards devaient encore se trouver sur la rivière ; ils sortirent donc de l'égout et se trouvèrent sur la berge.

Les premières lueurs du jour se montraient dans l'est. Ils avisèrent un pêcheur matinal qui plaçait ses lignes. Ils demandèrent s'il avait vu un ou plusieurs hommes s'embarquer près de là. Tenté à prix d'or, il dit que deux individus, paraissant très pressés, avaient justement sauté sur un bateau tout près de là, en lui recommandant de ne pas le révéler. Tout d'un coup le marquis, qui regardait anxieusement dans toutes les directions, s'écria tout d'un coup :

—Les voilà !

Il ne s'était pas trompé ; à deux ou trois cents pas deux hommes qu'on reconnut être Rouquin et Louffard s'éloignaient à force de rames. La nacelle du pêcheur, grande et large, était à portée. Le marquis, Mourad, Valentin, Trompe-l'Œil et Auguste sautèrent dedans ; le marquis jeta sa bourse au pêcheur et ils se mirent à la poursuite des bandits, qui, à ce moment, approchaient du pont d'Iéna.

Machinalement Rouquin tourna la tête. Le bateau monté par Norbert et les amis se rapprochait rapidement ; Rouquin ne l'avait pas vu encore ; il laissa échapper une exclamation de colère et peut-être de peur. La fuite était impossible.

—Est-ce que vraiment ce serait fini ? murmura-t-il.

La Guyane avait suivi le regard de son maître. Comme lui, il avait découvert les poursuivants. Il se mit à trembler de tous ses membres. Ses mains, crispées autour de la rame, se desserrèrent ; la rame glissa le long du bateau qui ralentit ; Norbert se rapprocha de plus en plus. Rouquin changea de place, s'assit sur le petit banc du milieu, accrocha la rame laissée par La Guyane et se mit à ramer des deux mains avec une vigueur désespérée.

—Mets-toi au gouvernail, dit-il, puisque tu n'es plus bon à rien.

La Guyane obéit et prit la corde. Norbert suivait tous ces mouvements. Il ne perdait de vue aucun geste. On gagnait sur les fuyards.

—Rouquin, cria le mari de Gabrielle, c'est inutile de t'obstiner. Tu ne nous échapperas pas cette fois.

Rouquin entendit. Il eut une sorte de rire nerveux. Mais au moment où il allait s'engager sous une des arches du pont, un remorqueur envoya un coup de son rauque sifflet pour l'avertir. Il s'engageait sous la même arche. Le remorqueur était si près qu'il ne restait guère au canot, pour échapper à la rencontre, qu'à se garer le long de l'arche. Deux ou trois secondes suffisaient pour cela. Il manœuvra ses rames en conséquence.

Prenez le 'Menthol cough syrup' pour la toux.
Il guérit tout autre il vous guérira.

Mais la Guyane avait perdu la tête et donna un coup de barre qui mit le canot en travers.

—Tonnerre ! dit Rouquin qui se dressa d'un bond, et dont le visage était devenu effrayant.

Il n'avait pas achevé. Le remorqueur, prenant le canot par le travers, l'avait retourné comme une coquille de noix ; Rouquin et La Guyane furent lancés contre l'arche du pont ; on entendit le bruit sec de la tête de La Guyane qui s'écrasait contre les pierres, puis les deux complices disparurent sous l'eau et les bateaux lourdement chargés continuèrent un instant leur route. Le remorqueur stoppa. Un de ceux qui le montaient s'élança dans la Seine.

Disons-le tout de suite. La Guyane, étourdi par le coup, à demi assommé, avait roulé au fond de la Seine. S'il n'avait pas eu le crâne ouvert, il se serait sauvé peut-être, car il savait nager. Il était perdu.

Quant à Rouquin, il eut la tête écrasée par la quille du remorqueur. Les deux cadavres furent ramassés par les gens du bateau, qui firent leur déclaration à la police en attribuant le désastre à un accident. Les passagers du second bateau se garèrent à temps et firent force de rame pour regagner le rivage.

Mourad dit gravement :

—Ainsi périssent les méchants !

Ce fut toute l'épithaphe des deux grands criminels.

EPILOGUE.

CHATEMENT

Deux jours après les événements que nous venons de raconter, dans l'après-midi, les personnages de notre récit se trouvaient tous réunis dans l'hôtel. Bertara seul manquait. Dans sa faiblesse d'esprit il avait vécu en dehors du drame dont les multiples incidents s'étaient passés autour de lui sans l'atteindre. Lui révéler la vérité, à ce moment, la vérité toute entière, ç'eut été le tuer, peut-être. Gabrielle ne l'avait pas voulu.

Le marquis s'enferma dans son cabinet et, après avoir écrit longuement, mit ce qu'il venait d'écrire sous enveloppe, cacheta celle-ci d'un cachet rouge à ses armes et écrivit dessus :

MON TESTAMENT.

Puis le laissa sur la table, bien en vue. Alors il sonna. Un domestique se présenta.

—Madame est chez elle ?

—Oui, monsieur, madame est rentrée quelques minutes avant monsieur.

—Priez-la de me recevoir.

Le laquais sortit. Alors Norbert ouvrit un tiroir de son bureau et en tira un paquet soigneusement cacheté. Il déchira l'enveloppe qui cachait un petit flacon renfermant une poudre blanche. Il versa la poudre dans un verre qu'il remplit d'eau et agita cette mixture avec une cuillère. Son parti était bien pris : il allait mourir. Le laquais qu'il avait envoyé auprès de sa femme, rentra :

—Madame est un peu fatiguée et ne peut descendre au salon, dit-il. Madame prie monsieur de vouloir bien venir jusque chez elle...

—C'est bien, j'y vais.

Il avala le poison d'un trait ; puis, d'un pas ferme, il se rendit chez sa femme. Gabrielle était dans sa chambre, comme on lui avait dit. Elle s'était déshabillée et avait passé un peignoir. Arrêté sur le seuil, le marquis la regarda un instant et poussa un grand soupir.

—Gabrielle, dit-il, je vous aime ardemment.

Elle étendit la main doucement, comme pour l'interrompre. Il n'y avait pas de colère

sur sa figure. Le regard qu'elle laissa tomber sur son mari n'exprimait qu'une profonde pitié.

—Ne m'empêchez pas de vous dire que je vous aime, Gabrielle, reprit-il, il me reste si peu de temps à vous le dire, et depuis longtemps je n'ai que cette joie.

Elle le considéra plus attentivement et tressaillit, Ses traits étaient décomposés, ses yeux étranges, vitreux ; sa bouche se tordait comme sous une atroce souffrance qu'il ne contenait qu'avec un courage surhumain.

—Qu'avez-vous ? dit-elle. Vous souffrez ?

—Non. Je n'éprouve plus rien, dit-il à Gabrielle, je vous aime et le jour est venu où il faut que vous me pardonniez. Vous ne pouvez refuser votre pardon, Gabrielle, à l'homme qui va mourir.

—Mourir !! répéta-t-elle avec une sorte d'horreur.

—Je me suis empoisonné. Je connais la dose que j'ai prise. J'en ai pour un quart d'heure à vivre. Dans un quart d'heure, ce sera fini. Mais tranquillisez-vous, Gabrielle. Je n'affligerai pas vos yeux par le terrible spectacle d'une agonie. J'aurai la force de vous quitter quand je sentirai que mes jambes s'amollissent. J'irai mourir seul, chez moi.

—Mon Dieu ! dit-elle, en se précipitant vers lui, oubliant tout, pour ne plus songer qu'à cet atroce et si prochain dénouement.

—Gabrielle, dit-il, je vous ai fait souffrir, mai je vous ai aimée, et j'ai été assez puni, croyez-moi, assez puni, vous avez été trop vengée, trop, beaucoup trop. Je meurs, Gabrielle.

Il s'arrêta : une horrible douleur le suffoquait. Il empoigna sa poitrine haletante dans ses mains crispées. Des brûlures de damné lui firent jeter, malgré son courage, une plainte sourde. Le poison avait commencé son œuvre terrible. Elle se précipita vers lui.

—Un médecin, dit-elle, je vais faire appeler un médecin.

Elle voulut sonner. Mais il la retint.

—Gardez-vous en bien, dit-il, je ne veux mettre personne dans la confiance de cette mort et le médecin ne pourrait être que mon confident, rien de plus. Je suis condamné à mourir. Rien ne pourrait me sauver. Et je sens la mort qui approche. Ah ! je souffre bien, vraiment, je souffre bien, Gabrielle.

Il lui fut impossible de rester debout. Dans un trouble inexprimable, Gabrielle se hâta de faire rouler jusqu'à lui une chaise-longue. Il e'y affaissa et y resta un moment immobile, Elle crut qu'il était mort. Norbert murmura :

—Gabrielle, je sens que, dans quelques minutes, je ne vous verrai plus, je ne vous entendrai plus. Hâtez-vous, Gabrielle, avant que je ne meure, ne me pardonneriez-vous pas ?

Elle se laissa glisser à genoux, près de lui.

—Gabrielle, disait-il, pardennes-tu ?

—Je vous pardonne !

—Je vous crois, oui, je vous crois, et je suis bien heureux.

Il resta silencieux, puis, tout coup, faisant un violent effort, il se leva, chancel et se dirigea vers la porte.

—Je meurs heureux, Gabrielle, vous êtes bonne, merci

Et, se tenant aux meubles, il sortit.

Sur le point de disparaître, il se détourna : Il vit Gabrielle, toujours à genoux et les mains jointes, qui le regardait et priait. Il lui adressa un baiser et les derniers mots qu'il prononça arrivèrent, avec ce baiser, jusqu'à la jeune femme :

—Gabrielle, je vous ai bien, bien aimée !

Et il tomba et ne remua plus. Il était mort.

Après la mort de Rouquin et de Norbert, rien ne retenait plus Mourad. Il mit donc Gabrielle et le père Bertara en possession de l'immense fortune qui leur revenait.

Georges, heureux de l'amour de Féridié, voulait faire l'oubli sur le drame qui avait failli lui coûter si cher. Mourad récompensa richement Chilpéric, lui donnant non seulement la fortune qu'il lui avait promise, mais aussi celle qui devait être la récompense du pauvre Siméon. Féridié a quitté la religion musulmane. Elle s'est faite chrétienne et a épousé Georges. Mourad est retourné à Constantinople avec sa sœur Fatma, les laissant heureux, mais n'emportant point avec lui le bonheur, car il n'a pas

cessé d'aimer Gabrielle. André est encore malade et sa santé inquiète toujours son frère ; Lydia s'est dévouée à lui et il est possible qu'un mariage unisse ces deux cœurs qui se sont connus dans des circonstances si terribles.

Un an après la mort de Norbert, Valentin épousait Gabrielle ; et l'immense fortune, qui devenait sienne, ne lui faisait rien perdre de son amour du travail et de sa simplicité. Le père Bertara n'a rien su de l'indignité de son premier gendre ; il n'a rien su de la tragédie au milieu des incidents de laquelle s'était noué et dénoué le mariage de sa fille. Simple d'esprit, il n'a pas cessé un moment d'être heureux,

Quant à nos amis Trompe-l'Œil et Auguste, ils sont restés ce qu'ils étaient, et il n'est même pas venu à l'esprit de Valentin et de Gabrielle de leur offrir de l'argent, en récompense du dévouement qu'ils ont montré. Auguste dirige un gymnase rue Marcadet. Quant à Trompe-l'Œil, il continue de donner des leçons d'escamotage.

FIN.

Demandez notre catalogue de romans et de musique envoyé gratis sur demande.

Voyez LES AVANTAGES AUX ABONNÉS première page de ce numéro.

LE CŒUR

Le cœur de l'homme est un pauvre être :
Il souffre et pleure dans l'amour,
Et sans l'amour il ne peut être
Que malheureux de jour en jour.

C'est une harpe où l'âme sonne.
Entre les doigt du sentiment.
Qu'il se retire ou qu'il se donne
Il n'est jamais indifférent.

L'heureuse espérance est sa reine,
Elle colore son destin.
Quand il s'en va de peine en peine
Elle lui montre le ciel qui vient.

DULC.

Le chemin de l'échafaud

Dernièrement, un homme condamné à mort pour avoir commis un crime épouvantable, peignit sur le mur de sa cellule un dessin fort curieux. C'était un escalier composé de cinq degrés, avec ces inscriptions :

Sur le premier degré : Désobéissance à ses parents.

Sur le deuxième degré : Profanation du dimanche.

Sur le troisième degré : Paresse et ivrognerie.

Sur le quatrième degré : Meurtre.

Sur le cinquième degré : L'échafaud.

POUR LES JEUNES FILLES

Les jeunes filles communes sont nombreuses, trop nombreuses.

Il ne faut guère s'en étonner, pour celles dont l'éducation a été négligée.

N'y a-t-il pas matière à surprise pour celles qui sortent de nos couvents, après y avoir reçu pendant cinq ou six ans, les soins les plus pressés et les plus délicats ?

C'est qu'il ne suffit pas de vivre au couvent pour arriver à la distinction.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Voilà la solution du problème.

Une jeune fille, au couvent, est-elle revêche, désobéissante, irrégulière, capricieuse et volontaire, les leçons de la meilleure éducation tomberont sur elle comme sur roche. N'entendons rien de cette petite demoiselle.

Hervé Bazin écrivait : " Je ne connais

pas de séduction comparable à celle qu'exerce sur moi la une d'un jeune homme distingué."

Le spectacle d'une jeune fille distinguée exerce la même séduction, et elle l'exerce pour le bien.

Jeunes filles soyez distinguées.

Proverbes

Qui a la santé est riche et ne le sait pas.

Il vaut mieux être sain que savant.

Si tu veux vivre sain, fais-toi vieux de bonne heure.

Il faut craindre tout ce qui peut ôter la vie et la santé.

La propreté entretient la santé.

Visite la ville, mais séjourne aux champs, l'air y est plus pur et la vie plus calme.

Lever à six, manger à dix,
Souper à six, coucher à dix,
Fait vivre l'homme dix fois dix.
Lever à cinq, diner à neuf,
Souper à cinq, coucher à neuf,
Fait vivre l'homme nonant neuf.

L'homme matineux, gai, sain et soigneux.

Pour vivre longtemps, vêtez-vous chaudement et mangez frugalement.

Que je sois chaudement et que le monde s'en rie tant qu'il voudra.

Fais la porte au levant et tu te lèveras bien sain.

Ne manger que pour se garder de mourir.

Sois sobre, un corps gras maigrit l'âme.

Ne mange rien de cru, ni ne va pieds nus.

Qui aime sa santé ne doit pas manger fruits en quantité.

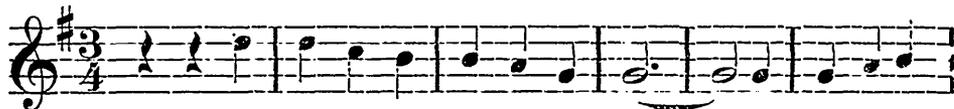
Vin de poires, ne le bois ni à ton ami.

UNE ROSE DANS TES CHEVEUX

Paroles de HENRI PASSERIEU.

Musique de F. PRADINES.

ALLEGRO GRAZIOSO.



C'é - tait par un beau jour d'é - té..... Jean - ne pré - pa -



rait sa toi - let - te. El - le n'a - vait ja - mais é - té.....



Aus - si charmante, aussi co - quet - te, Mais



grand é - tait son em - bar - ras..... En choi - sis - sant



u - ne pa - ru - re, A - lors moi, je lui dis tout bas...



REFRAIN.

En é - ca - res - sant sa che - ve - lu - re. U -



e ro - se dans tes che - veux.....



Sur tes lèvres un doux sou - ri -



re, De l'a - mour dans tes beaux



yeux bleus..... Mi-gnonne ainsi je t'aime



mieux..... Ce - là suf - fit pour me sé - dui - re.

II

Le diamant a moins d'éclat
Que les rayons de tes prunelles ;
Ton teint de fleur si délicat
N'a pas besoin de ces dentelles,
Laisse les bijoux, les rubans,
Voici, — crois en mon cœur sincère, —
Au lieu des falbalas tentants.
La parure que je préfère :

f Au refrain.

III

Je me souviens du premier jour
Où, ravi, je t'ai rencontré ;
Mon âme d'un ardent amour,
Soudain fut toute pénétrée.
Il me semble te voir encor
Aussi fière qu'une marquise !
Tu n'avais pas de bijoux d'or,
Non, mais cette parure exquise :

Au refrain.

EDITION CANADIENNE A PRIX REDUITS

Des meilleurs écrivains de nos jours.

Ces ouvrages sont des reproductions dans un nouveau format de livres français très dispendieux. Nous épargnons au lecteur une forte dépense en leur présentant les histoires mentionnées ci-dessous aux prix indiqués.

"La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg.....	35
"Maudite," par Emile Richebourg, nouvelle édition illustrée.....	50
"Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....	50
"La Mayeux," par X. de Montepin.....	40
"L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dramatique.....	25
"Les Batailles de la Vie ou le Docteur Rameau," par Geo. Ohnet.....	15
"Le Drame de Bicêtre" ou Amour et Haine.....	25
"Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Aigremont.....	50
"L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet," par l'Abbé Proulx.....	35
"Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....	70
"François de Bienville," scène de la vie canadienne au 17e siècle, par Joseph Marmette, 1 fort vol. in-12.....	50
"Le Pèlerin de St Anne," par P. Lemay.....	50
"Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas auteur de "Gustave".....	50
"Le Manoir de Villerai," roman canadien, par Mme Leprohon, 1 vol. in-12.....	50
"Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....	30
"Le Chemin des Larmes,"..... 25c., par poste	30
"La Forêt de Bondy." Magnifique volume illustré.....	25
"Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....	25
"Echappé de la Potence," Mémoires de Félix Poutré, prisonnier d'état en 1538.....	25
"Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qui est nécessaire de savoir dans un ménage..... 50 cts. Par poste.....	55
"Gabrielle," par Emile Richebourg..... 25 c., par poste.....	50
"Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....	15
"Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....	15
"Un mariage pour l'autre Monde," par M. Maryan.....	15
"Prima Vera," par M. Maryan.....	10
"Les Diables Rouges," par Chs des Lys.....	10
"Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....	50
"Charge d'Âme," par Jeanne Mairet, auteur d'une Folie, un beau volume de 168 p..	15
"Mille et une Nuits,".....	50
"Secrétaire Universel,".....	25
"Vies brisées," par J. Mary, auteur de "Cœur de Femme" "Blessée au cœur," "La fée printemps," etc..... 35c., par poste	40
"Vengeance Fatale" roman canadien par L. C. W. Dorion.....	25
"L'Enfant Mystérieux" 2 vols, par Eug. Dick.....	50
"La Maçonnerie canadienne-française dans la Province de Québec en 1883 par Jean d'Erbrée.....	15
"Le Secrétaire Canadien, Lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc....	25
"La seule et vraie Clef des Songes".....	6
"La Clef des Songes".....	15
LE VÉRITABLE GUIDE DES JEUNES AMOUREUX, nouveau recueil de lettres, déclarations d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, raccommodements, demande en mariage, etc.....	10
MIGNON, libretto de l'Opéra Comique en 3 actes, par Michel Carré et Jules Barbier	15
LE CHATEAU DE BEAUMANOIR, roman canadien par Edmond Rousseau.....	50
"L'Enfant du Forçat," par Louis Létang. Grand drame de la vie réelle en trois parties contenant 24,530 lignes de matière à lire.....	50
LE CATACLYSME DE LA RIVIERE SAINTE-ANNE, brochure ornée de cinq grandes gravures explicatives et contient la substance du rapport de Mgr Laflamme au gouvernement.....	10
ORIGINAUX ET DETRAQUES.—Douze types Québécois par Louis Fréchette... 50	50
L'USURPATEUR, grand drame de la vie réelle, contenant 49,140 lignes de matière à lire.....	50
"Les Perce-Neige" poèmes de Pierre Legendre.....	35
EBACLE, histoire de la guerre 1870-71.....	25
"Dix années de Torture".....	15
"L'épouse enchaînée".....	15
"Noces d'Or de la St Jean-Baptiste 1824 à 1834".....	50
"Une de perdue deux de retrouvées", par G. de Boucherville (2 vols).....	2.00
"Chroniques canadiennes," par Arthur Buies.....	75

—ez-vous a "La Bonne Littérature Française," (voir coupon.)

— GR AT IS —

Voulez-vous recevoir la

Bonne Litterature Francaise

MAGAZINE LITTERAIRE MENSUEL

Pendant un an gratis ? C'est tres facile

Envoyez-nous les noms de quatre de vos amis qui desirent s'abonner à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE avec le montant de leur abonnement (\$1.00 chacun) pour une année et nous vous l'adresserons pendant un an gratuitement.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour prendre des abonnements et aussi pour vendre

La Bonne Litterature Francaise

MAGAZINE LITTERAIRE MENSUEL

Nous accordons une remise liberale à nos agents. Ecrire pour conditions, à

LEPROHON & LEPROHON, Editeurs

25 rue St-Gabriel, Montreal, Can.

Pour conserver les volumes parus de

LA BONNE LITTERATURE FRANCAISE

MAGAZINE LITTERAIRE MENSUEL

Nous sommes dès à présent, en mesure de fournir à nos agents la couverture de la Bonne Litterature Française à moitié prix, chaque couverture est disposée de façon à être utilisée pour deux exemplaires de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Cette couverture faite avec un carton très fort et ornée de gravures est vendue à nos bureaux au prix de vingt centins seulement et elle se vend partout.

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

Pour la recevoir de nos bureaux, ajoutez 5 centins pour la poste, ce qui porte le prix de la couverture à

25 CENTINS franco

LEPROHON & LEPROHON, Libraires-Editeurs

25, RUE ST-GABRIEL, MONTREAL

Dr J. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE
29 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
 Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par
 anesthésie. Dents posées avec ou sans palais
 d'après les procédés les plus nouveaux.
Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. Téléphone 2818.

DOMINION TOILET SUPPLY CO'Y
 AGENCE PRINCIPALE:
Dominion Steam Laundry; 623 rue St-Laurent
 (TELEPHONE BELL: 6184)

Abonnez-vous à cette maison de confiance. Néces-
 saire de toilette avec horloge. Service 25c par semaine.
 Faites enregistrer votre abonnement sans retard.



Morceau Choisi

"CONNAIS-TU LE PAYS."

Romance tirée de l'opéra "Mignon" avec
 accompagnement pour piano

PRIX, 25 CENTS.

—CHEZ—
LEPROHON & LEPROHON,
 25 ST-GABRIEL, Montréal.

BURNETT'S CITY EXPRESS.—For the removal of
 Furniture, Pianos, Baggage, etc, Safes Hoisted and
 Lowered to and from all parts of the City. Large
 Vehicles constantly on hand for Pleasure Parties.
 Terms Moderate.

Office 339 St James Street
 Telephone 2636. Montreal.

DENTISTE
 M. HORACE PEPIN, Dentiste, No. 162 rue Saint-
 Laurent. Satisfaction complète pour tout ce qui con-
 cerne l'art dentaire, tels que dents posées sur racines
 avec ou sans palais. Obturation en or, argent, denture
 etc. Administration du gaz. *Extraction sans douleur.*

N. LEVEILLEE, MARGHAND
TAILLEUR

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

No. 138 1/2 Rue St-Laurent, Montréal.

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds
 de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

LE VERITABLE

QUIRIN DU MARIAGE

du Forcat," par
 contenant 24,530 lignes
LE CATACLYSME DE LA
 grandes gravures expl.
 La flamme au gouverner
ORIGINAUX ET DETRAQ
USURPATEUR, grand dra
 à lire.....

CELIBATAIRE

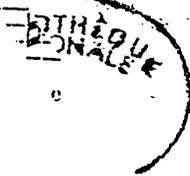
les Perce-Neige" poèmes de
EBACLE, histoire
 Dix années
 "L'epous
 "Noces
 e U-

PRIX : 5 cts.

te chez tous les libraires et
 ands de journaux, et chez **Leprohon & Leprohon,**

LIBRAIRES

25, rue St-Gabriel, Montréal.



25
 25
 25
 55
 50
 15
 15
 10
 10
 50
 15
 50
 25